

Hymnes à l'Arbre

PHI

Sommaire

Avant-Propos	I
Il fleurit	3
En Noblesse	5
Par l'Intelligence	18
Pour l'Art	38
Dans la Solitude	50
Il produit	63
En souffrant	65
Par l'Action	72
Dans la Cité	77
Même en Russie	80
Il aspire	85
Vers Dieu	87
Dans l'Ironie	93
Par l'Amour	104
Malgré le Doute	109
Il s'exprime	121
Par le Mot	123
En Vérité	145
Dans le Bien	157
Vers les Hommes	161
Index des Auteurs	173

Avant-Propos

La montagne, la mer, le désert ont de beaux attributs, applicables à tant d'états d'âme, d'attitudes, de caractères. Mais il leur manque la souplesse, que, seul, possède l'arbre – l'art d'accrocher à tous ses éléments, saisons ou climats – des inconnues, des variables. À tout ce qui est vivant – le désir, la pensée, la pose, le discours, le sentiment – on peut associer un arbre. L'arbre offre tellement de composants métaphoriques – les racines, la sève, les branches, les feuilles, l'ombre, la fleur, le fruit, la cime. Même toute structure, aussi pauvre qu'une arborescence ou aussi riche qu'un réseau, peut se présenter sous forme d'un arbre.

La présence d'inconnues assure à l'arbre sa fonction principale – son ouverture à l'unification avec d'autres arbres. Car l'analyse, l'interprétation, le regard, l'apprentissage, la lecture, toutes ces fonctions *passives* d'herméneutique, s'appuient, elles aussi, sur un arbre, venant à la rencontre de l'arbre *actif*, l'arbre du créateur. Et puisque l'arbre interprétatif, lui aussi, comme l'arbre représentatif, peut posséder des inconnues, l'unification de ces deux arbres, en principe, produit un troisième arbre, avec moins d'inconnues, mais avec davantage de feuilles (c'est à dire d'objets et de relations). Et puisque et l'art et la science sont de nature dialogique, communicable, l'unification est le procédé intellectuel le plus général qu'on puisse imaginer.

Mais face à quels rivaux l'arbre se présente-t-il ? Cet angle de vue sur toute la créativité humaine présuppose la place centrale, profonde, décisive – de la représentation, c'est à dire d'une théorie, d'un système, d'une base de connaissances, au-dessus desquels s'élabore un langage, spécifique du domaine envisagé. Donc, le langage, dans cette optique, joue surtout un rôle instrumental. Ainsi, ce point de vue oppose notre dendrologie ('science' de l'arbre) à la philosophie analytique, prônée par les anglo-saxons. Cette dernière accorde au langage deux fonctions,

inacceptables pour un dendrologue : le langage servirait à représenter le monde, et l'analyse du discours n'aurait pas besoin de s'appuyer sur une représentation. Cette philosophie s'oppose à la philosophie classique, qui envisage toujours trois sortes d'entités à distinguer : les choses, les mots, les concepts. Pour un dendrologue, ces trois entités sont irréductibles les unes aux autres (pour les nominalistes, les choses se réduisent aux mots, et pour les analitico-philosophes, les concepts se réduisent aux mots).

Les choses réelles n'ont pas de structures (seul le modèle théorique, les représentant, en a) ; les structures linguistiques n'ont rien de conceptuel ; seules les structures conceptuelles se prêtent tout naturellement à la représentation sous forme d'arbres. Tout discours, interprété dans le contexte d'une représentation, se réduit aux arbres à variables ; mais une fois interprété, le discours n'aura plus aucun composant langagier, il sera entièrement conceptuel et logique.

La phénoménologie est un autre adversaire de la dendrologie. Pour celle-là, il n'existerait rien de solide ou fiable, qui précéderait le contact avec un objet de connaissance. L'esprit, la pensée, le savoir ne se manifesteraient qu'à travers l'intentionnalité, c'est à dire dans l'objet visé. C'est donc, aussi, refuser à la représentation le rôle originaire, sourcier, préliminaire, de tous nos contacts avec la réalité.

Enfin, dans le domaine littéraire, la notion intuitive d'inconnue (comme feuille d'un arbre ou limite ouverte), permet de rendre opératoires les concepts de style, de trope, de sujet (créateur ou interprète), de modalité, d'hypothèse.

C'est, d'ailleurs, la modalité qui m'aura dicté la répartition en chapitres : le valoir, le devoir, le vouloir, le pouvoir – les valeurs-axes, l'héritage-expériences, le désir-élan, la puissance-maîtrise.

*PHI,
Provence,
novembre 2016*

Il fleurit

En quoi mesure-t-on la valeur d'un homme, comparé à l'arbre ? - en bois, traduit en numéraire ; en étendue de la forêt, qu'il planta ; en ombres protectrices créées ; en fruits, transformés en produits ; en fleurs, défiant la fanaison. Dommage qu'on n'y trouve ni la délicatesse des chemins, dessinés par ses branchages imprévisibles, ni la fraternité des feuilles d'inconnues qu'il offre à l'unification avec le monde, ni la noblesse des racines, se sacrifiant au temps et renouvelant une fidélité à l'espace, ni la hauteur des cimes, sensibles à l'appel du ciel.

Je vaudrais surtout par ce qui ne s'apprend pas : le talent, la noblesse, l'esprit, la liberté. Ces dons de Dieu forment mon regard sur le monde et sur moi-même ; la noblesse en détermine la hauteur, l'esprit y apporte la profondeur, la liberté en maîtrise l'ampleur et le talent l'emplit d'intensité. Ce regard doit être auréolé d'une mystique divine, illuminé d'une esthétique créatrice, réchauffé par une éthique angélique.

Le talent est l'art de traduction du regard en langage musical. Si je ne fais que transmettre le bruit de mon époque, c'est le pire des silences.

En Noblesse

Par quoi veux-je m'unir aux autres ? Où puis-je croître ? Quand aurai-je le droit aux ombres ? Comment vivre sans bouger ? Pourquoi la couleur ? - si je commence à me poser ces questions, c'est que peut-être je suis prêt à devenir un arbre.

Dans l'arbre se réunissent les quatre éléments : *De la racine de ses origines, l'âme humaine tend, à travers l'humus de l'être, vers son étoile, portant vers la hauteur son obscure source dédiée à Neptune et Vulcain, portant vers la profondeur son but limpide dédié à Apollon, s'étendant en branches tel un arbre* - H.Broch - *Des Menschen Seele reicht aus ihren Wurzelabgründen im Humus des Seins zum Sternenrund, aufwärtstragend ihren poseidonisch-vulkanisch finsternen Ursprung, abwärtstragend das Durchsichtige ihres apollinischen Zieles, baumgleich sich verzweigend* - quel magnifique itinéraire - de la terre de ta vie, de l'eau de Neptune, du feu de Vulcain, de l'air d'Apollon - vers l'arbre de ta création ! Ce qui rappelle la quadruple oraison funèbre que tu dédias à l'agonie de Virgile : à l'eau d'arrivée, au feu de chute, à la terre d'espérance, à l'éther d'enfance.

Une feuille, que ce soit en botanique ou en cognitique, est insertion d'une nouvelle variable dans l'arbre géniteur. En matières humaines, la génétique a le même caractère : l'homme, qui n'émet que des constantes, n'exprime que sa facette commune, appelée *les hommes*. Pour se rapprocher de la facette *surhomme*, il doit devenir créateur de variables : *Le commencement de l'homme est le même que celui d'une feuille* - Homère.

C'est en étouffant la salutaire inquiétude du premier pas, que l'homme est pris dans la *branche* infernale (ni cercle, ni cycle, ni spirale, mais bien un accroissement linéaire !) de la propagation. *Le commencement est la chose la plus inquiétante. Ce qui vient après est une simple propagation* - Heidegger - *Der Anfang ist das Unheimlichste ; was nachkommt ist blosse Verbreiterung*. Si, au moins, l'homme voyait au bout une fleur ou une cime... Mais il y voit être, non-être ou néant - des souches sans sève.

Les *racines* du ciel sont moins risibles que ses cimes, mais ne me procure la sensation céleste que l'arbre, qui est la hauteur unique de ce qui est profond et de ce qui est aérien. La raison séminale. Qui encore *a autant besoin du ciel que de la terre* (Rivarol), même sans *se connaître misérable* (Pascal) ? Heidegger, n'aimant pas lever les yeux, ne voit qu'une seule source de l'arbre : *Quel élément, caché dans le fond et le sol, commande les racines porteuses et nourricières de l'arbre ?* - *Welches Element durchwaltet, in Grund und Boden verborgen, die tragenden und nährenden Wurzeln des Baumes ?*

Dans l'arbre, ce qui est vital est obscur, ce qui est monumental est pur, ce qui est floral n'est pas mûr. *S'ouvrir à l'ampleur du ciel et s'enraciner dans les ténèbres de la terre* - Heidegger - *Der Weite des Himmels sich öffnen und in das Dunkel der Erde wurzeln*. Plus l'homme ressemble à un arbre, moins on a envie de voir derrière lui la forêt.

Laisse tes racines et tes fruits épouser la terre ; laisse tes fleurs et tes ombres avoir pour amant – le ciel.

Saint Exupéry : *Fruits et racines ont même commune mesure, qui est l'arbre*. Capable de mesurer aussi fleurs, sèves, cimes et ombres. L'arbre, en nous, est ce qui nous rend ouverts à l'unification avec le monde.

La vie réelle se trouve entre le trop haut et le trop bas, entre l'impossible

et le jetable ; pour la voir, je dois regarder devant moi-même, à hauteur d'hommes, et non pas à hauteur d'arbres, où abondent les feuilles mortes ou l'appel des astres ; la vie irréaliste est là, imprévisible. Ma vie est la feuille et l'écorce ; ma mort, c'est le fruit.

Il n'est donné à personne de disposer de la plénitude de tous les attributs d'un arbre, mais qu'on souffre de déracinement ou de manque de sève, il est loisible de pallier aux nœuds défectueux par un placement judicieux de variables. Car le but d'une vie ou d'une création est une unification avec les arbres interrogateurs, plus vivants, à certains endroits, que le tien. *Unification du divers dans l'être*, comme dirait un néo-kantien.

Aucune chose, en elle-même, n'est en-dessous d'une exigence de hauteur ; c'est le regard qu'on y porte qui en dessine la dignité. Le regard est un arbre interrogateur, et lorsqu'il ne comprend plus aucune inconnue, la chose disparaît et s'identifie à cet arbre, devenu arbre interprétatif. La poésie, c'est la permanence des inconnues ; elle est le dernier recours, pour avoir une nostalgie des choses mêmes.

Les yeux ouverts pour mieux maîtriser les choses, ou les yeux fermés pour mieux s'abandonner au rêve. Le regard *sur* ou le regard *de* ; le premier consolide l'esprit, le second illumine le visage ; la racine ou la cime de ma personnalité, de mon arbre. *La majesté du visage sans regard* - Enthoven - sans le premier, oui, mais avec le second ! *Arbre - la verticale la plus insolente, majesté de verticale* - E.Levinas.

Cocteau voit l'arbre croître en profondeur : *Gravez votre nom dans un arbre, qui poussera jusqu'au nadir* - c'est une exclusivité de l'arbre - chacun choisit la dimension, à laquelle s'attache son regard ; ce qu'on ne peut pas dire de la lugubre platitude du marbre.

L'horizontalité du gazon face à la verticalité de l'arbre. Paysage béni pour

pique-niques, moutons et golfeurs ou climat à imaginer pour toutes les saisons d'un arbre - il faut choisir. *Le Français pense trop en termes d'arbre, le contraire de l'herbe, qui pousse par le milieu, c'est le problème anglais* – G.Deleuze.

Moi en tant qu'arbre, je n'ai rien à partager dans les vagues frissons de ma cime, mais dans mes racines immobiles, je ne peux pas me passer de nourritures, communes avec mon espèce. Mais, en bas, évite les potins au sujet de ce qui s'ourdit en haut : *Ce qui se hisse en hauteur, se rapetisse en profondeur* – Ch.Morgenstern - *Was droben in den Wipfeln rauscht, das wird hier unten ausgetauscht.*

Aux hommes de la forêt, du désert, de la mer, de l'ascension, - je préfère l'homme de l'arbre, du mirage, de la bouteille, des crêtes.

De la musique on attend soit de la pureté soit de la grandeur ; le génie crée dans la pureté d'une hauteur acquise sans effort, et l'intelligence crée grâce à la tension entre une grande profondeur, gagnée par le cerveau, et une hauteur que sacre l'âme. Montagne ou arbre. Immobilité intemporelle ou croissance simultanée dans les deux sens, par les racines ou vers les cimes.

Si l'âme de mon commencement esquissé et l'esprit de la fin extrapolée sont ressentis comme les *mêmes* organes ou interprètes, j'ai réussi ma conception : la graine conduit à l'arbre, la hauteur dévoile la profondeur, l'amour explique la vie.

Aux heures printanières, *loin d'épuiser une matière, on n'en doit prendre que la fleur* - La Fontaine. En d'autres saisons, on fera appel aux racines, aux cimes, aux branches. Et l'on finira par épouser l'arbre ou par convoler vers la montagne, où la fleur n'a pas besoin de beaucoup de matière.

La montagne, l'arbre, la caresse – la hauteur minérale, végétale, animale – trois métaphores-hypostases de l'âme.

En vraie grandeur, l'arbre s'opposerait au temple ou au musée, et non pas à la pierre ou à la montagne.

Les feuilles, frémissant de leurs inconnues, donnent de l'élan à l'arbre, qui cherche à s'unifier avec le monde ; quand elles sont en hauteur, elles deviennent des ailes, - l'arbre retrouve la montagne. *Les hommes sont semblables aux feuilles des arbres* - Homère.

Je prouve à la Terre passagère l'existence de mes racines par l'élan de ma cime vers le ciel éternel. En passant du végétal à l'architectural, je saurai qu'en me détachant de la Terre, je ne sauverai mes ailes déployées que par un toit entrouvert de mes ruines. Méfie-toi des murs, mures-en les fenêtres : *Que le meilleur de toi ne s'arrache pas à la Terre pour casser tes ailes contre les murs de l'éternel* - Nietzsche - *Lasst ihre Tugend nicht davon fliegen vom Irdischen und mit den Flügeln gegen ewige Wände schlagen.*

Mes ruines ne sauraient décorer un paysage ; elles font partie d'un climat, elles sont reconstitution de l'arbre à partir d'une croix ou d'un mât, d'une bibliothèque ou d'une charpente, qui sont, tous, ruine de l'arbre.

En quoi les ruines sont préférables aux casernes et bureaux ? - parce que l'arbre peut y pousser (*l'amour est comme un arbre, il continue souvent de verdoyer sur un cœur en ruines* - Hugo). De plus, la vue de mon étoile, à travers un toit percé, met les ruines au-dessus même de la tour d'ivoire.

Le goût s'occupe de mes contraintes ; et le talent – de mes productions. Le premier me fait don de ruines ; le second fait pousser un arbre. Grâce au premier, je vis dans les ruines ; je rêve en arbre, grâce au second. Les

ruines – la virginité (pour mon regard) et la grandeur (pour mes yeux) du passé ; l'arbre – la fécondité des racines, des fleurs et des ombres.

L'aristocratie consiste à trouver de l'égalité noblesse à tous les attributs de l'arbre. Le déséquilibre le ruine. Par exemple : *La noblesse aurait subsisté si elle s'était plus occupée des branches que des racines* - Napoléon. Il ne faudrait tout de même pas qu'elle glisse vers le labourage et néglige l'élagage. Nous sommes tous des arbres, et l'arbre aristocratique se distingue des autres non pas à cause d'une généalogie fixe, mais d'une ontologie variable : elle sait introduire des inconnues partout - de la profondeur des racines à la hauteur des cimes, de l'ampleur des branches à la densité des ombres. L'aristocratie : la vénération et la fierté du soi inconnu, source de tout enthousiasme comme de tout désespoir.

Je me fiche de l'aristocratie du comportement (un troupeau réduit), j'estime celle de l'emportement, celle qui secoue ou crée des arbres généalogiques, qui n'offrent au troupeau ni fruits ni abri ni ombrages.

Aristocrate vulgaire ou prolétaire vulgaire : ne valoir que par son ascendance généalogique ou sa descendance biologique (*proles* - progéniture). On doit être, en soi, un arbre ontologique entier, prêt à s'unifier, mais réticent aux forêts.

Les ascendances et les descendances généalogiques d'un arbre ne sont pas les meilleurs de ses attributs. Il vaut mieux le mettre hors temps. *Plus ancienne est ta noblesse, plus ridé est ton arbre* - proverbe allemand - *Je älter der Adel, je morscher der Baum* - la noblesse se mesure par mon propre altimètre ; elle est notée en intensité de mes propres instants et non pas en années des autres.

La ligne de partage intellectuelle la plus marquée est celle qui oppose la

hauteur à la profondeur, Héraclite à Parménide, le devenir à l'être, Nietzsche à Heidegger, l'arbre, qui fleurit, à l'arbre, qui se ramifie, l'intensité à la densité. Les meilleurs des héraclitéens maîtrisent tout ce que Parménide a à dire ; l'inverse est rarement vrai.

L'intensité est cette force unifiante, qui fait vénérer, dans l'arbre, avec l'égalité ouverture, - les rameaux, les fleurs, les fruits, les racines et les cimes, ainsi que toutes ses saisons ; l'utilitarisme est le nom de l'un des adversaires de l'intensité : *Ne sois pas tenté par la science des Grecs ; elle donne des fleurs, mais point de fruits* - le Talmud.

On n'est plus dans une époque donquichottesque, où l'on pouvait se battre pour le noble ; aujourd'hui on ne peut que lui sacrifier quelque chose de vital, devenir déraciné, projeter vers le haut ses ombres profondes : *L'exigence de hauteur comme fond primordial de la vie* - Tsvétaeva - *Требование высоты как первоосновы жизни*.

Devant *les flèches du désir vers l'autre rive* (*Pfeile der Sehnsucht nach dem andern Ufer*) se voir *un pont et non un but* (*eine Brücke und kein Zweck*) - Nietzsche - c'est toujours de la voirie aménageant l'accès d'étables. À moins que le pont soit l'origine, et non pas un but, des rives. Je préfère un *débordement de l'âme* me mettant au pied d'un arbre, où je puis bander mon arc, sans décocher de flèches.

Désirer, c'est avoir une requête à soumettre. Le sot, qui imagine, que les mots représentent le monde, trouve son désir plein. Le désir du sage est vide, et il ne cherche qu'à être rempli par l'interprète le plus inspiré. Remplir, c'est substituer aux inconnues - des représentations d'au-delà des mots. Si l'on manque d'inconnues, si l'on ne cherche pas à s'unifier avec le monde, même imaginaire, on méritera le mot de M.Lermontov : *L'homme le plus vide est celui qui n'est rempli que de soi* - *Тот самый пустой человек, кто наполнен собою*, à moins que ce vide artificiel ne

serve que pour y accueillir une musique ou une voix de Dieu.

Pour se donner du panache, ils désignent leur adversaire sous des traits sinistres d'ennemi de la vérité et de la justice. Le mien est l'homme paisible suivant la voie du vrai, du juste et même du beau. Au pays du Tendre, ce n'est pas la voirie, mais l'astronomie qui devrait assurer la meilleure communication. Cyrano, assommé par un laquais, tendant son panache à l'étoile et ne voulant d'autre appui que dans des arbres.

Je suis l'homme de la forêt ; l'arbre est omniprésent sur mes blasons ; il me rendit indépendant des forêts, des parcs et des jardins. *Les arbres t'enseigneront ce que tu ne peux apprendre d'aucun maître* - St Bernard. La montagne des anachorètes, les horizons des marins se prêtent mal à l'héraldique.

Le jardin, concurrent de l'arbre et de la montagne ? Éden, Adonis, Priape, Épicure, Gethsémani : liens de tentation, de jeunesse, de débordement, d'abandon, de doute ; gouttes de sève, de myrrhe, de sperme, d'encre, de sang.

Le surhomme a la même généalogie en amont que l'homme grégaire (celui-là serait un ruminant comme les autres, mais sachant digérer le malheur). En aval, le second est beaucoup plus prolifique. Le bleu du ciel se dilue dans le temps comme le bleu des yeux et du sang. Ce même doux azur, qui comme le dit quelque part Hölderlin, baigne et le bel arbre et la pure ogive, qu'on n'admire simultanément qu'en ruines, cet édifice, dans lequel se réfugie le faible.

Le rhizome opposé à l'arbre, l'identification avec le sol nourricier - à l'appel du vide et des couleurs, l'enracinement - au déracinement, la banalité - à la hauteur, le discursif - à l'évaluatif - tel est le visage défraîchi du postmodernisme. Détourné du rêve, prônant l'horizontalité

intégrale, misérable avec ses idées, se vautrant dans des mots ampoulés, il puise toutes ses niaiseries dans un réel net, malléable à merci et envahissant. *Juger sans critères, en absence de l'universel* - ils ne comprennent pas, que le libre arbitre de la représentation touche toujours à l'universel (au sens du quantificateur logique) et qu'il n'est donné à personne d'échapper, au stade de l'interprétation libre, aux critères logiques, éthiques ou esthétiques.

Le surhomme et l'homme nouveau sont possibles, quand on accorde trop de sens aux fondations. Ne pas tomber dans le piège, ne pas introniser le sous-homme, le héraut des fenêtres ubuesques. La reconstruction comme la *déconstruction* (*Aufbau* ou *Abbau*), présentées comme architectures de salut, n'aboutissent jamais à la seule construction viable - aux ruines. Le surhomme est l'homme surmonté, le sous-homme est l'homme abaissé, l'homme nouveau est l'homme mort, les hommes sont l'homme grégaire, l'arbre disparu dans la forêt.

Plus je suis compris, plus j'ai de racines. Mieux je suis senti, plus j'ai d'arômes. Un attachement aux fleurs, quand ni compréhension ni sentiment d'autrui ne m'y poussent, - est beau. Est grandiose une fidélité aux cimes, quand j'ai et compréhension et sentiment.

D'après [Sartre](#), on accède au monde par le regard. Mais il le place, à l'instar de [Platon](#) ou de [Heidegger](#), en profondeur et non en hauteur, et il l'adresse au *groupe* et non à *l'arbre*.

Toute l'Antiquité est un tribut au troupeau. Même la lanterne de Diogène n'éclaire pas le bon côté de l'épiderme (deux expériences à tenter : obscurcir la lanterne ou ne faire attention qu'à ses ombres agoraphobes) ; elle se moque de l'homme platonicien inexistant, au lieu de dénoncer l'existence, même au fond des tonneaux, des hommes agoraphores. Le culte de la barbe au détriment de l'enfance. La préférence de la pierre à

l'arbre, du grenier à la cave. La mort comme événement et non pas état d'âme. Aucune intuition de la prière. Ce qu'il y a de vraiment profond, dans nos âmes d'Européens, nous le devons davantage au Christ qu'à Périclès. Comment s'appelle Athènes sans Jérusalem ? - ou Rome sans Athènes ? - les USA.

Est à hauteur d'arbre ce que l'homme embrasse du regard. Les échelles et les routes l'amènent à la platitude d'étables.

Ils attendent, que l'arbre soit tombé pour en mesurer la hauteur en unités de leurs platitudes ou profondeurs. L'arbre n'a de hauteur qu'en touchant au ciel.

Un miracle de notre interprète câblé : dans l'expression des yeux se lit le portrait de l'âme ! Curieusement, sa musique, elle aussi, se concentre dans le regard, qui se laisse entendre. *Ô hauteur sans escales ! Ô chant d'Orphée ! Ô son à hauteur d'arbre ! - R.M.Rilke - O reine Übersteigung ! O Orpheus singt ! O hoher Baum im Ohr !*. Un regard à hauteur d'arbre, une musique montant de notre caverne intérieure...

La présence des autres, dans ce livre, n'est que l'air des métaphores, que battent mes ailes ; la hauteur et le souffle n'en sont qu'à moi. D'ailleurs, on ne devrait écrire qu'avec la sensation d'être le seul chasseur de métaphores, sous un ciel vide. *Le texte est une forêt, où chasse le lecteur. Un bruissement au sous-bois, tiens - une pensée ; un gibier timide, une citation - à mettre au tableau de chasse - W.Benjamin - Der Text ist ein Wald, in dem der Leser der Jäger ist. Knistern im Unterholz - der Gedanke, das scheue Wild, das Zitat - ein Stück aus dem tableau -* je ne cultive pas de textes, et donc pas de forêts, mais je tends tant d'arbres, chacun avec des ombres qu'il ne partage pas avec d'autres arbres, et ils ne se trouvent ni sous un même soleil ni à la même heure de la nuit. Si tu n'y entends que du bruit, tes oreilles ne sont pas faites pour mes

canopées, puisque j'y avais mis de la musique.

Aussi abstraite que soit n'importe laquelle de mes remarques, je ne parviens jamais à la détacher de mon corps, c'est à dire d'une caresse ou d'une douleur, vrillées au corps de mon *discours*. Valéry parle d'un *corps de l'esprit* comme d'une inconnue sur l'arbre intellectuel. L'inhumaine pseudo-ascèse platonicienne - *mourir au corps, pour libérer l'essence et renaître à l'être* - explique l'obsession des Anciens par la minable tranquillité de l'âme, prépare le chemin à l'idée saugrenue de la résurrection, et, surtout, justifie la robotisation actuelle des esprits (*esprit de corps*).

Si je suis un arbre, je porterai avec dignité la boue des racines, la cendre des fleurs, la chute des feuilles, le courant d'air des cimes. *La noblesse est en courage, non en ramage* - proverbe allemand - *Adel sitzt im Gemüte, nicht im Geblüte*. Et avant qu'il devienne matériau de construction, je me serai unifié avec un autre arbre, gardant quelques inconnues.

La culture est davantage dans la hauteur des vues que dans la profondeur de l'ouïe, dans la beauté des fleurs que dans la vérité des racines. Mais Protagoras a raison : *La culture n'éclôt dans l'âme que si elle descend aux racines*.

Avoir dit *non* au bon ne rend pas plus convaincant mon *oui* au meilleur. La négation aide à comprendre, mais ne fait que nuire au bon goût. Par contre, ne répondre qu'aux meilleures questions est une bonne prophylaxie. Ne procéder aux substitutions que dans des requêtes riches de variables ! On devrait réserver les *oui* et *non* au médiocre pour accueillir le meilleur avec les *ah* et les *oh*.

Un penchant sympathique de ceux qui connurent l'exil : ils apprennent à inventer des patries imaginaires, placées dans des endroits imprévisibles :

Le ciel est ma patrie et la contemplation des astres ma mission - Anaxagore - ce qui s'appelle exil étoilé. De ce regard doit naître l'arbre, comme cet arbrisseau torturé, qui surgit de la *Nuit étoilée* de van Gogh.

L'innocence, c'est la vie en mystère ; y retomber, c'est surmonter le péché des solutions. *Faudrait-il encore une fois goûter au fruit de l'arbre de la connaissance pour retomber en état d'innocence ?* - H.Kleist - *Müssten wir wieder vom Baum der Erkenntnis essen, um in den Stand der Unschuld zurückzufallen ?* - une belle intuition ! Le palais peut être le même, ce sont les dents qu'il faut changer.

Celui qui se cherche cherche un père ; celui qui s'est trouvé cherche un frère ; celui qui est ironique avec son soi connu prodigue et pathétique avec son soi inconnu prodige invente son arbre généalogique descendant.

La hauteur est oubli des équivalences, refus des symétries, césure des transitivités, absence d'ordre, projection sur la réflexivité. *La hauteur, en tant qu'égalité, n'existe pas. Elle n'est que primauté* – Tsvétaeva - *Высоты, как равенства, нет. Только как главенство.* Création de mesures de l'incommensurable. Désintérêt pour le comparatif orgueilleux, refuge dans l'humble superlatif. En hauteur, il n'y a pas d'égalité de constantes, mais des unifications d'arbres.

Tout homme intelligent est porté vers la négation, tout en cherchant l'objet de rejet le plus vaste. C'est ainsi que, en partant de *tout*, on aboutit à la spéculation sur le *rien*, le *zéro*, le *nul*, le *néant*, l'*absence*. Une basse mécanique ! Il est plus vivant de procéder par unification, manipuler des arbres avec variables et domaines de valeurs imprévisibles et incalculables, visant une profonde hénologie ou une vaste ontologie. Une optique hautaine ! Voir dans quelqu'un un bel arbre est l'un des plus beaux compliments !

La mesquinerie : s'attarder dans la solution, en tentant de l'appliquer à de nouveaux problèmes. La grandeur : se désintéresser de la solution au profit d'un nouveau mystère ! *Tout problème profane un mystère ; à son tour le problème est profané par sa solution* – Cioran.

La pesanteur m'attache à la terre ; la grâce me fait tendre vers le ciel. Celui qui en assure le mieux l'équilibre, c'est l'arbre : *L'arbre est enraciné dans le ciel* – S.Weil.

Quand tu clames ta grandeur ou marmonnes ta petitesse, tu te retrouveras au juste milieu, aux allures d'une platitude. C'est une franche et audacieuse unification entre l'humilité de ta grandeur et la fierté de ta petitesse que tu maintiendras les chances de garder de la hauteur.

Par l'Intelligence

Mon culte de l'arbre : le créer, en ramages indéterminés, où les autres se contentent d'une constante (les sots) ou d'une variable (les sages). L'unifier par l'intelligence, l'animer par l'admiration. La surdétermination, l'ennui d'un arbre sans feuilles-variables. La dendrologie, science à créer.

Je ne connais pas d'autre symbole, qui serait également propre à cerner les images ou à expliciter les concepts, que l'arbre. *Je peux percevoir l'arbre en tant qu'image, le sentir comme un mouvement, le ranger dans une espèce, voir en lui l'expression d'une loi, le réduire à un nombre* – M.Buber - *Ich kann den Baum als Bild aufnehmen, als Bewegung verspüren, einer Gattung einreihen, ihn als Ausdruck des Gesetzes erkennen, ihn zur Zahl verflüchtigen*. L'art de l'arbre est le climat de l'âme, comme la vie de la montagne est le paysage de l'esprit.

Le labyrinthe (recherche) se justifie par un but à atteindre, le réseau (communication) fournit des moyens à déployer, l'arbre (regard) brille par ses inconnues unifiables, ces contraintes positives. *Regard ailleurs, mon arbre est prêt à croître* – R.M.Rilke - *Ich seh hinaus, und in mir wächst der Baum*.

Le sage, avant d'insérer son arbre intellectuel dans un paysage, en crée le climat. Un sot qui ne voit que des paysages ne voit donc pas le même arbre qu'un sage - au sot il échappera le feu, qui complète la terre et l'air.

Avant de s'insérer dans des réseaux *intentionnels*, l'homme est déjà une monade, un arbre autonome, mais avec des variables prêtes,

miraculeusement, à s'unifier avec le monde. C'est cette ouverture apriorique qui pousse les rats de bibliothèques à faire de l'homme un pantin des choses.

L'intelligence analytique est dans le flair des variables, qu'elle introduit dans tout arbre interrogatif. Là où un naïf ne lit que des constantes ou un superficiel ne décèle que des variables explicites, l'intelligent devine des variables muettes et, par un jeu de réécriture, crée de nouveaux langages de requêtes. *Sans esprit on ne voit que des bribes, avec un peu d'esprit - la règle, avec beaucoup d'esprit - l'exception* - F.Grillparzer - *Der Ungebildete sieht überall nur ein einzelnes, der Halbgebildete die Regel, der Gebildete die Ausnahme.*

L'idée est un arbre. Je m'occupe de ses racines en la plongeant dans le sol des concepts. J'en éprouve les cimes en modulant mes intentions. J'en consolide le tronc par la sève du style. J'en condense les ramages par des pousses de la négation. J'en démultiplie les feuilles par de vastes tropes. J'en pressens des fruits dans des substitutions successives. J'en altère la saison par une métamorphose du langage. Et moi, j'en suis le climat.

Une bonne pensée est un vaste climat, au retour éternel, - où s'enracine, se ramifie, fleurit et se fructifie la vie. *Les vraies pensées évoluent comme un arbre et non comme un nuage* - J.Ruskin - *The change of all true opinions is that of a tree not of a cloud.* Le contraire serait une courte saison ou un étroit paysage.

La pensée n'est que légèrement teintée par la langue. Ceux qui réduisent celle-là à celle-ci ne voient que la requête, tandis que sa première impulsion, le désir, est déjà hors la langue (le poète veut maintenir l'impulsion initiale par l'arbitraire du mot, le logicien - en tracer la trajectoire par l'idée sans brisure). La pensée est un arbre virtuel, mais inentamé, qu'habille la langue et qu'interprète, par substitutions de

variables, notre machine conceptuelle, qui n'est langagière que d'apparence. Enfin, c'est la machine pragmatique qui, en tirant des conséquences de l'examen des substitutions, donne un sens à tout. Le néant, le monologue, l'exécution, le dialogue, le néant - le cycle de la pensée.

L'idée a priori aboutit à la représentation, l'idée a posteriori résume le sens ; l'idée tout court est un arbre requêteur, devant la réalité ou devant la représentation : le libre arbitre, la liberté, le langage.

L'arbre en synchronie – l'être ; l'arbre en diachronie – le devenir. Le même nombre de belles métaphores, dans ces deux images.

Ils pensent ([Descartes](#)), que vivre sans philosophie, c'est avoir les yeux fermés. Ils oublient, que les yeux fermés, c'est aussi une condition, pour produire de la *bonne* philosophie, celle qui a besoin de rêves plus que de syllogismes. Les yeux ouverts, tous se valent, tous deviennent calculateurs interchangeables ; on ne devient danseur unique que les yeux fermés, pour recevoir l'élan. Et la philosophie, ce n'est pas ton insertion dans une forêt, c'est l'apparition ou la création de ton arbre.

Une vie d'homme est un arbre, et toute tentative de la résumer en un système philosophique, c'est réduire le chant de cette vie à une langue de bois ou réduire sa solitude primordiale à la monotonie d'une forêt. D'ailleurs, ces fichus systèmes sont, la plupart du temps, plutôt le fruit des pauvres imaginations des scolastes que des philosophes eux-mêmes. Sauf quelques incorrigibles, tels Spinoza ou [Hegel](#), que A.Schopenhauer qualifiait, à juste titre, de *barbouilleurs logorrhéiques* – *Zusammenschmierer der Wortgefechte* Les meilleurs ne font qu'illuminer les profondeurs humaines par de hautes étincelles des métaphores.

Une philosophie complète reprendrait toutes les métaphores de l'arbre (*la*

formule de la vie s'applique aussi bien à l'arbre - Nietzsche - muß die Formel [des Lebens] so gut vom Baum gelten ; la poésie est création d'un arbre virtuel de références - Valéry). Mais les partielles, et dominatrices, se consacrent à l'enracinement, à la ramification ou à la cueillette.

En philosophie, toute idée a deux facettes : métaphore et requête. La deuxième sert à soutenir des thèses ; la première - à soutenir nos enthousiasmes. La première aide à créer un confort de nos ruines, la seconde - à meubler les raouts sybarites. La Caverne ou le Banquet, l'Arbre ou la Cène.

La philosophie s'occupe des choses, qui n'admettent pas de système, ou, au moins, où aucun progrès systématique n'est significatif. Aucun système ne pourra jamais rendre la signification d'un regard, d'un style, d'un état d'âme, d'une forme de vie. Aucun système n'est capable d'apporter à la philosophie ce que lui apportent les métaphores. L'aphorisme est un arbre de métaphores ; l'attrait d'une même hauteur et le souci d'un même regard, la *pensée unifiante*, en font un *système en aphorismes*.

Chez tout homme, la raison s'exerce sur trois facettes : la scientifique, l'artistique, la philosophique. Le libre arbitre de la tâche représentative pré-langagière, la liberté dans la verbalisation d'arbres, les contraintes spéculatives d'unification d'arbres conceptuels. Les kantien n'attribuent à la raison que la troisième tâche : la faculté unificatrice de l'entendement. *Comprendre, c'est, avant tout, unifier* – A.Camus.

En philosophie, l'esprit, qu'il soit systémique ou aphoristique, cherche à se débarrasser du hasard : le premier, pour chasser le hasard de l'arbre, et le second - celui de la forêt ; le premier s'occupe de continuités, le second - de ruptures ; le premier donne une idée du prix sonnante des surfaces et volumes, le second - une image de la valeur musicale des profondeurs et hauteurs.

On sait où mène la *pratique*, en fait d'arbres : le Bouddha, Éden ou le marché de gros en savent quelque chose. Tout arbre est une belle théorie, dont les fleurs poussent, quand on maîtrise les racines, tout en aspirant aux cimes. *Mon bon ami, la théorie s'effeuille, sempervirent est l'arbre de la vie* - Goethe - *Da grau, mein Freund, ist alle Theorie, und grün des Lebens ew'ger Baum*. La théorie est grise, mais les cendres et la poussière le sont davantage. La théorie fait sortir des saisons et habiter un climat, concilier la fleur d'avec le fruit, la racine d'avec les cimes, la feuille d'avec les ramages, la lumière d'avec les ombres. Plus que la vie profonde de l'esprit, c'est la vie haute de l'âme qui l'assure : *La philosophie doit garder la ligne de faite de l'âme, donc la fécondité de tout ce qui est grand* - Nietzsche - *Die Philosophie soll den geistigen Höhenzug festhalten ; damit die Fruchtbarkeit alles Großen* - la fécondité de créateur d'arbres, aux feuilles variables, ouvertes à l'unification. Un arbre est grand, quand tout autre arbre, unifié avec lui, en sort grandi. Même avec un agonisant cloué à ses branches.

Le poète produit des métaphores en tant que graines, pousses, bourgeons, boutons ou pétales, dont le philosophe arrange un arbre complet. La philosophie ne serait qu'un *essai d'unification des métaphores* - Valéry.

L'esprit est un arbre vivant aux feuilles toujours recommencées, riches en inconnues, qui n'appellent qu'à s'unifier avec l'univers en quête. *Vous devez respecter la sagesse et non pas un objet tel qu'un arbre* - Bouddha - mais la sagesse dépourvue de variables devient chose, tandis que le propre de l'arbre est de s'offrir à l'unification avec ses frères pour devenir vie.

L'herméneute, dans une suite finie et mécanique d'unifications d'arbres, n'a pas besoin de ciel ; le métaphysicien se contente du ciel infini, pour

admirer la naissance et la mort des racines, des fleurs et des cimes.

Le contraire de métaphoriser - appeler la chose par son nom, le nominalisme. Les plus belles des choses n'ont pas de noms et réveillent en nous le poète, manipulateur des substitutions. La pensée est une métaphore, dont les substitutions exigent un savoir ou une maîtrise. Si cette maîtrise relève d'un type de sensibilité précis, on a affaire à un esprit de système, une unité de souffle. Des enchaînements narratifs de métaphores sont rarement métaphores, c'est pourquoi l'esprit de système le plus conséquent se rend naturellement par fragments. *Les fragments sont la vraie forme d'une philosophie universelle* - F.Schlegel - *Die eigentliche Form der Universalphilosophie sind Fragmente*.

La différence entre le savoir et l'intelligence : le premier permet de représenter la pensée sous la forme d'un arbre foisonnant, bien ancré et ramifié, en accord avec sa forêt ; la seconde se manifeste surtout par des valeurs inconnues, placées dans l'arbre solitaire, pour en appeler à l'unification avec le monde : *Le Principe distribue la vie dans l'arbre tout entier sans s'y répandre* - Plotin.

Leur savoir, anonyme, pesant et inodore, infecte nos fleurs et rabaisse nos cimes. Le bon savoir doit être solidaire de mon arbre, planté par mon soi inconnu : *Connaître, c'est s'éclater vers ce qui n'est pas soi, là-bas près de l'arbre* - Sartre.

Les parallèles entre le monde réel et le monde de la pensée sont si mystérieusement complets, qu'il doit y avoir une analogie parfaite entre la métaphore et une beauté réelle quelconque, de la famille de l'arbre. Mais entre elles, il y a un étrange vide, qu'anime la foi ou remplit la religion : *Toute la clef des religions, c'est ce vide effrayant qui se trouve derrière les métaphores* - Alain.

La montagne, c'est l'arbre des ascètes de l'image. Que peut-on en tirer ? - le poids, l'ascension, la hauteur, la solitude, la pureté. L'espoir d'approcher de la source de mes ombres. La mer, c'est l'arbre des bâtisseurs, réceptacle du possible (Valéry) - le rapprochement du firmament et de l'horizon, la sensation des amarres lâchées et du havre visé, la vision de l'épave et de la bouteille de détresse, la profondeur parlant l'horrible et promettant le beau. L'espérance qu'aux estuaires de ma création on reconnaîtra le rythme de mes sources.

Les tenants des racines, les radicaux, et les habitués des cimes, les rêveurs, s'envoient des anathèmes de froid académisme ou de chaude barbarie. Ils auraient dû comprendre, que toute création aboutit à un arbre complet, et que seuls des arbres unifiables, quel que soit leur parcours, méritent notre intérêt.

Le déracinement m'appartient, d'autres m'effeuillent. *Changez de feuilles, gardez les racines* - Hugo. Les fleurs me payent les cimes. L'homme est un arbre, irréductible ni à la feuille ni à la racine ; *les hommes sont semblables aux feuilles des arbres* - Homère - c'est grâce à ces feuilles d'inconnues qu'ils réussissent des unifications fécondes !

Où l'esprit ne déracine plus, mais replante et soigne, je nais - R.Char. L'esprit devrait savoir justifier toutes les saisons de l'arbre, de la graine au déracinement. *Le dégustateur pense que l'arbre se dévoue aux fruits, tandis que celui-ci se voit en graine* - Nietzsche - *Jeder Geniessende meint, dem Baume habe es an der Frucht gelegen ; aber ihm lag am Samen*. Et même en saison morte les emplois de l'arbre sont respectables : ne plus être du feu, mais du bois.

Ce qui détermine le degré de mon intelligence, c'est la richesse des structures primordiales, que j'extrait du spectacle du monde : face aux valeurs, qu'en retirent Cioran, Nietzsche, Valéry ? Le premier nous conduit

toujours vers un même point extrême, où s'accroissent le dégoût, la négation, la fatigue. Le deuxième cultive des axes, en en munissant tout point d'une même intensité musicale. Enfin, le troisième, le plus intelligent, construit un arbre, plein d'inconnues et de rythmes.

Si je suis fermé à l'unification, c'est que je n'offre aucune variable ou inconnue au regard d'autrui. *Contrairement à l'arbre de la raison, les pensées-rhizomes ne reconnaissent aucun sur-codage unificateur* - G.Deleuze. Quel est l'autre nom de la pensée fixe, surchargée de constantes, accrochée à la vie, au ras du sol ? - l'ennui ou l'indifférence.

À côté de l'inépuisable métaphore d'unification d'arbres (pressentie par Valéry à travers les concepts d'implexe, variable, substitution et outillée par des linguistes et cognitivistes sous forme de graphes acycliques), la logorrhée, antique, médiévale ou moderne, sur l'un et multiple, le même et autre, est dérisoire. Les banales relations mathématiques d'équivalence et d'ordre sont déjà plus intéressantes.

Le médiocre cherche le *complexe*, l'énumération de parties *constantes* et grossières d'un tout. Le profond oppose le *multiplexe* (W.Leibniz) du réel à la pauvreté de l'imaginaire. Le subtil trouve l'*implexe* (Valéry), un modèle s'ouvrant à l'unification par substitutions de *variables* délicates. Le fou se déverse dans l'*explexe* (Rimbaud), où tout n'est qu'opérands symboliques sans structure d'arbre unificateur. Le robot optimise le *simplexe*. Ce que je prône, moi, pourrait s'appeler *exciplexe* - recherche d'une stabilité dans l'excitation.

Savoir unifier des valeurs de plus en plus éloignées ou discerner une frontière dans ce qui se présente comme jumeaux. Tout branchage identitaire, causal, synthétique ou paradoxal peut s'inscrire dans l'unification des arbres à vastes inconnues. *Un réseau d'arbres s'ouvrant en toute direction* - U.Eco - *Una rete di alberi che si aprano in ogni*

direzione.

Est plus intelligent celui qui, dans deux objets, voit plus de dissemblances et plus de ressemblances. L'ironie égalise, la curiosité multiplie. L'intelligence est une curiosité ironique. *Le sens unifie partout, les sens dissocient partout* – F.Schiller - *Der Sinn vereinigt überall, der Verstand scheidet überall.*

Les oppositions, où il y a de la bassesse ou de la hauteur dans les deux termes, sont sans intérêt. Des dyades à n'en pas abuser : être - néant, présence - absence, intérieur - extérieur, vain - sensé, nécessaire - contingent, le même - l'autre. À ne pas perdre de vue : noble - bas, beau - gris, musical - plat. Des monades à éviter : mort, progrès, observation. À rechercher : intensité, merveille, regard.

L'intelligence analytique d'unification se complète par l'intelligence synthétique d'imagination : se trouver avec des choses, des idées ou des états d'âme, qui ne s'étaient encore jamais croisés, et créer un arbre, dont ils seraient des branches : *Dans la poésie philosophique, le savoir scientifique et le savoir artistique deviennent ramages d'un même arbre* - H.Broch - *In philosophischer Dichtung werden wissenschaftliche und künstlerische Erkenntnisse zu Zweigen eines einzigen Stammes.*

Contrairement à l'intelligence artificielle, notre cerveau ne contient pas de représentations, câblées, une fois pour toutes, par la voie conceptuelle ou langagière ; il les reconstitue à chaque interprétation d'un discours ou d'un fait, pour en comprendre, justifier ou générer le sens. Que ce soit la mathématique ou la poésie, qui en est le contexte, cet effort suit la même démarche ; si l'arbre interprétatif ne diffère pratiquement pas de l'arbre affirmatif, on est plus près de la mathématique, et s'il est presque nouveau, on est en présence de la poésie.

Penser, c'est cultiver l'arbre. Écrire ou rêver, c'est ne s'occuper que de ramages ou de fleurs. Laisser des branches ouvertes vers un azur unificateur.

D'où viennent les partisans de l'Un ou du multiple ? - de la perte du *droit chemin* (Dante). Ou bien je me sens au milieu de la vie, dans une forêt obscure (les multiplicateurs dantesques, explorant girons et cercles), ou bien je suis subjugué par la source ou l'issue de la vie et me consacre à la verticalité et l'immobilité de l'arbre unique, qui me fera oublier *la forêt trompeuse de cette vie* - Dante - *la selva erronea di questa vita*.

Tout niveau d'abstraction a ses notions de racine, de feuille, de fruit et d'ombre ; toute forêt peut être vue comme un arbre ; tant que cette métamorphose reste féconde, il vaut mieux ne pas redescendre au niveau inférieur : *L'essentiel - un regard, qui embrasse une forêt, plutôt que de s'attarder sur des arbres* - A.Grothendieck, mais je sais, que tu vises, hélas, l'appartenance et non pas la factorisation.

Pour illustrer le sens de sa *Aufhebung*, Hegel prend l'exemple d'un bouton, devenant fleur et finissant en fruit. Cette opération est un cas particulier de la substitution : le même objet (instance ou substance première), changeant de modèle d'attache (modèle ou substance seconde). Le passage instantané d'un être à un autre, comme celui du néant à l'être, sont, pour Hegel, des commencements impossibles (*Unmöglichkeit des Anfangs*) ; il aurait dû s'appuyer sur un arbre et non pas sur un être équivalant un néant.

Toute compréhension est destruction (des inconnues, des ellipses). C'est pourquoi l'intelligent est entouré de ruines. *Ton obligation - renouvellement des ruines* - Goethe - *Der Mensch muß wieder ruiniert werden*.

En logique du premier ordre, les propositions peuvent comprendre des variables, et, donc, A et $\text{non } A$ peuvent être vraies, toutes les deux, mais avec des valeurs différentes de variables ; les non-logiciens ne peuvent pas le comprendre. Quant à la logique du deuxième ordre, où les variables peuvent s'évaluer même dans des ensembles des prédicats, la négation devient étrange, même pour les logiciens.

La représentation poïétique ou l'interprétation hylique, deux activités gouvernées par l'intelligence. Représenter, c'est modeler un squelette, le munir de chair et lui apprendre à agir. Interpréter, c'est l'art de mener un dialogue : reconnaître le type d'interpellation, y déceler des connotations des objets ou des rapports, accéder aux connaissances pertinentes, recevoir des substitutions des inconnues et savoir s'arrêter pour tendre de nouveau l'oreille. Le seul domaine, où l'homme ne sera jamais dépassé par la machine, est le poids qu'on accorde aux inconnues choisies.

Deux types de franchissement de frontières à maîtriser : entre la réalité et la représentation (d'abord - vers le concept, ensuite - vers le sens), entre la représentation et le langage (d'abord - vers l'expression, ensuite - vers l'unification).

Si, à gauche et à droite de l'opérateur indo-européen *être*, se trouvent deux références respectives d'objets, et si la proposition associée s'évalue à *vrai*, on arrive, par unification d'arbres, à l'identité, cette misérable identité, qui donnait tant de mal et faisait plisser tant de fronts, à commencer par celui de Wittgenstein (*l'identité est le diable en personne, et la négation - l'enfer - die Identität ist der Teufel selbst und die Verneinung die Hölle*). C'est la portée des quantificateurs existentiels qui pose problème, mais c'est une tâche de représentation et non pas de logique. L'ahurissement des philosophes, face à l'existence ou à l'identité, à commencer par Wittgenstein lui-même, s'explique par leur incapacité de distinguer entre trois domaines, où ces notions ont un sens : la réalité, la

représentation, la logique.

La misère de la dialectique hégélienne : il ne s'agit pas, le plus souvent, d'opposer une thèse à une antithèse, mais d'opposer deux (ou plus) thèses, difficilement compatibles ; et ce n'est pas une piètre et mécanique synthèse, qui doit couronner cet exercice bien plat, mais la recherche de langages, qui valideraient ou invalideraient les thèses de départ respectives, ou, mieux, les unifierait dans un arbre, touchant à la profondeur et élané vers la hauteur.

Une fois qu'on a éliminé des interprétations fautives, dues à l'ignorance, il doit rester un champ infini pour des interprétations diverses et contradictoires, venues de la créativité et de la liberté, l'admettre, c'est être un Ouvert. *Au commencement était l'Ouvert* - Hésiode.

Personne ne peut choisir de couper les ponts avec la réalité, puisque personne n'est autorisé de s'y rendre. On ne communique avec elle qu'à travers un langage sans miroirs ni traduction automatique. La réalité aide à forger un lexique : noms de choses, verbes de liaison, déterminants paraboliques. Mais l'essentiel du message est dans cette belle et féérique liberté de mise en voisinage, engendrant des rythmes et harmonies, qui perdureraient dans mille substitutions *lexicales*.

Le philosophe est celui qui revient toujours, en dernière instance, à la réalité. Le scientifique peut l'oublier, plongé dans ses modèles. L'artiste en reconstruit une autre, au moyen des langages. Mais le philosophe parvient toujours à glisser de nouvelles variables dans tout modèle, pour le rapprocher de la réalité, et à imaginer de nouveaux objets de substitution dans un discours d'artiste.

Le sens du progrès de mon intelligence : l'étendue de la réponse, la profondeur de la question, la hauteur, à laquelle j'ose mon silence. Le

silence est ce bel arbre, où s'unifient, indigentes, les questions et réponses. Les réponses finissent par approfondir et consolider mon soi connu ; la source des questions renvoie à la hauteur invariante de mon soi inconnu et en assure l'éternel retour.

Le combat des verbes, chez A.Schopenhauer (le vouloir contre le savoir) ou chez Nietzsche (le pouvoir contre le devoir) ne fait que substituer des idoles. En revanche, le combat des noms (la représentation contre l'interprétation ou la noblesse contre la faiblesse) produit des unifications fécondes.

Nous *sommes* opérations - l'Être - et *devenons* opérandes - le Temps. *Nous sommes exposant ou facteur* - H.Hesse - *Man ist Exponent oder Faktor* - qui peuvent être des constantes (ce qui fait de nous - des robots) ou des variables (ce qui fait de nous - des fonctions).

Regard - les variables d'observateur dominant les constantes des choses.

Les *soupçonneux*, Marx et Freud, placent, respectivement, la valeur (la conscience de classe) et le sens (de l'inconscient) avant le discours, ce qui correspondrait plutôt à la focalisation et aux intentions ; les valeurs naissent au cours de l'interprétation (l'axiologie plutôt que l'herméneutique) et le sens est un effet des substitutions.

L'enfance, c'est la création de l'arbre primordial du savoir et de la sensation ; la maturité, c'est l'unification du flux vicissitudinal avec ton arbre existant et résumant ton passé ; d'où l'image et le prestige singuliers qu'a l'enfance. D'où l'importance de ta faculté de revenir au point zéro du regard, ou, au moins, des yeux.

Que devient une image, une fois détachée des sens et attachée à la connaissance ? Elle devient arbre, celui qui est omniprésent dans ce livre.

Le monde n'est la totalité ni des faits ni des choses ([Wittgenstein](#)), mais de l'énergie (corpusculaire, ondulatoire ou spirituelle), en mouvement et en métamorphose. C'est le modèle du monde qui est construit autour des faits et des règles. Et la pensée n'est pas une image logique des faits ([Wittgenstein](#) - *Das logische Bild der Tatsache ist der Gedanke*) ; ce n'est pas en langage de représentation, mais en celui de requêtes qu'elle se formule, avant d'être soumise à la logique, qui fournit des substitutions et préfigure le sens.

Ce livre est fait d'abord de définitions ; deux choses sont attendues de celui qui voudra en goûter : placer ces définitions au milieu des autres faits et faire jouer son interprète, c'est à dire, essentiellement, son goût, pour aboutir à un arbre unifié, plus riche et verdoyant de variables que son arbre initial des requêtes.

Pour juger de l'intérêt d'un discours abstrait, il existent deux tests infaillibles, l'un logique et l'autre conceptuel : l'épreuve par la négation et l'épreuve par le concret. Si la négation produit un message également défendable, c'est que l'affirmation était sans intérêt. La substitution des concepts par des instances peut : ne rien apporter (le meilleur des cas), confirmer, réfuter, abaisser (le pire, c'est le cas de la majorité des discours philosophiques académiques).

Tout peut être réduit aux structures, même l'interprétation logique, dont le résultat n'est qu'une unification de l'arbre requêteur avec la représentation. *Tout raisonnement se transforme en une espèce de représentation* - Goethe - *Alles Raisonement verwandelt sich in eine Art von Darstellung*. La seule logique, qui intéresse [Hegel](#), est la logique spéculative (oxymoron, puisque toute logique est interprétative), qui n'est chez lui que de la représentation structurelle, surtout catégorielle.

Il est absurde d'opposer la souveraineté du Je à l'héritage des structures de l'espèce. Le sujet, sa liberté et son originalité, s'affirment surtout dans le regard sur les structures, qu'elles soient à lui ou à tout le monde.

Ils se disent trop savants pour s'obliger à revenir à zéro - c'est cela, *science sans conscience* -, tout début, ironique et philosophique, étant retour au degré zéro de la lecture du monde. Le fleuve-vie, toujours recommencé, d'Héraclite, en est une belle image, pour aboutir, sans quitter le rivage, à l'éternel retour ; l'arbre eût été encore plus éloquent, puisqu'il incorporerait des ramages déjà fixes, se hérissierait de nouvelles inconnues, aux feuilles, racines ou cimes, et en appellerait de vivifiantes unifications.

Le regard, c'est à dire le visage, est ce qui déborde, dépasse ou vivifie un savoir objectif et une ignorance subjective, tout en en restant solidaire ; il en serait l'*unité de l'unification (die Einheit des Einigens* – F.Hölderlin), une puissance au service d'une faiblesse, l'intelligence soumise à la musique.

Dans la proposition *Je pense*, la variable *Je* (en français elle est explicite, en latin, espagnol ou italien elle est implicite) devra s'unifier *avant* le prédicat *penser* (et même avant les prédicats *souffrir*, *craindre* ou *désirer*, beaucoup plus près de l'essence que *penser*), et donc la question de son *existence* se posera avant qu'on s'occupe de *penser*. *Je* s'unifiant avec une instance d'*être humain*, muni du prédicat *penser*, il serait donc plus raisonnable de dire : *je suis, donc je pense*. Ce qui paraît naïf est pourtant plus que raisonnable. Toutefois, ici, il s'agit de représentations fixes, ce que n'est pas le cas chez [Descartes](#), qui cherche des représentations à fixer.

Aucun philosophe n'est capable de dire clairement ce que c'est que de *penser* ou d'*être*. Et tant de bavardage autour de la formule parménidienne : *Même chose se donne à penser et à être*. On ne peut

penser que ce qui est représenté, mais des choses non représentées peuvent être. Les bons scolastiques, contrairement à nos contemporains, voyaient qu'entre être-là et existence, d'un côté, et être et essence, de l'autre, il y avait la représentation, le modèle des substances, le seul substrat du penser et le support de l'existence (Aristote, réduisant l'être à la substance, reste plus lucide qu'Avicenne ou Heidegger). *L'existence sépare la pensée et l'être* - Kierkegaard.

D'une proposition démontrée on peut dégager sa *signification* dans la représentation associée (par unification d'arbres) et son *sens* dans la réalité représentée (par confrontation entre objets modélisés et leur être réel, immanent, inarticulé) ; la première tâche est triviale, la seconde - délicate et non-formalisable.

Un beau mystère - le passage de la perception à la conception ; l'impact sur nos sens ne dure que quelques instants, et ensuite, qui en prend la garde et la forme ? - la répétition et le stockage en mémoire ? l'interprétation par substitution de variables réelles par des valeurs mentales ? Et l'essentiel de nos réactions s'adressera déjà à l'arbre unifié fixe et non pas à l'arbre originel chargé d'inconnues. *Les sensations sont échangées contre des représentations, ou des décisions, ou des actes* - Valéry.

Le rat de bibliothèques évinça, chez la gent philosophique, et le rossignol et l'aigle et même la chouette. La mort, chez eux, n'est qu'un fâcheux épisode ; le langage, pour eux, ne sert qu'à transmettre des informations. De gris jargonateurs, ignorant l'arbre vert de la vie et l'azur de la hauteur.

Aucun philosophe n'a jamais su manipuler la négation ; la synthèse des contradictions est une niaiserie, que doit remplacer l'universelle unification d'arbres. La perception du discours des autres en est une illustration probante, permettant de mettre en évidence deux autres classes de sots

herménautes - des commentateurs sans personnalité et des présomptueux sans perspicacité. Les premiers ne font que reproduire l'arbre de l'auteur ; les seconds pensent que cet arbre ne contient que ce que le lecteur y met. La dialectique de l'arbre doit être dialogique.

Les tentatives d'unifier l'essence et le sens n'aboutissent qu'au contresens : *Il suffirait de détacher une Chose de son hic et nunc pour pouvoir la manier comme si elle était une Notion* – A.Kojève. L'essence est ce qui admettra toujours quelques variables de plus (étant partie de la réalité) par rapport à un modèle, dans le seul contexte duquel naît le sens, toujours fini. La possibilité même du détachement est mise en cause par des affiliés de l'être : *Il n'a pas été et il ne sera pas, il est maintenant* - Parménide.

Pour les connaissances, être unifiables signifie pouvoir s'égaliser dans une forme commune de langage : le langage de l'individu est diffus, celui de la science - incisif, celui de la philosophie - global. *La connaissance de l'espèce la plus humble est le savoir non unifié ; la science, le savoir parfaitement unifié ; la philosophie, le savoir complètement unifié* - H.Spencer - *Knowledge of the lowest kind is ununified knowledge ; science is partially unified knowledge ; and philosophy is completely unified knowledge.*

Dans tout verbe indo-européen se trouve un procédé d'unification ou de substitution, mais être, c'est surtout les contraintes qui réduisent le champ de substitutions possibles. *Être, c'est s'unir ; être, c'est être uni ; être, c'est unir* - Teilhard de Chardin.

L'esprit et l'âme avancent en parallèle : devant l'embryon devenant homme et devant la fleur devenant fruit, l'esprit saisit le *comment* du devenir et l'âme - le *pourquoi* de l'être. Le bras armé de l'âme est la création ; le bras armé de l'esprit est l'intelligence.

Trois langages, trois grammaires, trois discours : les mots, les concepts, les images, ou la communication, la représentation, l'interprétation. La merveille de l'homme et le défi de la machine - les fusionner en passant harmonieusement de l'un à l'autre.

Le philosophe avait sa place au milieu des visionnaires mythiques ou poétiques, mais les philosophes modernes s'apparentent davantage aux sous-préfets, journalistes ou entomologistes, jusqu'au cou soit dans leur logorrhée verbale, soit dans la morne réalité végétale ou sociale. La vision minable de [Descartes](#) - *la philosophie est un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches sont toutes les autres sciences* - s'imposa.

Ils veulent fuir le sol mouvant, pour bâtir sur le roc ([Descartes](#)), tandis qu'il s'agit de planter leur arbre. Si mon édifice doit être non seulement promouvant, mais aussi émouvant, je pourrais pratiquer tout type de sol, sans trahir l'architecte. *Avec Descartes, nous pouvons, comme le navigateur après un long périple sur la mer démontée, crier terre* - [Heidegger](#) - *Mit Descartes, können wir, wie der Schiffer nach langer Umherfahrt auf der ungestümen See, Land rufen*. Ce périple a, pour seul contenu valable, la houle et, pour seule issue, - le naufrage, qu'il s'agît de chanter et de confier ce chant à la dernière bouteille. Au chant de l'air et du feu, [Descartes](#) veut substituer le récit de la terre et de l'eau.

Les structures sont une prérogative de la représentation ; même le langage ne les exhibe que dans sa grammaire, qui est sa représentation. L'inconscient des psychanalystes n'en possède pas non plus. Le Moyen Âge obtus s'y tint, lui aussi, - le *discours intérieur*. L'être, dont l'inconscient fait partie, est inarticulé. La structure rend l'être compréhensible ; l'être fait entrevoir l'illusion de vie dans la structure.

Penser, ce n'est jamais que représenter par signes - Kant - Alles Denken ist nichts anderes als ein Vorstellen durch Merkmale. Ce qui exclut le désir, l'image d'un objet, la recherche de sa référence langagière, la constitution d'une formule logique, son interprétation, la recherche du sens des substitutions - cette pensée est du niveau d'une programmation informatique.

L'esprit est l'atmosphère de l'âme. La pensée se forme dans l'âme comme les nuages se forment dans l'air - J.Joubert. Cette atmosphère, le plus souvent, interdit toute éclosion de vies hautes et toute pénétration par la lumière des astres. Elle saisit, sans envelopper de caresses ; elle étale, sans développer de largesses. Et, en mettant les choses au mieux, ne fait qu'arroser la montagne de mots, comme le chien des meutes honore l'arbre solitaire. Le rêve impossible : l'âme comme l'esprit enchanté, l'esprit comme l'âme concentrée.

La meilleure philosophie est celle qui nous apprendrait à mettre tout problème en équations - Valéry. C'est-à-dire avec des variables dont on connaît d'avance les domaines de valeurs. Il suffit de chercher de bonnes substitutions. Le sot n'a besoin que d'égalités.

Le principal est de ne pas s'arrêter à poser des questions - A.Einstein - The important thing is not to stop questioning. C'est la part des images, des inconnues et des négations, formant la question, qui est encore plus importante que ce prurit interrogateur.

Le problème ne vit que dans son langage, tandis que la solution consiste en substitutions, hors du langage, dans un modèle. *L'existence d'un problème suppose l'inexistence d'une solution - F.Pessoa.* On peut continuer à chanter une chanson même sans les oreilles, auxquelles elle fut destinée.

Le lyrisme est peut-être ce qui, le mieux, apporte au problème un scintillement du mystère, et à la solution - un éclat du problème. *Le sujet créateur perçoit les objets comme des inconnues ou problèmes lyriques. Pour lui, ce ne sont pas les objets qui existent, mais bien les problèmes. Les objets ne sont que des problèmes résolus* - B.Pasternak - *Предметы приходят как лирические неизвестные, как лирические задачи к субъекту творчества. Существуют не предметы, а задачи. Предметы же есть лишь выполненные задачи.*

Le meilleur usage de la philosophie consiste en peinture de mes états d'âme ; cet exercice exige le choix des axes, autour desquels je développe mes idées ou lesquels j'enveloppe dans mes métaphores ; ce choix correspond à la mise en place des contraintes ; pour moi, ce sont la noblesse, l'arbre, l'intelligence ; pour Nietzsche – le retour éternel, la volonté de puissance, le surhomme. Ce qu'il faut retenir de ces banalités, c'est qu'il ne faille pas exagérer le rôle des contraintes communes, il faut écouter la musique des commencements personnels.

Face aux systèmes profonds, la hauteur du regard apporte une autorité de transformer des constantes en variables, ce qui permettra d'unifier des systèmes, auparavant incompatibles.

Les systèmes charlatanesques se reconnaissent par la domination des constantes, tandis qu'un modèle scientifique *réfutable* contient assez de variables, pour s'unifier avec d'autres modèles. Et le résultat de ses unifications correspond à notre connaissance de l'être : *L'unification et l'Être ont le même sens* - Hegel - *Vereinigung und Sein sind gleichbedeutend.*

Pour l'Art

Naissance du style sec : le sang ou la larme pressent, prêts à se répandre sur ma page ; leur fermentation trop rapide risquerait de faire oublier le goût de leurs sources ; je finis par me dédier à l'arbre, conservateur de sources illisibles, conducteur de sèves invisibles.

L'art consiste en ceci : dans mes vouloir, devoir, pouvoir - qui présupposent toujours une dualité - virtualiser leur objet, ne parler qu'au nom du valoir, devenir monologue de l'arbre (même Valéry n'en préconise que le *Dialogue* !), d'un arbre à variables, ouvert au dialogue, futur et virtuel, avec un arbre interprétatif.

Tout remonte à l'arbre, que ce soit l'image ou la formule logique ; de ses substitutions naissent des fleurs, des fruits ou des cimes. *Les substitutions d'images, c'est un symbole de force, c'est l'art* - B.Pasternak - *Взаимозаменяемость образов, то есть искусство, есть символ силы.*

Le rôle des signes des Maîtres est plus de peindre les beaux chemins d'accès aux choses, que de narrer les choses elles-mêmes. *Entre toi et moi, il n'y a que des signes, comme dans ton algèbre* - Dostoïevsky - *Меж нами, в наших сношениях, одни знаки, словно в твоей алгебре.* L'un voit dans ces signes - de vastes arbres aux branches couvertes de belles inconnues, et l'autre - de banales constantes : chiffres ou choses. Même unifié, l'artiste a beaucoup de fusions à offrir, il lui reste toujours autant d'inconnues.

Qu'on soit adepte du fragment ou du système, sa création se réduit toujours à un arbre, et l'ennui des systèmes est dans la sécheresse des

branches surchargées de constantes, là où le fragmentaire verdit de ses variables vitales, pénétrant les racines, s'élevant jusqu'à la cime, animant les ramages et embellissant les fleurs. La langue systématique se construit ; l'arbre fragmentaire croît.

De mon écrit doit surgir une vie, sous forme d'un arbre ou d'un animal imprévisible ; mais je sais, que les mots ne bâtissent que des structures et ne présentent que des bêtes domptées ; je dois donc préparer le terrain d'un dialogue avec l'arbre requêteur, hors des forêts et des zoos, débouchant sur une unification vivifiante des inconnues en cages et d'un regard libérateur.

La poursuite d'une beauté doit aboutir au recueillement auprès d'un arbre : telle est la leçon d'Apollon vénérant le laurier surgi à l'endroit, où la terre engloutit Daphné. *La beauté donne le bonheur non pas à celui qui la possède, mais à celui qui la peut vénérer* – H.Hesse - *Schönheit beglückt nicht den, der sie besitzt, sondern den, der sie anbeten kann.*

Le labyrinthe a un centre et des issues prévues ; je lui préfère le réseau, où tout nœud peut servir de centre et où toute issue s'ouvre sur une nouvelle navigation. Et quand je le projette sur l'art, à la lumière de la vie, j'obtiens un arbre.

Tout l'art est dans le parcours (imaginaire) du grain à l'arbre. J'ai beau n'évoquer que des rameaux, des fleurs ou des ombres, on doit pouvoir remonter au grain et deviner l'arbre. L'art classique, c'est se concentrer aux extrémités ; l'art romantique, c'est se réfugier dans les ramages. La sensation d'éternité, le sentiment qu'il me reste peu de temps à vivre.

Les signes les plus faciles à manipuler en littérature sont le *plus* et le *moins* et le plus difficile - l'*égalité*, ou l'unification d'arbres, ou l'anagramme conceptuelle, l'art de substitution de feuilles ou de branches.

Jardin ou forêt opposés à l'arbre.

L'artiste est celui qui s'inspire de belles choses pour créer de belles représentations. Mais on ne parvient jamais à représenter les belles choses, et les belles représentations ne renvoient qu'aux choses imprévues. L'art accompli, c'est l'homme imaginaire moins les choses réelles (F.Bacon fut un mauvais arithméticien : *l'art est l'homme ajouté à la nature - ars, homo additus naturae*), l'art acosmique. Et l'interprétation n'y serait pas de l'addition, mais de l'unification d'arbres.

Difficile de reproduire la vie mieux que par l'image d'un arbre. Le récit, le plus souvent, me met déjà au milieu d'une bruyante forêt, cachant les soucis de l'arbre solitaire, tandis qu'une formule de deux lignes ne peut se vouer qu'à un arbre fier et silencieux.

Faire de l'art profond et de la vie haute - des alliés et même les unifier ; l'arbre ainsi construit s'appellerait - la création. Quand on n'en est pas capable, on voit dans l'art un mercenaire du rêve, ou, pire, on dit, que la vie, c'est *l'extinction du rêve par la réalité* - N.Gogol - *разрушение мечты действительностью*.

L'art *abductif* : ne s'occuper que de la justification musicale, justification bien ramifiée, justification de faits en arbre, et réduire les faits eux-mêmes au rang de feuilles, de variables muettes. Le *modus explicandi*, ramage le plus profond du *modus cognoscendi*. Les faits, c'est du bruit, qui ne doit pas défigurer ta musique : *Ne laissez jamais les faits gêner une bonne fiction* - M.Twain - *Never let the facts get in the way of a good story*.

L'état, c'est l'harmonie, et la mélodie, c'est le contraste ; la force du talent les unifie, pour produire l'intensité d'une musique, aux origines cachées du plaisir final. Le talent, c'est l'art d'unification : un nœud, une branche,

un arbre - tel est le parcours des meilleurs esprits - des points décrits, des extrémités proscrites, des axes entiers, circonscrits par la même intensité. L'unification est une dialectique vivante, qui fait que l'arbre unifié est plus riche que les arbres *contrastés*. La dialectique *réconcilie* des constantes, l'unification *génère* un arbre à variables nouvelles.

Le peintre dessine l'arbre ; le musicien en fait sentir les saisons, les joies et rôles ; l'écrivain y découvre la vitalité des racines et l'éphémère des fleurs. L'artiste est dans la rencontre avec l'arbre ; les autres - dans l'évasion. *Si la poésie ne pousse pas aussi naturellement que les feuilles sur un arbre, elle ferait mieux de ne pas surgir du tout* – J.Keats - *If Poetry comes not as naturally as the Leaves to a tree it had better not come at all.*

Artiste est celui qui inverse la hiérarchie habituelle des hypostases de notre soi inconnu ; elle devient – idée, icône, idole, image – en privilégiant la couleur haute face à la rigueur profonde, l'arbre musical - aux structures silencieuses.

L'écriture : à partir d'une fleur faire penser au paysage d'un bouquet, au climat d'un arbre ou ni à l'un ni à l'autre (S.Mallarmé). Dans le dernier cas, la fleur reste en papier.

Pour l'écriture, la maîtrise des dictionnaires est une facette de second ordre. Le savoir n'est qu'un dictionnaire de plus, au même titre que l'Histoire ou la mythologie. L'intelligence peut les transformer en thésaurus, mais seul le bon goût les remet à leur place, où ils deviennent des arbres translucides pour la vision de forêts.

L'écriture, c'est la culture de l'arbre complet, l'ouverture à l'unification dans toutes ses parties. La lecture, c'est la *puissance d'unification* (*die Macht der Vereinigung*) – Hegel.

Tout écrit se réduit à un arbre, mais seul le style va encore plus loin et fait de l'arbre un être vivant, dans lequel on reconnaîtra une main qui caresse, des pieds qui mesurent la terre, une digestion saine, les yeux qui deviennent regard, l'ouïe qui se tourne vers les hommes, le goût qui recherche de la délicatesse, le flair qui devine le danger et la joie, le cœur qui s'élargit et l'âme qui s'élève. Et tant d'éclopés, ou de constructions mécaniques, là où le style manque.

L'arbre d'écriture vaut surtout par ses cimes, ses fleurs et ses ombres, mais l'essentiel de ses variables se concentre dans ses racines, prêtes à s'unifier avec l'arbre de lecture. Si celui-ci vient de la forêt de Pan ou, pire, du jardin d'Adonis, on ne doit pas s'étonner si l'arbre unifié manque de vie, de fruits et de ramages.

Les plus enthousiasmants des écrits sortent de tant de mortifications de l'amour-propre, de lutttes dégradantes avec le mot résistant et coriace, de la honte devant tant de déchets. La honte avalée purifie tant de mots, maculés de doute. Maint souvenir des ruines pittoresques ne sait plus s'il remonte à l'architecture d'Augias ou bien à son fumier. Tant de sol déracinant et méconnaissable, tant de firmaments étriqués ou clos, pour nous faire croire, que *le poème éclot telle étoile ou rose* – Tsvétaeva - *СТИХИ РАСТУТ, КАК ЗВЁЗДЫ ИЛИ РОЗЫ*. Le génie est un arbre solitaire, qui ne doit rien aux forêts ou champs, où le hasard l'avait fait pousser. Et ce navrement de A.Malraux avec son *Le génie est inséparable de ce dont il naît* !

Le livre est un compromis entre l'oiseau, ayant trouvé refuge dans l'arbre, et l'arbre, qu'il voudrait être ou chanter. En quoi se métamorphose cet arbre hanté, devenu et la cage et la hauteur ? - en ruines ?

La platitude des écrits émerge, chez les triviaux, à cause de l'équivalence

entre ce qu'ils ont, ce qu'ils font et ce qu'ils sont, ces trois registres étant chez eux transparents et contenant des constantes communes. Et c'est de l'impossibilité de cette équivalence, chez les subtils, que surgit leur arbre dramatique, dont toutes les branches sont chargées d'inconnues individuelles.

Puisque le littéraire d'aujourd'hui s'adresse soit aux moutons soit aux robots, son écriture est soit discursive soit intentionnelle - trop d'ennui ou trop de mécanique ; la noblesse solitaire et l'intelligence solidaire s'adressent à l'arbre et se moquent de la forêt.

Par inertie, on continue à s'intéresser à l'art, en fonction des ventes aux enchères, de la fréquentation payante des musées, de la décoration des salles de réunion ou de l'industrie éditoriale, tandis qu'on sent que les œuvres d'art sont déjà *de beaux fruits, détachés de l'arbre* - Hegel - *vom Baume gebrochene schöne Früchte* - l'arbre du beau est mort, partout règne la forêt du vrai.

Ils s'appuient tellement sur la raison de la forêt - que dis-je - du parc public ! - qu'ils ne sentent plus ni leur germe ni leur cime ni leur ombre. *Il faut que l'œuvre naisse et croisse comme l'arbre : l'arbre sort tout entier du germe, qui le contenait* - J. Renard. *L'art naît de contrainte, vit de lutte et meurt de liberté* - A. Gide (volé chez Léonard). Cet arbre s'unifie avec le mien : l'art naît de liberté, vit de contraintes et meurt de lutte. Dans l'arbre unifié, la mort s'identifie avec contrainte, la naissance - avec lutte, la vie - avec liberté.

Les livres les plus utiles sont ceux, dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié ; ils étendent la pensée, dont on leur présente le germe - Voltaire. C'est une simplification algébrique et botanique : la lecture d'un beau livre est unification de l'arbre interrogatif de l'auteur avec l'arbre interprétatif du lecteur, dont le résultat n'est pas une somme mais un troisième arbre,

où des rameaux furent substitués aux variables. Les germes doivent être pleins d'inconnues prêtes à s'unifier avec des fleurs ou des fruits.

Le récit, ce sont de laborieuses substitutions, par des constantes transparentes, de variables-feuilles sur un arbre, qui n'est beau qu'avec ses frondaisons ombrageuses d'inconnues.

Tout grand écrit naît d'une ivresse, ivresse des choses, des idées, des mots ; mais le plus grand secret consiste à savoir s'enfiévrer de soi-même. Ce beau conseil d'Horace : *tu ne planteras aucun arbre austère avant la vigne sacrée - Nullam sacra vite prius severis arborem !*

Mon arbre n'est fait ni pour l'appétit, ni pour l'ombre, ni même pour les yeux, il est fait pour le regard, qui, lui aussi, est un arbre, capable de s'unifier avec le mien, pour gagner en ramages, en hauteur ou en ombres.

Le poète comprend, que, sur son arbre, la mécanique des idées doit être subordonnée à la musique des mots, l'immobilité profonde des racines – au mouvement vers le haut des cimes. *La prose appelle la pensée, la poésie, ma foi, devrait être un peu niaise - Pouchkine - Проза требует мысли и мысли, а поэзия, прости господи, должна быть глуповата.* Dans la jungle de la pensée, la prose est peut-être un bon botaniste et même un bon guide, mais sa loi, loi de la jungle des mots, est dictée par la poésie.

Tous ces chercheurs de l'*intact* et du *neuf* finissent par reproduire, à leur insu, des branches banales d'un arbre littéraire. Sans l'humilité des racines aveugles et irrésistibles, sans le vertige des faîtes vulnérables et inféconds - la littérature n'a pas plus de sens que l'agriculture.

Sur le dernier pas, laissé aux lecteurs : je leur tends un rameau, qu'ils en fassent un oiseau, un arbre ou une saison. Mais il y a toujours le risque de

mésentente, et qu'on le prenne pour un déchet, un outil ou une arme. Le regard qui croie et s'éploie, face aux yeux qui croient et se ploient.

La naïveté fatale de [Cioran](#) - mettre dans le dernier pas l'essence de ses boutades. Et en plus, son dernier pas est toujours une constante, une chute ; cette monotonie géométrique est épargnée aux adeptes des commencements elliptiques, chargés de variables et aux trajectoires imprévisibles, que chacun retrace, en fonction de ses tangentes, suicidaires ou jouissives.

En littérature, je suis hermétique au *souffle de la vie*, mis dans des valeurs-*solutions* d'une narration ou dans la résolution de *problèmes* métaphysiques. Le seul souffle vital, au milieu des mots, est le souffle de l'art, cette faculté fabulatrice, que je ne vois que sous forme d'*équations de la vie*. Une équation est un beau *mystère*, lorsque sa vue seule est déjà suffisante et n'exige aucun développement. L'art *déductif*. Un soupir se substituant à une obscure variable. L'ennemi de l'art est la constante.

L'objet d'une écriture est la création d'un *lieu géométrique* d'attraction, créé implicitement par un jeu de contraintes à variables. Et la lecture est son dessin par substitutions successives.

L'attente d'un écho, où deux hauteurs se renvoient des messages, m'interdit l'écriture inimitable. Mais l'écho doit tirer son volume des hautes substitutions de mes variables.

Les poètes ne poussent que dans un sol stérile. Les fleurs des hauteurs se ressemblent davantage entre elles qu'avec des fleurs des vallées respectives. Le poète est celui qui peut se passer de racines. Ses pousses sont fleurs et ses feuilles – sève.

Signe de présence d'idées dans une image, qui trouva son mot : elle ne se

fige guère et reste presque crue, prête à servir de matière première pour un nouvel étonnement, nouvel arbre de désir : *De la semence de l'étonnement naît l'arbre de la raison, lequel produit des fruits capables d'étonner* - Nicolas de Cuse - *De semine admirationis arbor exoritur rationalis, quae fructus parit admirationi similes*. Le doute perd de hauteur : jadis, la présence réelle suggérait un corps derrière des images (l'Eucharistie) ; aujourd'hui, on doute des images, qui se trouveraient derrière les mots trop plats.

La différence entre l'art et la science : l'art *arrache*, à son contemplateur, des *oui* et des *non*, que la science *impose*. Mais les signes d'adhésion ou de rejet, en l'art, sont précédés d'interjections *ah, oh, eh*, sont suivis de prometteurs points de suspension et surtout, sont accompagnés de riches substitutions des variables implicites, profondes ou hautes.

Un chemin d'accès devient métaphore, par la substitution aux mots - des objets de la représentation. Une opération que certains identifient avec la philosophie : *La philosophie est effacement du signifiant et désir de l'être dans son éclat* - J.Derrida - la métaphore serait l'éclat de l'être ! D'autres accès ne seraient que des axiomes. Je finirais par me reconnaître phénoménologue (Dieu m'en garde !) : *Pensée phénoménologique ? Quand une idée n'arrive pas à se séparer des voies qui y mènent* - E.Levinas.

La fleur et le fruit, dans la vie, ne se rencontrent jamais ; la science trace la voie de la fleur au fruit ; l'art, sur la voie du fruit, nous conduit à la fleur.

Une fois sorti de l'ennui et de l'absurde du descriptif, tout bon créateur se tourne, successivement, vers la transformation, ses invariants, ses noyaux. Le sommet de l'art : réduire au noyau tout ce qui était transformable. Progrès des opérations : additionner, multiplier, annihiler ;

progrès des opérantes : désigner, exprimer, substituer. *Méprise le savoir dont l'œuvre finale périclisse avec son opérante* - de Vinci - *Fuggi quello studio del quale la risultante opera more coll'operante d'essa*.

Tout écrit est composé de trois parties : d'un noyau banal et reproductible, d'un remplissage vrai et insipide, d'une gangue fausse et prégnante. Ne pas donner l'envie de secouer ton arbre pour mettre à nu son noyau commun ; se fondre avec la gangue.

Le mode énumératif, le plus répandu de nos jours au royaume des lettres, a sa place dans la *résolution de problèmes*, mais seulement après deux étapes préliminaires, exigeant beaucoup plus d'ingénuité : l'élaboration d'une riche requête et la recherche de substitutions inattendues. Quand on ne maîtrise ni langage ni modèle, on est condamné à vivre du seul contact avec le monde.

La science définit la nature d'une inconnue, qu'elle finit par affecter d'une valeur connue. Le poète fait l'inverse : *Le Poète devient le suprême Savant, car il arrive à l'inconnu* – Rimbaud.

Dans l'art, on fait appel au microscope ou au ralenti, au macroscopie et à la syncope, tandis que la vie ignore ces libres et variables effets d'échelle et de rythme, étant mystérieusement attachée à son absolutisme, à son arbitraire et à ses constantes.

Sur l'arbre de la poésie, l'apport littéraire de J.J.Rousseau est plutôt d'ordre lacrymal que végétal, mais cette branche fut à hauteur d'homme, et le choix de la hauteur y est peut-être plus vital. La plus grande dispute, de tous les temps, fut la hauteur, à laquelle doit se hisser l'homme, pour échapper à la largeur des coteries des hommes.

Avant de s'imposer, tout nouveau style traverse une zone dangereuse, où

la honte et la jouissance se disputent la primauté. La caresse, artistique ou charnelle, c'est une audace qui n'a pas encore vaincu la honte, mais sent déjà l'approche de la jouissance. La caresse, cet équilibre entre la cime qui couronne et la racine qui soupçonne.

Dans les écrits savants modernes, les auteurs ne se rendent pas compte, que n'importe quel de leurs collègues aurait pu écrire leurs chinoiseries et que le choix de leurs concepts et de relations entre eux n'est que le hasard des traditions académiques. Prenez, par exemple, ceci : *La division est la structure fondamentale de l'univers tragique* – R.Barthes – une excellente ineptie cartésienne, pour qu'on s'amuse au jeu de substitutions ! Dans le désordre, substituez à *division* - *multiplication, soustraction, addition*, à *structure* - *descriptif, comportement*, à *fondamentale* - *auxiliaire, superflue*, à *univers* - *recoin, cuisine*, à *tragique* - *comique, épique* - tout est aussi valable et sot ! De *Gargantua* à *Phèdre*, tout y passe.

Une bonne écriture commence par le déracinement d'une pesanteur héritée, pour planter une nouvelle dynastie de style. L'enracinement se fera par mon dialogue avec mes prédécesseurs : *a lecture rend l'homme complet, le dialogue - prêt, et l'écriture - précis* - F.Bacon - *Reading maketh a full man, conference a ready man, and writing an exact man*, mais l'achèvement et le couronnement ne doivent venir que de ma propre voix.

La nature est déjà une perfection, avec laquelle aucun art ne peut rivaliser ; celui-ci a, pour domaine, - l'imaginaire, et pour langage - des images. On ne complète pas la perfection d'un arbre réel par la beauté d'un arbre artificiel. Ce n'est pas d'une frontière imparfaite, mais d'un point zéro que doit partir une œuvre d'art. Tout homme porte en lui un écho de l'acte créateur, du rythme primordial, et l'artiste n'est que celui qui en a, en plus, le souffle et le talent.

La technique artistique, c'est l'insertion de nouvelles inconnues dans un portrait ou dans un arbre. Ces inconnues sont des voiles. L'œuvre, complètement dévoilée, ne peut être que squelettique. Comme le lecteur sans ses propres inconnues, se substituant aux variables de l'auteur, n'est que consommateur. *L'art est un dialogue, que nous avons toujours effectué avec l'inconnu* – A.Malraux.

Une bonne prose devrait ressembler davantage à la vie qu'à l'usine. À un arbre qu'à un produit. *Une bonne prose naît en trois étapes : la musicale, où elle est composée, l'architecturale, où elle est bâtie, la textile, où elle est tissée* - W.Benjamin - *Arbeit an einer guten Prosa hat drei Stufen : eine musikalische, auf der sie komponiert, eine architektonische, auf der sie gebaut, endlich eine textile, auf der sie gewoben wird*. Sur tes chaînes de production, naissent des avortons ne décorant que des arbres généalogiques.

Dans l'art, le bon nihilisme aide à former des commencements indépendants, mais les *non* du parcours sont toujours anti-artistiques et mesquins. Ces *non* promettent le progrès, le combat, la victoire, mais ils abaissent le regard. Le *oui* universel, que l'art adresse à la vie, c'est l'unification, ou la conversion, tout arbre de requêtes devenant le *même* ; le temps perd de son importance et passe le flambeau à l'éternité ; le retour *nietzschéen*, c'est la conversion, accomplie par le *oui*.

Dans la Solitude

Que les pensées, qui me croisent, soient de ces pèlerins étrangers, enfants trouvés, dans lesquels, soudain, je découvre une généalogie commune.

Je peux être seul sur terre, où je pense et agis, devant le ciel, où je rêve ou prie, dans un souterrain, où je doute ou me confesse. Mes compagnons y sont l'épaule des hommes, le scintillement des astres, le soupir des murs. La vraie solitude : les étoiles, qui s'éteignent, ou les échos, qui se meurent, ou les feuilles, qui se vident. *Que ton arbre soit plein de feuilles, et ton ciel - plein d'étoiles* - Ovide - *Quid folia arboribus, quid pleno sidera caelo.*

Je veux, que les lieux de communion avec autrui soient une espèce d'inconnues. Et quand autrui l'unifie avec des noms et des dates, je m'en détourne. Je suis prêt à tout partager à condition de m'arrêter à l'unification la plus intangible possible.

Comment définir le désert ? - l'absence des arbres ? L'impossibilité d'une unification vivifiante, la réduction de tout message au soliloque, l'illusion d'une oasis salvatrice au bout d'un regard, d'une plume, d'un silence.

Solitude du regard : l'ironie trop haute. Solitude de la hauteur : le souffle trop coupé. Solitude de l'arbre : le climat tantôt trop vernal, tantôt trop automnal, avant l'éclosion de fleurs ou après l'heure des fruits.

L'épreuve de l'île déserte est utile ; encore faut-il savoir, si j'y deviendrai Robinson, singe ou arbre : l'action, la nature ou le regard. Mais dans le

meilleur des cas je deviens île.

Celui qui n'a jamais perdu la moindre racine, ne croit qu'en fruits et est incapable de comprendre le miracle des fleurs.

Celui qui se sent héritier de la culture reproduit, banalement, l'arbre ancestral, doté d'insignifiantes greffes. Dans ma déshérence, je donne naissance et vie à tout élément de mon propre arbre, quitte à unifier quelques racines, rameaux ou fleurs avec autrui. Mais toutes ses ombres ne sont qu'à moi.

L'exil : pas de sève fraîche provenant d'un sol natal. Et c'est bien dans cet état-là qu'on s'imagine de beaux arbres, ce qui est le contenu même de l'art !

Chercher à échapper à la solitude, c'est fuir la pensée de la mort. Tous les moyens sont bons : avoir le pouvoir de dresser des échafauds, de m'absorber dans des prières, d'écrire un livre, de me fondre dans de beaux yeux, de donner naissance à un arbre ou à une fortune. C'est la perspective la plus égalisatrice, la plus lucide et la plus désespérante. D'où l'intérêt de m'imposer moi-même mon propre et irrévocable exil. Toute échappatoire ne menant que vers moi-même.

Une vie complète : à l'enseigne de la honte, de la pitié et de l'enthousiasme, inspirés par la noblesse et articulés par l'intelligence. Mais c'est, aujourd'hui, la meilleure recette de la mort complète, de la solitude finale, puisque je deviens arbre cinéraire, étranger pour la forêt lairaire : *La forêt ne pleure jamais un arbre mort* - proverbe russe - *Лес по дереву не плачет.*

Tout compte fait, l'habitat écologiquement le mieux conçu, ce sont les ruines. Qui encore peut inviter l'arbre pour se transpercer, la fleur - pour

se colorer, le serpent - pour préserver la fraîcheur ?

Dans la solitude, pour échapper à la stérilité remuante, il faut se repaître de la *méconnaissance* de soi (*contrainte*). Ne pas succomber à la faim de *connaissances* (*moyens*) ni à la soif de *reconnaissance* (*but*). Être soi-même un arbre : *L'arbre est un produit, dans lequel tout est fin et réciproquement moyen* - Kant - *Der Baum ist ein Produkt, in welchem alles Zweck und wechselseitig auch Mittel ist.*

Doit-on surmonter ou élever sa croix ? Ou les deux à la fois ? La réduire à un arbre, celui qui est au-dessus et hors de toute forêt.

Pour l'enraciné, défeuiller ou déflorir sont des péripéties saisonnières ; ils ne gardent leur pathos intemporel que pour le déraciné.

Mon enfance : de vrais châteaux de glace et une forêt, transformée en océan par des eaux printanières, avec des atolls d'arbres, avec, à leurs pieds, quelques lièvres ou primevères, sauvés et cueillis dans une barque. Aujourd'hui : des châteaux en Espagne, châteaux de grâce, et un arbre, secoué par le frimas automnal, au milieu des singes, nageant mieux que moi, et des bouquets aux fleurs absentes. Je ne peux plus compter que sur mon étoile : *Du paradis, il nous restent trois choses : l'étoile, la fleur et l'enfance* - Dante - *Tre cose ci sono rimaste del paradiso: le stelle, i fiori e i bambini.*

Ils ont raison : tout déracinement est barbare. Mais il nous donne une chance d'être libérés de la basse pesanteur ; aucun enracinement, en revanche, ne se fait dans la hauteur (quoiqu'en pense Platon) ; il se fait en étendue, pour ne pas dire - en platitude : *L'enracinement est le besoin le plus méconnu de l'âme* - S.Weil. Dans la dialectique de la croissance et de la pesanteur, Valéry voyait la grâce de l'arbre.

L'arbre est la ruine de la forêt ; il est la négation, point par point, de *patrie, asile, berceau, nid et tombe* qu'est la forêt (Hesse - *Der Wald war Heimat, Schutzort, Wiege, Nest und Grab*) ; il est *exil, vulnérabilité, bâtardise, chute et renaissance*.

La voix de l'arbre est profanée par la forêt, dont la nymphe avait pour nom - Écho. L'écho trompeur *Adest !*, à la question *Ecquis adest ?* du crédule Narcisse (*Y a-t-il quelqu'un ? - Quelqu'un !*) le priva de sa salutaire solitude.

Seule la hauteur préserve la musicalité de la solitude ; toutes les tentatives de l'approfondir ou de l'élargir n'aboutissent qu'au bruit : lorsque je cherche à transformer la solitude d'une île déserte en celle de la mer, la solitude de l'arbre - en celle de la forêt, la solitude des ruines - en celle d'un château en Espagne.

Ce qu'il y a de vivant en moi a besoin d'attouchement par autrui, pour se maintenir en vie ou pour en entretenir l'illusion ; la solitude est ce qui m'apprend que je porte, dans mes bras, des enfants morts, et qu'il est horrible de continuer à les caresser. *La solitude est une tempête de silence, qui nous arrache toutes nos branches mortes* - Kh.Gibran - *Solitude is a silent storm that breaks down all our dead branches*.

La forêt moderne finit par se désolidariser d'avec l'arbre et de s'identifier avec le sol commun, dont ses racines font désormais partie ; la dimension verticale perdit l'appel des hautes cimes.

Il faut choisir entre l'arbre, qui chauffe ton regard, et le bois de chauffage, qui t'obligerait de t'enfoncer dans une forêt, même sur des chemins, qui ne mènent nulle part. Entre la solitude de l'œuvre et la solitude du chemin, je penche pour la première - *l'œuvre et non pas le chemin* (*Werke, nicht Wege !*) - pour parodier Heidegger - ne serait-ce que pour

ne pas quitter mes ruines, cernées par des impasses.

À défaut d'être un être vivant, avec un corps, une tête et des pieds, un milieu et des extrémités ([Platon](#)), le discours doit être un arbre, pour nous parler de climats et de saisons, arbre à une hauteur, qui appelle la solitude et pousse vers l'ironie. Et sa lecture suppose un métabolisme du milieu, la fermeté et la maîtrise des extrémités, la sensibilité du corps et l'arbre requêteur dans la tête, prêt à s'unifier avec l'arbre discoureur.

Le déracinement semble être la catastrophe de l'arbre la plus irréversible, mais aussi la plus stimulante, pour le réinventer ailleurs, dans ses cimes, sèves ou ombres ; d'étranges recherches généalogiques peuvent également résulter de ce bannissement : *Rentré chez toi, par un ban sans lieu, en lieu de rencontre des dispersés* – [Celan](#) - *Heimgekehrt in den unheimlichen Bannstrahl, der die Verstreuten versammelt*.

La différence entre monologue et soliloque : le premier n'appelle aucune unification avec autrui et ne se transforme jamais en dialogue ; le second est un arbre chargé de points d'interrogation, c'est à dire d'inconnues, ouvertes pour se fusionner avec d'autres arbres.

La musique me rend exilé de tous les pays, mais la poésie, tel un arbre, m'accueille, et je parviens, à travers ses arômes ou ses ombres, à embrasser son sol, même si je m'égare dans ses racines et m'embrouille dans ses voiles. La poésie est patrie des déracinés et terre promise des désancrés.

Le devenir ne m'ouvre pas à l'avenir ; le monde entama sa descente vers la platitude finale, où je ne me veux aucune place. Mes aboutissements, comme mes commencements, mon énergie, comme mes ressources, sont installés dans le passé, où je trouve et de bonnes oreilles et de vraies unifications et de beaux enterrements ; mon devenir ressemble

étrangement à mon être.

Un solitaire est celui qui de toute rencontre avec le monde retient une nouvelle unification de son arbre unique et primordial, avec des cimes rehaussées, racines approfondies ou ombres intensifiées ; l'homme du troupeau s'en retrouve dans une forêt encore plus épaisse et vaste.

Je peux peindre soit la forêt soit l'arbre, et je peux même ignorer quelle est l'origine de mes couleurs, dans l'espèce ou dans le genre, mais je dois peindre a cappella, ma voix doit toujours être celle de l'arbre non accompagné. *Nul homme n'est une île, tout homme a son continent* - J. Donne - *No man is an island, every man is a part of the main* - mais dans ta bouteille de détresse je veux découvrir un chant insulaire, une féerie, et non pas un récit protocolaire d'une scierie.

Dans le *déracinement*, ce n'est pas l'absence de racines qui est visée, mais le détachement d'un sol trop bas, commun et lourd. L'exil doit imprégner jusqu'à mes cimes.

Il faut élaguer ta vie comme l'arbre de courte venue : elle en perdra en hauteur visible, on la verra de moins loin, mais elle gagnera en profondeur des racines, en ampleur des ombres, en nouvelles hauteurs ouvertes vers le ciel. Mais pas trop de zèle, pour ne pas arriver à la ruine de l'arbre, à une souche.

On reconnaît un grand esprit par la facilité de rapporter ses discours à une poignée d'idées, voire à une seule. Heidegger n'a pas tort : *Le penseur né est prédestiné à se limiter à une seule idée* - *Die gezeichneten Denker sind bestimmt, einen einzigen Gedanken zu denken*. Ou bien les idées se rangent en troupeau, ce danger des fleurs, de l'edelweiss du mot isolé ou du lys d'un pur bouquet. Ou bien elles se transcendent pour donner vie à une seule idée générique. *Sur un même arbre ne poussent jamais deux*

sortes de fleurs - proverbe chinois.

J'hésite entre vivre comme un arbre solitaire ou comme une forêt fraternelle. Il faut que mon arbre ait beaucoup d'inconnues, tendues vers l'unification avec ses frères. L'ennui, c'est l'immensité du désert, qui me sépare du frère le plus proche. Deux éléments me lient à la forêt - l'eau et la terre -, mais je suis arbre en vertu des deux autres - l'air de ma liberté et le feu de mes immolations ou sacrifices.

Mon écrit est un arbre-réponse, mais l'une des jouissances consiste à en reconstituer l'arbre-requêteur, avec un maximum d'inconnues. Et la solitude a cet avantage d'élaguer celui-ci, en en enlevant les constantes les plus communes et en le décorant de mes propres variables : *La solitude, c'est la mise à nu de toutes les réponses et la mise en clarté de tous les chagrins* – N.Berbérova - *Одиночество - обнажение всех ответов и разрешение всех скорбей*.

Une raison de plus pour m'attacher à l'image de l'arbre : je voudrais, qu'on me découvrit comme un arbre inconnu, hors toute forêt, sans conception traçable (comme chez les éléments physiques ou espèces d'insectes), avec la certitude des racines, l'angoisse des cimes, l'espérance des fleurs, la fraîcheur des ramages, la résignation de finir, un bon matin, en feu de cheminée ou en bûcher de Phénix.

La solitude aide les cimes à ne pas oublier le ciel, et les racines - à rester en contact avec l'essentiel. Mais le reste de ton arbre en pâtit...

Les musiques et les esprits de deux solitudes, s'entre-pénétrant et s'unifiant – voilà une belle image d'arbres ! Ce sont la musique et l'esprit qui munissent l'arbre monologique de variables dialogiques, pour qu'il puisse s'unir avec un regard ou un visage, c'est à dire avec un autre arbre. Une analogie érotique nous mènerait même jusqu'à l'*accouplement*

(*Paarung*) husserlien comme symbole de l'unification heureuse.

Sur les routes, où serait tombée la graine de la parole divine, ce ne sont plus des oiseaux qui menaceraient la bonne pousse, mais le poids exorbitant de nos transports, comparé avec nos âmes, de plus en plus impondérables, sans état d'ivresse. L'alternative de la circulation est l'arbre, où le fruit est dû autant à la fleur de mon regard qu'à la racine du verbe des autres.

Un bon livre, c'est la naissance d'un arbre solitaire, avec ses racines héritées, ses propres fleurs et ses ombres accueillantes ; il promet une musique d'unification, de communion, de fraternité ; son regard me fait fermer les yeux. Un mauvais livre reproduit le bruit de la forêt commune, ses mesures mécaniques ; il me promène sur des sentiers battus, en tant que touriste, badaud ou voyeur.

Ce que j'aimerais adresser au monde est un arbre, de requêtes, de prières ou de doutes, arbre plein d'inconnues. Celles-ci se lient aux valeurs communes, si je suis immergé en multitude ; j'y perds en mystère et gagne en transparence. *La forêt, vue de près, est un mystère déchiffré ; l'arbre devient plus intéressant à mesure que la pensée s'y abîme* – Kierkegaard.

Aujourd'hui, même dans les sous-sols et les cavernes s'installe le souci des casernes ou des salles-machine. Il reste le ciel, qui n'est jamais collectif, et où j'ai encore une chance d'avoir ma cellule ou mon étoile bien à moi. Mais, pour y accéder, je dois prouver ma parenté avec les astres. Le malheur du solitaire est qu'il est *étranger sur terre et dans le ciel* – M.Lermontov - *чужд всему - земле и небесам*. La solitude, c'est aussi le dépérissement de mon arbre généalogique.

Rien de moderne dans mes outils, mes buts, mes enthousiasmes.

Seulement quelques contraintes : éviter le robot, me méfier des belles idées, fuir l'horizontalité. L'arbre et non pas la forêt – le fond de mes projections ; la formule et non pas le tableau – la forme. Et mes ruines, je ne les entretiens pas, je les érige, telles *Modernes Catacombes* (R.Debray). Dans les catacombes, s'unissent les solidaires ; dans les ruines, s'unifient les solitaires.

Plus on est conscient de l'Éden solitaire de notre âme, plus impénétrable et captivante devient la jungle tribale de notre esprit. *Dans nos jardins, se préparent des forêts* - R.Char. L'âme contemple et engendre l'arbre, l'esprit l'unifie, propage et relie.

La gamme complète de la solitude céleste comprend trois registres, associés aux trois métaphores terrestres : la forêt, la montagne, la mer – des regards à hauteur d'arbre, des regards de gouffres, des regards entre l'étoile et la bouteille de détresse, au fond des vagues, – des vagabonds, des anachorètes, des chantres. Trois paysages différents, que mes saisons musicales doivent savoir harmoniser.

Le monde de mon enfance n'était pas fait par l'homme ; y régnaient l'arbre et l'ours. Les manifestations humaines n'y furent que l'horreur et la hideur. Appartenir à ce monde énigmatique me remplissait d'une joie diurne, humble et pieuse. Depuis, je vis dans un monde, fait exclusivement par l'homme civilisé, au goût irréprochable, dans la transparence et la gentillesse ; l'arbre y céda sa place à la forêt et, ensuite, au parc ; l'orgueil et l'incroyance s'insinuent dans mes intranquillités mécaniques, pour mieux souligner mon inappartenance à ce monde.

L'entente résulte d'une unification réussie. Les hommes s'entendent si bien à cause de l'identité banale de leurs arbres, partout chargés de constantes, même *ex radice* et *ex summitate*. L'unification féconde a lieu

lorsque deux arbres très différents comportent des inconnues aux lieux les plus vitaux, tels que les fleurs ou les ombres. Et la solitude est le meilleur fabricant de variables.

Ce qui fut la première matière de la vie ou de l'art - couleurs, musique ou arbre - devint de la matière première pour les adeptes de la mécanique. Quand au meublé on préfère les ruines, à la scie radicale - l'unification vitale, on aime l'arbre, qui, à défaut de s'offrir à la vue des autres, me munira de mon propre regard, aux racines profondes et cimes hautes. L'arbre est ma contrainte, plus précieuse que les buts, avec lesquels il finira par s'unifier.

Plus je m'égare dans la forêt, plus je ressemble à un arbre, qui cherche son salut, en se faulant vers le ciel.

On peut s'unifier avec le monde par tous les éléments de l'arbre, il suffit de savoir placer ses propres inconnues aux feuilles, fleurs ou cimes. Être seulement déraciné ne te prive pas de cette joie, contrairement à ce que pense N.Berbérova : *Le déracinement est un malheur de l'homme, pas assez mûr pour s'unifier avec le monde - Отщепенство есть несчастье человека, не дозревшего до умения слиться с миром.*

Le mot *désert* a plus d'acceptions divergentes que l'arbre ; la lamentation sur le vide croissant, vide désertique d'idées, d'intelligence ou d'idéaux, est la lecture la plus courante et bête. Le désert décroît. Surtout à cause de l'incapacité de voir ou de provoquer des mirages et de la rationalisation et de la collectivisation des caravanes solitaires de rêves. *Malheur à celui qui porte en soi des déserts - Nietzsche - Weh dem, der Wüsten birgt*, car il mourra de soif, faute d'oasis.

La jeunesse : l'enracinement dans une culture, l'engagement dans des actions. La maturité : le déracinement.

Je suis le climat de mon arbre solitaire ; j'en assume les fleurs, la sève et les cimes ; le passant, qui n'en goûte ni racines ni ombres, mais grappille le fruit, n'a qu'à s'en prendre à lui-même pour son indigestion. *Celui qui veut demeurer seul sans appui d'un maître, est semblable à un arbre solitaire ; quelques fruits qu'il produise, les passants les cueilleront avant leur maturité* - Jean de la Croix - *El que solo se quiere estar sin arrimo de maestro, será como el árbol solo, que por más fruta que tenga los violadores se la cogerán y no llegarán a sazón*. Mes maîtres me firent fuir le verger et l'étable ; mon arbre leur doit son désert, ses mirages et sa ruine.

Bien connaître mes différences rend l'unification plus vivante et riche. Mais si l'écart me pousse jusqu'à ma tour d'ivoire ou mes ruines, je suis perdu pour l'unification et sauvé pour la paix : personne ne viendra m'assiéger. Et mon soi connu, belliqueux au milieu de ses soucis terrestres, cherchera toute sa vie à se réconcilier avec mon soi inconnu, détourné du monde des forts et absorbé par la résignation des étoiles, en accord avec tout l'univers. *Qui s'écarte facilement du monde, facilement se réconcilie avec lui* - F.Hölderlin - *Wer leicht sich mit der Welt entzweit, versöhnt sich auch leichter mit ihr*.

L'arbre solitaire devient grand si, par chance, il parvient à grandir - W.Churchill - *Solitary trees, if they grow at all, grow strong*. Sa hauteur, ce sera l'oasis dans un désert sans mirages, l'île déserte dans un océan sans naufrages, la connaissance dans un paradis sans ramages. L'arbre de création, l'arbre abstrait grandit par unification avec l'arbre de lecture ; ils se fécondent, c'est à dire ils deviennent *concrets* (de *concrescere* - grandir ensemble).

L'arbre ignore des arbres, chacun est solitaire - H.Hesse - *Kein Baum sieht den andern, jeder ist allein*. C'est ce qui me le rend plus proche que

la forêt, mais c'est la forêt qui me fit aimer l'arbre, comme Sils-Maria fait chanter la montagne (et sa *danse*), et Gênes - la mer (et son *regard*). **Celan**, en traduisant, à Sils, la *Jeune Parque*, fait rencontrer ces deux-là - au ciel.

L'esprit introduit dans l'arbre - des inconnues, l'intellect unifie les arbres ainsi générés, l'âme y découvre la forêt, dont se grise l'imagination. *L'imagination a le droit de se griser à l'ombre de l'arbre, dont elle fait une forêt* - K.Kraus - *Phantasie hat ein Recht, im Schatten des Baumes zu schwelgen, aus dem sie einen Wald macht*. C'est plus vivant que la poupée-gigogne, comme le voit Trismégiste : *L'âme est dans le corps, l'intellect - dans l'âme, le logos - dans l'intellect*, puisque ce sont des hypostases différentes d'un même homme-climat, aux saisons différentes : le corps-caresse, l'intellect-esprit, le logos-âme.

La termitière future m'épouvante. Et je hais leurs vertus de robots - Saint Exupéry. Que ta voix manque, aujourd'hui, où le troupeau n'épouvante plus, mais ennuie, où la justice robotique n'éveille plus la haine, mais seulement le dégoût ! La brebis galeuse de nos temps moutonniers, c'est l'arbre. L'arbre ne subit plus le diktat de la forêt ; mais la sève mécanique charrie les soucis de termites, à travers son épiderme, et non plus à travers son âme, c'est à dire son climat. Son immobilité s'enracine en profondeur, il se déracine en altitude. Et tout le reste est de la croissance, c'est à dire de la platitude.

Le comble de la solitude : ne pas savoir bâtir un dialogue. *Le plus horrible, c'est d'être solitaire en son for intérieur* - S.Lec. Ne pas entendre de voix derrière des requêtes étranges. Ne plus savoir placer des inconnues dans mes propres interrogations. Ne plus savoir interpréter mes propres ordres, aux destinataires inaccessibles. Prendre mes soliloques pour du texte en format libre, sans contraintes divines.

- Solitude -

La solitude et l'arbre : elle n'aide ni à le planter, ni à le faire verdoyer, fleurir, fructifier, elle ne m'apprend qu'à en apprécier l'ombre.

Il produit

Tout arbre, même le plus solitaire, parlera un jour au nom de sa forêt. Le devoir, c'est sa facette la moins personnelle de toutes. Dans le meilleur des cas, elle ne serait ni un but, ni un moyen, ni un commencement, mais une contrainte, volontairement acceptée et appliquée comme exercice de mon pouvoir et exploitée comme sparring-partner de mon vouloir. C'est le tribut que le hasard universel prélève auprès de ma liberté personnelle. C'est bien connu, que tous les tyrans en appellent au sens du devoir, pour mieux s'agripper à leur pouvoir ; chez les démocrates, c'est la loi qui rend lucrativement utile l'invocation publique et bien audible de notre devoir de contribuable ou d'électeur, notre devoir finit par s'y fusionner avec notre vouloir.

Mes impératifs sont dictés par la géographie, l'éducation, la physiologie, le hasard. Rien d'absolu ne s'y incruste ; c'est pourquoi savoir ce qu'il ne faut pas faire y est plus judicieux que savoir ce qu'il faut faire ; appliquer des filtres plutôt que chercher des amplificateurs. Ce sont des jeux, où la connaissance de règles l'emporte en efficacité sur les enjeux. Il faut une forte dose de résignation, pour accepter des contraintes extérieures, sans trop piétiner les contraintes intérieures.

Le devoir accompli détermine ma place dans le monde. Si ma vraie vie est ailleurs, je ne dois pas trop me soucier des rangs et des galons.

En affrontant le devoir, je ne serai ni ange ni bête, mais un sage alliage de mouton et de robot.

En souffrant

Les mêmes angoisses guettent tout mortel ; chacun cherche sa consolation, en fonction de ses talents, de son intelligence, de la hauteur de son regard. Fonctionnellement, le créateur n'y est pas très différent de celui qui plante un arbre ou une progéniture. Tous réussissent leurs débuts, tous échouent au final. Ne te fais pas trop d'illusions la-dessus : *La création, voilà ce qui délivre de la souffrance et rend la vie - légère - Nietzsche - Schaffen - das ist die große Erlösung vom Leiden, und des Lebens Leichtwerden.* On est créateur, si l'on s'occupe de l'arbre entier de la vie : de ses racines, de ses fleurs et de ses ombres, en y plaçant des inconnues, sources des lumières initiales et des ténèbres finales.

Grâce à la souffrance, l'homme reconnaît, que ses limites ne lui appartiennent pas, qu'il est donc un Ouvert inconnaissable, tendant à s'unifier avec le Créateur de ses limites. *Si la souffrance n'existait pas, l'homme ne se connaîtrait pas de limites, il ne se connaîtrait pas lui-même - L.Tolstoï - Ежели бы не было страдания, человек не знал бы границ себе, не знал бы себя самого.*

Couper l'arbre et en faire une croix, et ensuite la porter tous les jours - S.Weil. Les croix dressées avec la rigueur des racines ou avec la suavité des fleurs ? Pourquoi s'en prendre à l'arbre, pourquoi n'arracher que quelques épines ? Les vrais stigmates devraient être plus près de la tête que des extrémités, près d'une bouche assoiffée plutôt qu'avide, pour ne pas maudire l'arbre, qui n'apporte pas de fruits.

De cet arbre, je volerais de mes blessures. Du Pont Mirabeau, où il n'y a pas de confluent appelé Oka. En cyrillique, je survole la Seine et le Rhin -

Celan - *Von diesem Baum, er flügge von Wunden, - vom Pont Mirabeau, wo die Oka nicht mitfließt. Kyrillisches ritt ich über die Seine, ritts überm Rhein.* Je suis si près de cet arbre, de ces blessures, de ces vols et de ces lettres.

Le stade final de mon arbre complice - le banc des accusés, la croix. Pour les plus optimistes : *L'arbre vaut plus que notre connaissance ; dans sa sagesse achevée, il s'attend à l'entente* - Ch.Morgenstern - *Der Baum wartet nicht bloß auf unsere Erkenntnis ; er wirbt mit seiner Weisheit aller Enden um Verständnis.*

L'arbre de vie, réduit aux seuls tronc, branches et sève (R.Lulle), est juste bon pour représenter un tout-à-l'égout. Que faire des fleurs et surtout des feuilles mortes ? Le corail de Ch.Darwin n'en rendait pas compte, en tirant vers la profondeur ce dont la raison pourtant fut dans la hauteur. L'arbre du savoir ne mène qu'aux vastes forums ou à la forêt *profonde* ; j'aime surtout l'arbre de l'homme solitaire, à *hauteur* de ses ruines. *Dans l'arbre de vie tout n'est que douleur* - K.Léontiev - *Всё болит у древа жизни.*

L'intérêt thérapeutique de l'arbre : si je perdis ma fleur, je donnerais vie à ma souffrance muette, en m'attachant aux racines ou aux cimes, témoins de mes couleurs.

La réconciliation hégélienne, fondée sur la négation à surmonter, est totalement bête, puisque les contraires ne s'unifient jamais non seulement dans le monde spirituel, mais même dans le monde matériel. Toute idée est un arbre ; s'il est ouvert à l'échange dans un monde fraternel, il s'unifiera avec un arbre-frère, et l'arbre résultant s'offrirait aux inconnues nouvelles et aux nouvelles unifications ; s'il est au milieu d'un désert, il faudrait lui chercher une consolation qui adoucirait son agonie.

Je vois mon écriture comme abri d'un rêve agonisant ; j'aboutis à

l'architecture des ruines comme seul cadre pas trop étouffant ; et, en fin de parcours, j'apprends, que même les ruines pourront être reluquées comme une marchandise. Comme le devinrent la montagne et l'arbre, après la tour d'ivoire.

J'étouffe en ce monde, car dans ses souterrains ne se cache plus aucune vraie souffrance et sur ses toits ne retentit plus aucune vraie prière. J'étouffe au milieu de leurs fenêtres et portes, alcôves et salles-machines. La vraie souffrance, je ne la dois qu'à moi-même : *Les épines que j'ai cueillies sont celles de l'arbre que j'ai planté* – G.Byron - *The thorns which I have reap'd are of the tree I planted.*

L'arbre de douleur, plus que la montagne ou le ciel, fait comprendre la verticalité : avec la douleur aux racines et le bonheur aux fleurs, on a les yeux orientés vers la hauteur.

L'arbre a partie liée avec la défaite : voyez Poséidon, dieu tutélaire de l'arbre, protecteur de la malheureuse Troie, parquant sa descendance en Atlantide, engloutie dans l'oubli des hommes.

La souffrance rend plus sensible aux fleurs qu'aux légumes : *La rose solitaire que plante le désespoir* – G.Byron - *A single rose, planted by Despair.* La rose solitaire, pour laquelle on ne peut pas mourir (A.Saint Exupéry). La rose à bonne mémoire (qui *n'a jamais vu la mort d'un jardinier*) de B.Fontenelle. La rose est un jardin, où se cachent les arbres, *l'espace d'un matin* – F.Malherbe. Pour ne pas avancer la tristesse du soir, *cueillez, la belle, des roses* - Virgile - *collige, virgo, rosas...*

La science s'occupe de ce qui admet des solutions ; c'est autour de la langue et de la souffrance que se concentrent des problèmes, où toute solution reste illusoire et provisoire ; et ce sont ces deux domaines qui se livrent à la bonne philosophie, délivrant des métaphores et des

consolations. Ce n'est pas le vrai que la philosophie y trouve, mais le bon et le beau. Ceux qui ne le comprennent pas diront avec Galilée : *Je préfère trouver le vrai d'une petite chose, plutôt que dissertar des grands systèmes sans fondement* - *Preferisco trovare il vero di una cosa minima che dissertare dei massimi sistemi senza fondamenti* - les grandes choses valent par leurs cimes, les petites se contentent des racines.

L'arbre dépourvu de feuilles à unifier devient symbole de la mort : *Cet arbre sombre, le cyprès, portant le deuil de ce qu'il ombrage* - G.Byron - *The cypress droops to death, dark tree, the only constant mourner* - mais, ayant perdu en étendue et même en profondeur, il reste symbole de la hauteur, où s'unifient des cimes et non plus des feuilles.

Même dans la mort il faut imiter l'arbre : mourir debout (*stantem mori* - Suétone), et continuer à projeter des ombres, à tendre vers le ciel et à s'accrocher aux racines.

La vie est brève et fluide, la mort est éternelle et constante. L'arbre de vie, qui perdrait toutes ses variables, rejoindrait le royaume de la mort. Il faut être spinoziste, c'est à dire un sot, pour croire, que *notre Béatitude ou notre Liberté consiste dans l'Amour constant et éternel* - *nostra beatitudo seu libertas consistit in constanti et æterno erga Deum amore*.

J'ai donné mes fleurs et mon fruit ; je ne suis plus qu'un tronc retentissant - J.Joubert. Les meilleures saisons d'un vrai arbre s'écrivent non seulement en couleurs, mais aussi en musique, en ampleur ou en recueillement, en actualité ou en mémoire. Et même en douleur : *Rebondi de cet arbre, pour entrer dans la vie, porté par ses blessures* - Celan - *Von diesem Baum, von dem er ins Leben hinüberprallte, flügge von Wunden*.

La maturité : ma chaude sève traitée en engrais ; mes feuilles mortes

ramassées avec des ordures ; mes racines dévorées par des pourceaux ; ma dure écorce livrée aux termites. Pour mûrir, il faut durcir ou pourrir. Mes fruits surgissant aux endroits, inconnus de mes fleurs.

Les plus impressionnants des triomphes ne se font pas à l'ombre des épées, mais en clarté des massues ; regardez Hercule et Zarathoustra, profanateurs de l'arbre, que sanctifièrent les défaites du Christ et de Manès. Aimer l'arbre, où l'on expire : *J'aimais ma mort, j'aimais ma faiblesse* - St Augustin - *Amavi perire, amavi defectum meum*.

D'un naïf, on cherche à arracher un sourire, et d'un artiste - une larme. Dans les deux cas - l'accroissement d'ambigüités ou d'inconnues de ton arbre. Quand on manie de belles variables, on peut s'attendre à de belles substitutions. Ceux qui ne manient que les constantes, les '+' et les '-', ne méritent ni rires ni pleurs.

L'exil, c'est l'arbre me résumant, devenu déficient. Dans le cas de défaillance le plus fécond, je suis un déraciné de cimes. *Dell'albero che vive della cima* - Dante.

La noblesse d'un esprit se reconnaît par la présence et l'intensité, dans son regard ou dans ses actes, de l'axe, allant de l'évidence du désespoir à la difficulté de l'espérance. Les faibles s'égarerent dans la forêt désespérante, et les forts se retrouvent dans l'arbre consolateur. L'intelligence justifie la présence, et le talent apporte l'intensité.

L'épais désespoir est plus fécond que la fine espérance, mais évite de le mettre en lumière et sers-t-en comme d'une racine cachée, amenant de la vie aux branches joyeuses de ton arbre : *Une vitalité du désespoir, une racine vivace, qui nourrit ces branches* - G.Byron - *A very life in our despair, a quick root which feeds these branches*.

L'enthousiasme peut aller de pair avec l'avis le plus désespéré, que j'aie du monde (*Il n'y a pas d'amour de vivre sans désespoir de vivre* – A.Camus), car la meilleure source de mes élans peut se trouver tout entière en moi-même, à l'intérieur de mon regard. Quel enthousiaste de la chose funèbre que Cioran ! Comme le furent Pascal et Kierkegaard. L'espérance ou la désespérance ne brillent qu'aux cimes ! Et sont vouées à la platitude dès qu'elles visent la profondeur. La philosophie devrait se consacrer à donner le goût des cimes, tout en touchant aux profondeurs avec ses racines.

Arrivé au stade extatique de tout ce qui est beau ou grand, on a des raisons d'égale justesse pour se dire bienheureux ou bien prêt à se pendre, question de goût ou de style ; Cioran vote pour la seconde issue, la plus facile, Nietzsche - pour la première, plus ardue, et moi, je n'exclus ni l'une ni l'autre, j'en cherche des unifications. Encore faut-il savoir atteindre une extase.

Toute philosophie qui parte de la mort *acceptée* (de la tienne ou de celle des autres) est une philosophie des robots. Comme la philosophie des moutons mûrit à partir de la paix d'âme. L'horreur de l'esprit et l'intranquillité de l'âme sont les préconditions d'une haute philosophie, qui est réconciliation ou unification : dans la consolation qu'elle apporte à un corps qui souffre ou dans la musique qu'elle crée entre réalité, concepts et langage.

Le savoir est dans la douleur, mais son arbre n'est pas celui de la vie - G.Byron - *Sorrow is Knowledge... The tree of Knowledge is not that of Life*. Eschyle ne le voyait pas autrement : *Par la souffrance - la connaissance, telle est la loi souveraine*, tandis que Prométhée aurait inversé l'effet et la cause, tout comme l'Ecclésiaste et G.Bruno : *Qui accroît le savoir, accroît la douleur* - *Chi accresce il sapere aumenta il dolore*. La sottise espérance socratique de *pouvoir guérir par la connaissance l'éternelle blessure de*

l'existence - durch das Erkennen die ewige Wunde des Daseins heilen zu können fut dénoncée par Nietzsche. Seuls les plus obtus des philosophes, les spinozistes, promettent de la *joie*, qui consisterait en connaissances. Dans l'insipide jungle moderne, l'Ecclésiaste bureaucratisé déracina toute *libido sciendi*, toujours solitaire, tandis que le nom même d'Ecclésiaste désigne *celui qui prêche à la foule*. On a beau placer son Golgotha au milieu du jardin d'Éden, - la croix ou le pommier - c'est la rencontre des crânes et le divorce des désirs. Dans l'arbre du rêve, le savoir est ce qui en soude les branches ; la douleur - ce qui amène la sève et colorie les fleurs. Tout ce qui n'est pas tenté par la hauteur d'arbre est teinté de platitude.

Nous sommes faits pour l'arbre, qu'il faut modeler de notre croix – A.Suarès. L'époque le modèle de transactions ou de figures géométriques ; l'étoile ou la croix s'y dessinent à coups de compas et de contrats.

La souffrance est aussi aveugle que le plaisir, mais son langage de requêtes comporte plus d'inconnues, ce qui promet des réponses plus riches. *Le plaisir est innocent, à condition qu'on n'y cherche pas la connaissance. Il n'est permis de la chercher que dans la souffrance* – S.Weil.

La joie nous ouvre des vocabulaires, la souffrance apprend à substituer aux mots - des inconnues, que sait combler la réalité polyglotte. *Il faut avoir eu par la joie la révélation de la réalité pour trouver la réalité dans la souffrance* – S.Weil.

Par l'Action

Mon mot, mon acte, ma pensée ne peuvent ni dissimuler ni traduire mon soi inconnu ; seul ce que j'évite (les contraintes), ou ce qui précède mon premier pas peut l'indiquer, vaguement, comme un graphe rappelle un arbre, comme un soupir témoigne d'une âme, comme un testament dévoile une mort.

Ils pensent, que l'action nous réveille, tandis qu'elle n'est, en soi, qu'un sommeil sans songes. *L'action, de tous les opiums, procure le sommeil le plus lourd ; la place, qu'elle prend, fait songer aux arbres, qui cachent la forêt* - G.Bataille. Des songes elle fait des calculs, elle plante notre arbre au milieu d'une forêt anonyme.

La force se prouve par l'action ; celle-ci devrait donc s'occuper de racines, sans se mêler de fleurs et encore moins – de cimes. L'esprit est l'adorateur principal de la force : *L'inaction sape la vigueur de l'esprit* - de Vinci - *L'inazione sciupa l'intelletto*. La vigueur provenant essentiellement de la terre et l'esprit gagnant surtout par sa profondeur, on n'est pas prêt à opter pour l'action, si l'on est muni d'ailes.

Pourquoi l'image d'arbre périclite-t-elle ? Parce que tous les usages du bois - du gourdin au cercueil, de l'amulette à la Croix - s'abandonnent au profit des matériaux plus résistants. J'oublie souvent l'une des fonctions vitales de l'arbre : absorber les miasmes des actions humaines, pour faire respirer, ensuite, nos rêves. Le carbone des moutons pollueurs ou des robots imitateurs, transformé en oxygène du créateur solitaire.

C'est au ciel que l'arbre adresse ses fleurs et promet ses cimes. La terre et

le ciel sont muets, c'est l'arbre qui parle. Ou celui qui le prie comme Xerxès de G.Haendel. *La terre s'agrippe à l'arbre pour ses services rendus, le ciel ne lui demande rien en retour* – R.Tagore.

L'action est une langue de bois, et le goût exclusif pour l'action trahit la fadeur du tien. Le rêve est un arbre, qui te promet tout, de la racine aux fleurs. Ton propre goût se transmettra à ses fruits. La contemplation, qui ne chercherait pas la création d'arbres, serait pire que l'action de labourage ou de cueillette.

Qu'est-ce que l'acte, que devrait provoquer une maxime ? - une mise en mouvement de mes fibres poétiques, aboutissant à une impression musicale. Est-ce que Valéry - *La formule n'est jamais qu'un commencement - et il faut en arriver à l'acte* - voulait dire la même chose ? Le commencement est le *tout* de l'action de l'aphoriste, et l'acte n'est qu'une *partie* de la réaction du lecteur. Un résultat d'unification de deux arbres.

J'aime l'arbre : aspirant à la hauteur, se moquant de son étendue, cachant sa profondeur. Le dernier pas s'effectuant au même point que le pas premier. Les pas virtuels, traduits dans une agitation désespérée sur place. Les ailes de l'arbre, ce sont des inconnues, pouvant se trouver partout, aux racines, aux feuillages ou aux ombres, et qui tendent vers l'unification avec le monde.

J'aime l'arbre non seulement à cause de son rêve fleuri et plein d'ombres, côté vie, mais aussi à cause de son immobilité lumineuse, puisqu'il n'a qu'un pied, et il est dans la tombe (J.Renard), côté mort. Et tant mieux si *l'arbre ne fascine pas tout le monde* - Virgile - *non omnes arbustos iuvant*.

Les actes d'homme sont les branches les plus proches de la terre. Pour que l'arbre ait forme et hauteur, souvent, il vaut mieux l'élaguer par le

bas.

À une bonne hauteur, le mouvement est indiscernable de l'immobilité. *L'homme intelligent aime l'eau, et l'homme honorable les montagnes. L'homme intelligent se donne du mouvement ; l'homme honorable demeure immobile* - Confucius. La montagne me rapproche des sources, des commencements ; là, dans la rencontre entre l'eau, la terre et l'air, solidaires et versatiles, naît le culte prométhéen de l'arbre, solitaire et immobile, voué au feu réinventé.

Je finis par m'accrocher à l'arbre en abandonnant la Croix, à cause de son *chemin* de Croix, tandis que le *regard* suffit pour vénérer l'arbre.

De fourmi, rossignol ou lion, attirés par l'arbre, seul le rossignol en a un besoin vital : le beau chant naît, déchirant, immobile et invisible, sans agitation de la rainure ni repos de l'ombre.

On aime l'arbre, car il est un cortège de naissances et de morts, sans connaître d'interlude pourri des actes.

L'action intellectuelle consiste à munir l'arbre du *dire* (écrire, chanter, peindre) et l'arbre du *faire* (passer du côté de la vie) d'inconnues, c'est-à-dire respectivement, de variables a priori (hauteur, goût, émotion) et de variables a posteriori (profondeur, intensité, durée) et à tenter de les unifier. Quand on constate, que l'harmonie de l'arbre unifié ne doit presque rien au *faire*, on se voue à l'invention et se moque de l'authenticité.

L'action se réduit aux engrais, tuteurs et morts aux rats, tandis que le grand souci de la langue est la création de l'arbre, souci de racines, de sèves, de cimes et d'ombres ; que des fleurs y apparaissent, c'est le mérite collatéral du seul talent. *La pensée est la fleur, la langue - le bouton, l'action - le fruit final* – R.W.Emerson - *Thought is the blossom ;*

language the bud ; action the fruit behind it.

Le sage comprend, qu'opposer l'action à la parole n'a pas plus de sens que de reprocher au bois de chauffage de ne pas avoir tous les attributs de l'arbre. La dimension économique de l'action réduit la facette éthique à un point presque imperceptible. L'intelligence de l'action est dans la traduction du politique dans le mécanique.

Quand il est question de faire des pas, je pense à la majesté d'un arbre, qui a en lui toutes les saisons et tous les grades. L'arbre, qui s'agite, se transforme peut-être en forêt, mais il y perd son âme.

Le vulgaire ne voit dans les fleurs que la promesse de fruits. Quand le contemplatif cède au lucratif, la langue du poète à celle des diètes, je pleure les couleurs, j'ai le dégoût du goût.

L'immobilité de la mare est pareille au robot, à la pensée stagnante ; l'immobilité du fleuve - de la source à l'estuaire - est pareille à l'arbre traversant les saisons.

Entre les feuilles on peut insinuer quelques fleurs, mais entre les fruits il n'y a de place que pour vermine.

Pour décourager les amateurs de la position couchée, on leur disait, que l'argent ne poussait pas sous les arbres. C'est ce qui me fait aimer leur ombre, où poussent de belles métaphores.

On n'apprécie plus que ce qui est mûr, par l'épreuve des marchands et des saisons. C'est pourquoi le cultivateur pullule et le poète trépignant se fait rare. Les cours des fleurs s'effondrent, le navet étant plus porteur.

Le barbare : l'homme incapable de justifier l'écart entre l'acte et l'idée, ou

les égalisant, ou n'en développant que des hiérarchies pauvres.

Qui sent encore l'attraction des racines, l'attirance des cimes, l'attrait d'une fleur ? Les hommes sont dans des branches anonymes, morceaux interchangeables d'un algorithme sans verdoyance ni azur ni arbitraire. *À la racine de toute décision humaine, on trouve un fond d'arbitraire pur* – Pyrrhon.

La reconnaissance des similitudes et la bonne notation des variables font défaut à l'algèbre de la vie. Elle a trop de singularités auprès des points critiques. *La plupart des problèmes de la vie se résolvent comme des équations algébriques : par la simplification* - L.Tolstoï - *Большинство жизненных задач решаются как алгебраические уравнения : приведением их к самому простому виду.*

Même la sédition n'ajoute souvent que quelques boutons ou quelques écrans de plus. L'*unité centrale* se réduisant de plus en plus aux besoins des *périphériques*. La machine, au moins, dispose d'algorithmes, c'est à dire d'arbres de prises de décision, chargés d'inconnues, tandis que l'homme se réduit, de plus en plus, aux habitudes, à ces algorithmes dégénérés, puisque dépourvus de variables. *Tout homme tend à devenir machine. Habitude, méthode, maîtrise, enfin - cela veut dire machine* – Valéry.

Quel arbre humain n'est, par quelques-uns de ses fruits, un mauvais arbre ? - F.Mauriac. L'arbre est toujours bon ; ce qui est mauvais, ce sont nos appétits trop bas, nos scies trop affairées, nos routes trop plates - à travers les forêts ou à travers les âmes. *Je cultive la haine de l'action comme une fleur de serre* – F.Pessoa – je préfère cultiver, en plein air, un arbre d'inaction amoureuse, dont l'ombre suffise pour y enterrer l'action haineuse.

Dans la Cité

L'arbre gagna beaucoup en prestige, le jour où il fut transformé en gibet. C'était, au moins, pour accompagner un *dernier* pas. Encore dans la Croix, l'arbre servit de matière *première*. Aujourd'hui, des matières artificielles et impérissables se substituèrent à l'arbre vivant des agonies ; il devint élément *intermédiaire* des forêts anonymes.

Comment s'appelle Diogène fuyant la cité, n'ayant plus de tonneau à agiter, pour s'aligner sur la foule, Diogène avec une pierre, que devint sa lanterne ? - Sisyphe ! Et Socrate réconcilié avec l'arbre - *Qu'ai-je à faire avec l'arbre ? je n'ai à faire qu'aux hommes de la cité* - et s'incarnant dans le Christ.

Dans toutes les équations vitales, l'homme vaut soit zéro soit l'infini, mais il se confia, entièrement, aux équations sociales, où sa valeur n'est que la valeur par défaut de toute la multitude. Même cette arithmétique est supplantée, de nos jours, par une redoutable algèbre, où d'occultes et interchangeables inconnues masquent toute valeur humaine.

Même pour illustrer la noble égalité matérielle, il n'y a pas de symbole plus éloquent que l'arbre : les différences de taille sont négligeables, tandis qu'il y a d'infinies variations de racines, de ramages, de fleurs, de feuilles, d'ombres, d'arômes. C'est ça la nature divine ; tandis que la nature humaine, ou plutôt la civilisation, ce sont des instincts de parasites ou de rapaces, comme dans le monde animal.

Il faut blâmer le despote non pas parce qu'il abat l'arbre, pour avoir le fruit, mais parce qu'il refuse à l'arbre son existence hors toute forêt, et que l'arbre ne lui apporte que le fruit, plutôt que des fleurs, des cimes ou

des ombres. Hélas, l'homme libre, au nom de la valeur marchande du fruit, oublie le caractère sacré de l'arbre, tout en l'entretenant telle une moissonneuse-batteuse.

Une grande nation, admirant le reflet de son âme, aux heures astrales de sa culture, tel Narcisse, - cette image me séduit. Les repus, ignorant ces vertiges, disent : *Une humanité unifiée n'aurait que mes mépris, si elle n'était occupée qu'à s'enivrer d'elle-même* - J.Benda - les arbres s'unifient, les forêts, qui y parlent, chosifient.

La négation, jadis nimbée d'audace et d'originalité, devint vulgaire, dans une société tolérante. Les seules astuces logiques du rebelle restent : la traduction en variables de tout terme terminal et l'évaluation dans l'inexistantiel de ce qui tendait vers l'universel.

Pour donner à [Valéry](#) ou [Cioran](#) la gloire populaire de [Nietzsche](#), il faudrait qu'un futur Hitler, Staline ou Attila s'en entichât. Hélas, l'arbre et les ruines n'ont pas la puissance mobilisatrice du surhomme.

Le regard est question d'un goût, qui n'est pas à justifier, et le goût, en présence d'une espèce, est une préférence gratuite, donnée à certains genres ; c'est l'esprit qui a besoin de justification de ses unifications d'arbres, qui est sa première fonction, et où il cherche surtout des similitudes des espèces. Vu sous cet angle, le mot de [Nietzsche](#) : *Voir partout des similitudes et en faire des égalités sont le signe de mauvaise vue - Ähnlichseherei und Gleichmacherei sind das Merkmal schwacher Augen* - juge l'esprit et non pas le regard. Dans les affaires de la cité, c'est une myopie voulue, puisque l'égalité à *faire* est en bas, mais la liberté à *rêver* est en haut.

La victoire appartient aux *happy few* antiques et à la *unhappy mob* moderne. Le gémissement du vaincu majoritaire aboutit au culte de l'Arbre

consolateur, le gémissement du vaincu minoritaire, aujourd'hui, est étouffé par le troupeau triomphant, beuglant, *qu'un seul a toujours tort. Nous entrons dans une ère, où la différence entre vainqueurs et perdants apparaît avec la dureté antique* – P.Sloterdijk - *Vor uns liegt ein Weltalter, in dem der Unterschied zwischen Siegern und Verlierern mit antiker Härte an den Tag tritt.*

L'ironie politique : ne t'imaginer pas, que tes fracassantes destitutions auront des effets plus glorieux que les institutions tyranniques ou les constitutions démocratiques. Dans tout effort d'unification, tout n'est que substitution.

Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent – Chateaubriand. Plus précisément, la hauteur initiale, l'arbre et le mirage s'ouvrent devant les hommes ; la profondeur tombale, la forêt et le désert closent leur parcours.

Tout ce qui réunit les hommes est beau et bon ; tout ce qui les désunit est morbide et hideux – L.Tolstoï - *Всё, что соединяет людей, есть добро и красота ; всё, что разъединяет их, есть зло и безобразие.* Le contraire est aussi défendable ! Ou bien on s'unifie au sein d'un arbre fraternel ; ou bien on se perd dans une forêt des esprits communs.

La réaction inventa la formule : *je suis comme les autres*, et la révolution substitua *vous* à *nous* - le troupeau réactionnaire devint plus compact et solidaire que la caserne révolutionnaire. *La révolution - je ne suis pas seul, je suis nous. La réaction - la solitude* - A.Blok - *Революция - это - я - не один, а мы. Реакция — одиночество.* Le bon révolutionnaire reste un arbre, sans se fondre dans une forêt ; il défend les cimes du rêve et se nourrit de racines de la fraternité ; il suit la verticalité des hyperboles et fuit l'horizontalité des ellipses.

Même en Russie

On s'occupe toujours trop de sa famille : l'Italien de sa sœur, l'Allemand de ses descendants, l'Américain de ses ancêtres, le Russe s'interroge sur son vrai frère et le Français sur son vrai père.

Faire croître un arbre à partir des ténèbres - l'une des fins de ce livre. La contribution de Nietzsche fut bénéfique : *Ceux qui me lisent et m'entendent, tout naturellement, ce sont les Russes - Meine natürlichen Leser und Hörer sind die Russen*. La lecture artificielle permet d'accéder à tant de gouffres ; la naturelle n'est possible que si l'on possède déjà la hauteur.

Comme toutes les choses monumentales, la culture est un arbre à variables ; si les Russes en unifient plus volontiers les fleurs et les ombres, cela rend peut-être leur pénétration moins profonde, mais les munit d'un regard plus haut.

Dans tous les pays on trouve des montagnards ou marins, mais l'homme de la steppe ou du fleuve, et encore plus - de la forêt ou de l'ermitage - on n'en trouve qu'en Russie. *En Russie, la campagne confine avec Dieu et fournit aux humains leur plus grand espace de liberté* - D.Fernandez.

Le déracinement est une pose ; l'enracinement est une position. *Dans le Russe, la culture européenne reste sans racines* - D.H.Lawrence - *European culture is a rootless thing in the Russians* - tu ignores, que les racines russes s'incrument aux cimes : *Notre voie européenne suppose la conscience de nos propres racines européennes et non pas une imitation de l'étranger* - Cyrille I^{er} - *Наш европейский путь предполагает не*

подражание чужому, но осознание собственных европейских корней.

Le Russe, c'est un adjectif s'attachant au substantif nommé Européen - V.Soloviov - Русские - имя прилагательное ; настоящее существительное есть европеец. Les liens, hélas, s'attachent aux verbes munis de bonnes prépositions ; aucun appel aux adverbes, aux incises ou aux interjections ne peut s'y substituer ; au lieu d'un arbre commun, on n'aboutit qu'à une arborescence divergente.

L'Européen fait de la richesse un arbre et songe aux scieries, vergers ou jardins publics. Le Russe lui aussi songe à l'arbre, mais c'est dans une jungle, pour tyranniser les moins agiles, ou dans une oasis, pour oublier le désert ambiant. Avec la misère, le Russe ne s'en tire pas mieux : là où le Latino sait danser et peindre, le Russe ne sait que penser et geindre, tout en gardant sa médiévale *superbia paupertate*.

De plus en plus souvent on entend chez les catholiques, que la foi ne s'oppose en rien à la raison. Que doit penser le Russe, pour qui : *Nul mètre usuel ne la mesure, nulle raison ne la conçoit. La Russie a une stature, qui ne se livre qu'à la foi - F.Tiouttchev - Умом Россию не понять, аршином общим не измерить. У ней особенная стать : в Россию можно только верить.* Elle tente bien de se livrer au bon sens, mais les sens tout court nous en rebutent (l'ouïe - à cause des silences de ses faibles, l'odorat - gêné par les miasmes de ses forts, le goût - frappé par sa grossièreté générale). Suremploi de l'arbre : le gourdin, la croix, l'icône.

D'étranges généalogies inversées entre la rusticité et la foi : du *paganus*, paysan, est venu le *païen*, mais du *chrétien* est né *крестьянин* (*chrestianine*), le paysan ! Et, pour honorer la Croix, le *village, деревня*, remonte à l'*Arbre, дерево*.

Chez l'étranger, on comprend les idées, on se méprend sur les pulsions. *Un philosophe austère et né dans la Scythie, retranche de l'âme désirs et passions* – J.La Fontaine. Dans tel arbre, la passion se loge en fleurs, et dans tel autre - dans une branche morte. L'essentiel, dans le travail de la serpe, c'est l'intérêt de l'arbre plus que celui de la forêt.

Presque miraculeusement, la liberté et la raison furent offertes à la Russie post-bolchevique. Qu'en a-t-elle retiré ? - la violence sans bornes et la bigoterie la plus servile, ces traits moyenâgeux, y ressurgirent, accompagnés de haines et de ressentiments. *De l'arbre que nous sommes - et le gourdin et l'icône* - proverbe russe - *Из нас, как из дерева — и дубина, и икона.*

L'URSS, patrie sans racines, nation sans nature – J.Derrida. On refuse souvent les racines et la qualité des paysages à ceux qui aspirent à l'arbre ou au climat. L'arbre russe, si hérissé d'inconnues non-unifiables, ne promet de rencontres fécondes que dans les racines : *La Russie la plus profonde ne fit que retomber au niveau des racines et, dans ses ténèbres, s'apprête à affronter un avenir lointain* – R.M.Rilke - *Das tiefste Rußland ist nur in die Wurzelschicht zurückgefallen und nimmt sich in seinem Dunkel zu einer fernen Zukunft zusammen.*

Compatriote de l'arbre, compatriote du mot - cette tribu n'existe plus depuis que la forêt et les codes d'accès surveillent les frontières. Mais si l'on se perd dans la forêt, c'est dans l'arbre qu'on se trouve. *Têtes inconnues emménagent dans mon pays ; ni sous mon arbre ni dans mon mot* – Tsvétaeva - *Новосёлы моей страны ! Из-за древа и из-за слова.*

Adam et Ève, nus, mangeant le fruit défendu, persuadés d'être au paradis - auraient-ils le passeport soviétique ? Regardez le jardin européen, où les amena *felix culpa* : pas de serpent en vue, le fruit se vend au plus offrant, Adam et Ève, transformés en touristes, geignent d'y être en enfer.

J'enchaînai sur les thèmes de mes ex-compatriotes, pour prouver que le *destin des rois maudits* ou le *hasard du général Dourakine* reproduisent la même trajectoire. Ce qui reste vrai après la substitution des rois par poètes et du général par capitaine d'industrie. À moins que l'on se sauve dans le pointillé.

Mon enfance, c'est sa scène : la boue, le froid, la famine au milieu d'un baignoire, et c'est son décor : la forêt, immense et sauvage, où l'ours me disputait la framboise. Deux thèmes, toujours présents à mes yeux, toujours absents de mes tableaux. Et [R.M.Rilke](#) me donne un bon exemple, en laissant au stade de rêve son projet d'*assister à la résurrection du miracle russe de ma jeunesse - das russische Wunder meiner Jugend wiederauferstehen zu lassen*.

Il aspire

Tout – nos besoins, souhaits, pensées, images – tout commence par nos pulsions. À voir l'arbre tantôt triste, tantôt mélancolique, tantôt agité, tantôt triomphant, tantôt démuni, tantôt désespéré de ne pouvoir faire le moindre pas, on y devine une exaltation, très semblable à la nôtre. Même si la noblesse d'un élan se trouve surtout dans la pureté des contraintes et dans la hauteur des commencements, la nature des buts la dévoile encore plus nettement – les trajectoires menant à nos limites. Le propre de la noblesse, c'est l'inexistence ou l'inaccessibilité de ces limites, ce qui nous rend Ouverts et permet de nommer ces limites – des rêves.

Si mes actions traduisent mes noyaux, mes désirs me portent vers mes limites. Si celles-ci ne m'appartiennent pas, je suis un Ouvert, vivant de l'élan vers des cibles inaccessibles. Dieu se tapit à mes frontières mystiques, et je dois tendre vers Lui avec mes fibres éthiques et mes images esthétiques. Les plus belles des choses, dignes de mes passions, sont couvertes d'indéterminations et d'ombres, ce qui devrait encourager mes rêves et me détacher des actions.

L'ennemi principal du bonheur humain étant le sérieux de l'engagement, je lui préférerai l'ironie du dégageant.

Vers Dieu

Rien ne dépasse l'arbre en évocations métaphoriques : je plonge dans ses racines pour peindre ses cimes, je me nourris de sa sève pour en chanter les fleurs, j'en attise la soif de lumière, à l'ombre de ses ramages. *Dans l'arbre règnent terre et ciel, divins et mortels* - Heidegger - *Im Baum wallen Erde und Himmel, die Göttlichen und die Sterblichen* - bien que, chez les hommes, les choses se simplifient : le trépas divin s'annonce par tous et partout, la mortalité humaine ne tracasse pas plus que l'usure des transistors, la voix du ciel devient inaudible - il ne reste aux hommes que l'unité de l'Un, de la pauvre terre, c'est à dire de la platitude.

Je ne sais pas si Dieu ou mon soi inconnu ont un esprit ; ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas de visage ; et c'est ce qui les rend parfaits destinataires de mon écrit, car au lieu des affirmations, il parlera requêtes – arbres ouverts à l'unification suprême. *La question du penseur est la question de l'élève* – E.Levinas.

Dieu brille surtout par des constantes universelles, physiques, chimiques ou biologiques, et l'homme - par des variables, intellectuelles, artistiques ou sentimentales, qu'il met dans ses requêtes, et qui sont prêtes à s'unifier avec l'arbre divin ou avec celui des autres humains.

Dieu est souvent cette *variable muette*, dont les substitutions n'intéressent même pas le requêteur, assemblant des phrases elliptiques. *Si Dieu s'accroche à notre culture, c'est sous la forme d'un fantôme grammatical* - G.Steiner - *Where God clings to our culture, He is a phantom of grammar.*

Ne cherche pas Dieu dans ton cœur (qui peut, heureusement, être vide !).

Cœur humain, temple des idoles – N.Bossuet. Dieu n'est même pas dans la vie. N'en déplaie aux âmes sensibles, on ne peut l'apercevoir que dans de bons livres, remplis uniquement de commencements : *Livre, qui pousse de tous les côtés à la fois. C'est un arbre* - J.Renard.

Techniquement, la religion se maintient surtout grâce au langage d'outre-tombe qu'emploient les prédicateurs. Et puisque le besoin d'absolu par les moyens du langage, est le souci commun du poète et du philosophe, ils se placent, eux aussi, sur le terrain des croyants. *Si vous essayez d'unifier la poésie et la philosophie, vous n'obtiendrez rien d'autre que la religion* - F.Schlegel - *Versuchet ihr Poesie und Philosophie zu verbinden, und ihr werdet nichts anders erhalten als Religion.*

Le monothéisme est un adieu à la forêt, où retentit la panique du grand Pan, et la proclamation du culte de l'Arbre serein, depuis l'Arbre comique de la tentation jusqu'à l'Arbre dramatique de l'expiation.

Il paraît que le Seigneur, tout en répugnant à devenir chef de cuisine, chauffagiste ou lampiste, déambule au milieu des casseroles, chaudières ou lampes, préférant se faire bouillir, congeler ou électrocuter. L'Arbre de la connaissance y gagne en largeur, la Croix y perd en hauteur.

L'arbre du Bien et du Mal devint symbole de la religion chrétienne. La bestiole, qui s'y niche et pullule, est toujours aussi absorbée par la cueillette. Et la vraie croix est de supporter tant de fruits insipides et aseptisés.

Le monde visible crée chez les hommes trois sortes d'arbre : le matérialiste, figé et sans inconnues, l'ignare, aux maigres ramages et aux inconnues aléatoires, l'ouvert, plaçant de subtiles variables dans les meilleures extrémités - pas d'unifications, des unifications chaotiques, des unifications enrichissantes. *Notre vie consiste à unifier la partie visible*

avec un Être d'en-haut - J.G.Hamann - Unser Leben besteht in einer Vereinigung des sichtbaren Theils mit einem höheren Wesen.

Pour juger une œuvre d'art, il serait illusoire de la mettre à côté d'un objet créé par Dieu, un arbre ou un papillon, et d'évaluer la distance qui l'en sépare. La création ex nihilo est inaccessible à l'homme ; dans le meilleur des cas, je me vouerai aux commencements, mais l'origine restera hors de ma portée. Trois mesures ascendantes sont à la disposition de mon œil : la géométrie (intelligence), la mécanique (raison), l'âme (mystère) ; et c'est mon regard, si j'en suis capable, qui me rendra humble et fier, face au génie divin. *Je suis dans le commencement, mais l'arbre, c'est Toi - R.M.Rilke - Ich bin das Beginnende, du aber bist der Baum* - un commencement poétique aussi est un arbre, et s'il a assez d'inconnues, il pourrait s'unifier avec l'arbre divin.

Laquelle de mes images est la plus proche de moi ? Celle de mon livre ou celle de ma vie ? Mon arbre ou ma forêt ? Le César se reconnaissait-il mieux sur son effigie ou dans son fils ? Se reproduire ou se simuler : *Je n'ai jamais été que le simulacre de moi-même - F.Pessoa* - le moi étant un inconnu sacré, dont on ignore le lieu et la date du sacre, il vaut quelques rites d'artiste ou mythes de théiste. *Je suis encore très loin de moi, mais je veux le devenir ! - G.Benn - Ich bin mir noch sehr fern. Aber ich will Ich werden !*

Ils s'acharnent à creuser le fond des choses et ils finissent par oublier que *toutes choses ont leurs racines au ciel* - proverbe chinois. En les cherchant en terre, ils apprennent que *un des sûrs moyens de tuer un arbre est d'en faire voir les racines - J.Joubert*. Un pas au-delà des cimes, et je tombe miraculeusement sur les racines ou, mieux, je rencontre *le fruit final de l'arbre, dont nous sommes des feuilles - R.M.Rilke - die endliche Frucht eines Baumes, dessen Blätter wir sind.*

La vraie humilité apporte la sensation d'une vraie hauteur, celle que fréquentent sinon le bon Dieu, au moins ses anges, elle est l'art de s'abaisser sans descendre. *Dieu n'est pas affaire de théologie, ni de philosophie, ni de savoir, ni de hauteur, mais peut-être d'humilité – Kierkegaard*. Se cacher en profondeur est son autre refuge, où elle est racine de tant d'arbres divins. Rester invisible des hommes, dans les souterrains, et être berceau du regard profond sur la hauteur.

Se rapprocher de la Nature ou s'en éloigner ? Débat trop vague, puisqu'il y a trois porteurs possibles des déviations (contre l'unicité de l'homme, au-dessus de ses mesures, au-delà de ses valeurs) : le mouton, le robot, l'ange. Le premier profane l'arbre au profit de la forêt ; le deuxième réduit les rythmes aux algorithmes ; le troisième sacrifie le soi connu au soi inconnu.

L'histoire de la culture est une chaîne d'équations en images, reliant des variables connues à une inconnue nouvelle - B.Pasternak - История культуры есть цепь уравнений в образах, попарно связывающих очередное неизвестное с известным. Contrairement à la mathématique, cette substitution (comme aurait dit Valéry) n'est suivie d'aucune démonstration en règle de l'art. L'art comme Dieu ne produit que des axiomes. *Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles – Rimbaud.*

Ils veulent tout réduire à ce qui leur paraît être connu : au Moi et au Monde - vouloir et pouvoir. Je ne suis attiré que par deux monumentales inconnues : Soi et X - souffle divin et substitutions harmonieuses.

Il n'y a aucune raison de pester contre la modernité, puisqu'elle se serait éloignée de la Nature ; le bon Dieu ayant créé la vache, l'arbre et la rivière, prouve, par là même, que l'homme d'aujourd'hui est plus près du dessein divin que l'homme préhistorique. Mais un *bug* se serait glissé dans

le programme thuriféraire, car le cerveau, contre toute attente, l'emporta sur le ventre, en privant ainsi le mouton de la victoire finale, pour offrir le podium au robot.

Enfants des mythes, enfants de l'Histoire, nous voilà orphelins de Dieu, orphelins du rêve ; et dans notre arbre généalogique croît et s'approche de nos branches le robot impassible et prolifique.

Rehausse ta plume : les Immortels tenteront de lire ton message à hauteur d'arbre. *Il est beau pour le mortel de penser à hauteur d'homme* - Sophocle. L'homme fut héraut de l'arbre ; il devint représentant de la forêt.

Dans toutes les équations de la vie, où figure le monde, je peux lui substituer moi-même. Le *cogito* s'avère équivalent du *Deus cogitat* ! *L'homme est un monde en miniature* - Boèce - *Homo mundus minor*. Quand je le découvre, je me mets à me moquer de solutions, tout en accompagnant le mystère de merveilleuses inconnues, qui aboutissent à moi. *J'aime mon Dieu : lumière, voix, parfum, aliment, étreinte de l'homme intérieur, qui est en moi* - St Augustin - *Amo Deum meum : lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei*. Surtout, depuis que nous savons que, par la volonté de Dieu, nous ne sommes pas seulement matière, mais aussi onde. Les mêmes forces originaires formèrent et la nature et notre âme.

Trois saisons d'ébranchage de l'arbre de la noblesse : je jette au feu, successivement, les branches des gestes, des mots, des pensées (la plus coriace !). L'arbre devient, pour les autres, invisible, et pour moi - indicible. Et je consacre ma vie à le rendre lisible, digne du Jardinier jaloux.

Il est facile de proclamer grand ou inexistant n'importe quoi ; c'est ce qui

est grand et inexistant qui mérite notre vénération - Dieu et le bien, le beau et l'amour. Ce sont des arbres, comme tout le reste, mais arbres privés de racines à nourrir ; la terre et l'eau leur manquent, ce qui les voue à l'air et au feu. C'est cette splendide inexistence déracinée, aérienne ou flamboyante, qui élève mon regard, surtout aux moments, où mes yeux sont baissés.

Dans l'Ironie

L'ironie de l'arbre : même le plus consommé symbole de la création pâtit de la proximité d'un chien. Il peut se consoler - sa rivale, la montagne, a ses nuages : *L'ironie sentimentale : un chien hurlant à la lune, tout en pissant sur une tombe* - K.Kraus - *Sentimentale Ironie ist ein Hund, der den Mond anbellt, dieweil er auf Gräber pißt*. Il arrive même aux bons cerveaux de s'exprimer par vessies interposées : Sartre sur la tombe de Chateaubriand ; où peut-on lire encore ces pathétiques suppliques, gravées sur les tombes antiques : *Sacer est locus ; extra meite* ? Par temps de déluges ou naufrages, il est plus urgent de lâcher des colombes que de cracher sur des tombes...

Ce que d'autres tiennent pour une constante, l'ironiste le note comme une variable et la soumet à de telles contraintes, que seuls les initiés accèdent à ses valeurs.

Dans l'abondance, l'ironie fait découvrir une infériorité. L'ironie est l'art d'unification des niveaux de nos misères. *L'ironie est, presque toujours, une pose de supériorité dans un manque* - Th.Mann - *Ironie heißt fast immer, aus einer Not eine Überlegenheit machen*.

La mer n'est pas mon élément naturel, d'où ma phobie de la profondeur, toujours compassée. Pourtant, l'homme de la mer, le solitaire, n'a rien à apprendre de l'homme de la forêt, du grégaire. Du *Waldgänger* (ermite de la forêt), je devins *Baumsänger* (chantre de l'arbre). Enfant de la forêt, je devins idolâtre de l'arbre *ironique*, surtout grâce aux veillées transfiguratives dans la hauteur de la Montagne *comique* (V.Nabokov).

Le cadre de vie sain de l'arbre : la lumière de l'ironie et l'ombre de la honte, la hauteur des cimes et l'épaisseur du feuillage. Le malheur du

Bouddha, c'est de n'être illuminé qu'au *pied* d'un arbre et non pas à sa hauteur, où il faut peut-être être crucifié et avoir bu tant de hontes, avant de pouvoir se targuer de titre de sage.

Tout homme intelligent passe par la tentation du dogmatisme ou du relativisme ; pour se débarrasser de celui-ci, suffit le talent ; pour maîtriser celui-là, suffit la noblesse ; les deux - armés d'ironie, c'est à dire d'une saine distance. Le fruit de cette fusion, c'est le culte de l'intensité égale sur l'axe des idées et des valeurs : se détacher de l'horizontalité du bruit, pour demeurer dans la verticalité de la musique, devenir vecteur de ce qui tend vers le beau ou le sublime. Cet axe, unifié par la dialectique (Hegel) ou par l'égalité (Nietzsche), peut s'arracher à son unique dimension et se généraliser en arbre à inconnues, ouvert à l'unification avec d'autres arbres.

Du meilleur usage de mon trésor d'incertitudes : avec cette collection d'inconnues je décorerai mon arbre de nativité, en souvenir des visitations fécondes de l'esprit, suivies d'enfancements heureux de l'âme, pleine de grâce. La maxime est cet arbre sauveur, tendant ses rameaux de pitié et de honte, à unifier avec le monde naissant.

Je suis pour la dialectique de la chaîne ouverte, du pointillé. La synthèse, qui ne froisse pas mon goût des thèses parcellaires, est une synthèse ironique, jouant sur la substitution ludique de langages, tandis que toute synthèse logique est source d'un mortel ennui.

La montagne, l'édifice ou la route, ces rivaux de la pierre, dont s'occupe Sisyphe. Il ne trébuche pas sur la montagne, n'a pas d'ambition pour des édifices, s'écarte des routes. Les bleus, laissés par des pierres de touche ou d'achoppement, l'ont conduit au pied de l'arbre, ou mieux, à sa hauteur, d'où il admire l'azur des montagnes, des horizons, des cieux.

Tout moraliste devrait se féliciter des progrès de la mécanique dans les cœurs humains - ils communiquent de plus en plus en formules, dans une espèce de *jeu des perles de verre* (H.Hesse - *das Glasperlenspiel*). Le malheur, c'est qu'il n'y ait guère que des constantes et point d'inconnues.

La chute la plus profonde attend l'arbre le plus haut. Il t'aura donné le vertige de ses jeunes saisons, il t'en donne un autre, l'ultime, auprès de ses racines, ses ruines, - *la chute de l'humble n'est pas profonde* - Publilius - *Humilis nec alte cadere potest* - il faut chercher des chutes vers le ciel, que te promettent l'humilité et la honte.

Sois petit à leurs yeux, par la discrétion de ton ombre ou par l'éloignement. La force, aussi, est un mauvais compagnon sur la route du beau. La force n'est utile que pour le secondaire, les racines par exemple. Le déracinement, c'est la trompeuse et prometteuse faiblesse des nœuds variables, où de bons greffeurs reconstitueront des arbres unifiés.

Je dois l'essentiel de moi-même à ce qui est contre moi, ce qui me freine ou m'arrête : l'étoile qui m'aveugle, le vent qui m'étouffe, l'arbre qui m'écrase. Ce qui est avec moi décore mon être, mais rapetisse mon être. Aie le courage d'appeler tes Furies, ex-Érinyes infernales, - Euménides paradisiaques - les Bienveillantes.

Ce qui est fascinant dans l'arbre abstrait, c'est que, après de subtiles substitutions, on puisse placer ses racines ou ses fleurs dans n'importe laquelle de ses parties, comme ses ombres ou ses fruits. *L'âme sèche est excellente, avec son feu toujours vivant* - Bhagavad-Gîtâ. Et l'on parierait, que les fruits à admirer y précèdent les fleurs à goûter. Comme mon étoile, que je vois dans une profondeur, et qui me permet de projeter mes ombres - vers le haut, que n'habitent que des rêves ; tout le contraire de l'étoile-pensée de Nietzsche, répandant sa lumière sur *chacun*, vers *en-bas* (*zu jedermann hinunterleuchten*).

L'arbre serait un méta-élément (Bachelard), la véritable quintessence, dont descendrait l'homme se séparant du singe : en étendue de la terre, en profondeur de l'eau, en hauteur du feu et de l'air.

Le singe élit l'arbre, le vautour se tapit dans la montagne, le scorpion infeste le désert - avant de t'installer dans le paysage de ton choix, pense aux travaux de viabilité : terre brûlée ou table rase.

Mon nihilisme est tout végétal et saisonnier : dans l'arbre de vie, je ne conteste aux hommes que la place qu'ils accordent au fruit. Mon hibernation tombe sur la seule saison, où ils sont eux-mêmes, la maturité.

Je dénigre tout chemin, car toutes les *constantes universelles* - vitesse, gravitation, quantum d'action - s'y donnent rendez-vous. Je leur oppose mes *variables inexistentielles* de la complémentarité, décorant l'arbre déchu de la causalité.

Le bonnet phrygien, ce symbole collectiviste, servit à Midas, pour cacher l'effet fâcheux de son jugement : préférer la flûte de Pan, cet habitué des forêts, à la lyre d'Apollon, vouée à l'arbre, au laurier. Voilà où mène la profanation du Pactole : désormais, tout ce que touchent les midassiens, même l'aurifère, se transforme en numéraire.

Je ne touchais aux arbres - de connaissance, de vie, de création - qu'une fois sorti de ma forêt natale, qui me cachait tout arbre.

Dans la vie comme dans l'algèbre : pour connaître tes racines, transforme ton bric-à-brac d'inconnues disparates en une équation annihilante et, par substitutions impitoyables, arrive jusqu'aux solutions en arbre moqueur, qui te fera comprendre, que dans la vie non-mécanique il n'y a pas de solutions (au moins, dans l'intelligible : *La solution du mystère de la vie se*

trouve hors de l'espace et du temps - Wittgenstein - Die Lösung des Rätsels des Lebens liegt ausserhalb von Raum und Zeit), il n'y a que des mystères.

Le cœur à hauteur d'arbre - la devise d'une école d'arts martiaux extrême-orientale ; quand je survole toute l'étendue de mes capitulations, j'atterris à cette défaite supplémentaire : tout porte à croire que le *regard* ne se réduise pas au *cœur*. Mais c'est à la lueur du drapeau blanc que s'illuminent les *guerriers de l'ombre*.

Certains de mes édifices méritent leur titre de ruines non pas à cause de l'architecture, mais de la voirie : tout chemin partant d'eux menant vers le seul lieu digne de nos rendez-vous avec l'arbre, vers nulle part, impasse pour les uns et chantier pour les autres, les meilleurs (*Holzwege* de Heidegger ?).

La généalogie du regard est aussi une raison valable de l'intérêt qu'on porte à l'arbre. Seulement, sa vraie physionomie naît d'un réseau et non d'un arbre.

J'oublie souvent la vocation de l'arbre de recevoir dans ses branches des volatiles, qui pourraient concevoir la bonne idée d'y chanter. Dans tous les cas, ils devraient être de la même famille : *On ne chante juste que dans les branches de son arbre généalogique* - M.Jacob. D'autres arbres ne sont que des réseaux, dépourvus de fleurs de ma noblesse héréditaire.

Sotte attitude : se croire au ciel et prodiguer conseils à la terre. La hauteur est dans la posture de l'arbre : *Arbres, éternels efforts de la terre, pour parler au ciel* - R.Tagore.

Ruines et arbre - deux meilleurs dépositaires de nos créations : *France, je remplis de ton nom les antres et les bois* - J.du Bellay.

Dénoncer les mensonges du monde, c'est si bête et utile ; chanter sa perfection - profond et si illusoire ; s'inscrire en faux apporte des fruits, circonscrire le beau - des ombres et des fleurs.

Le mauvais pessimiste découvre un ver dans la pomme et décrète l'évacuation du paradis ; le bon optimiste vit, enthousiaste, même dans l'enfer, en y cultivant l'arbre du savoir - le pommier.

Quel meilleur ami des quatre éléments que l'arbre puis-je trouver ? - fils de la terre, avec la soif de l'eau, tendu vers l'air et se livrant au feu.

Je tends mon arbre de quête et je m'attends à ce qu'un arbre lecteur s'unifie avec lui, dans une fusion foisonnante ; mais, la page tournée, mon arbre chute, et je ne dois pas m'offusquer, si tout un chacun, sans arbre interprétatif à lui, se serve du mien comme d'un vulgaire bois de chauffage ou d'allumage. *L'arbre une fois abattu, en prend du bois qui veut* - Érasme - *Arbore deiecta, ligna quivis colligit.*

Lorsque, en cherchant la paille dans l'œil de mon prochain, j'entends que, n'étant pas autochtone de *souche*, je devrais chercher la *poutre* dans mon propre œil, je m'insurge contre ces deux ruines de l'arbre, dont je n'assume l'avenir que sous forme des *cendres*. Mourir, ni par le temps ni par la main des hommes, mais d'une fusion-unification entre l'air des mots, le feu de l'âme et cette terre française, qui me met près de ses meilleures fontaines, dont l'eau me reste intouchable.

Les citations de ce livre sont un tribut à l'intentionnalité et, en même temps, sa réfutation : tant de mes métaphores gagnent (en clarté) à être encadrées par un arbre structurel (des substances ou relations) et par un arbre logique (des fraternités, négations ou antonymes) ; mais l'unification avec d'autres arbres aurait tout autant gardé l'essence du mien.

Dans ma géométrie *spirituelle*, les deux dimensions de la platitude s'appellent temps et espace, sujets mystérieux, mais dont l'étude n'a jamais produit de mystères ; sur la troisième dimension naît la dialectique entre le haut et le profond, où aucun mystère n'affleure, on ne peut y compter que sur ses propres vertiges, pour creuser ou pour s'envoler. La bonne dialectique n'est pas une neutralisation, mais une unification.

L'analyse mathématique débute avec des suites – l'arbitraire du premier pas plus la règle du passage du pas n au pas $n + 1$ – le contraire d'une analyse intellectuelle, où une haute Loi dicte le premier pas et tout enchaînement est méprisé. Dans un groupe algébrique, on sait apprécier l'élément zéro et l'élément neutre, les bases d'une pensée associative, comme en philosophie. *La vraie pensée est une pensée de gens, qui ont quitté la série pour être des groupes* – Sartre – à cette pensée des opérandes, il manqueraient des opérations, pour constituer un arbre.

Le sage représente le monde, le poète l'interprète, le journalier le modifie ; Platon se moque de Marx, Nietzsche ne le remarque guère ; tant d'invariants réels ou d'unifications imaginaires nous laissent devant le même arbre.

Mon arbre est un compromis, ou mieux – une union, ou encore mieux – une unification entre le matérialisme et l'idéalisme : j'admire l'existence même des constantes dans l'univers de la matière et j'admire l'essence même des variables ou des inconnues, dont est capable l'univers de l'esprit. Mais l'admiration, c'est un autre nom pour désigner la caresse, qui est le commencement ou la racine de tout.

Lue au second degré, la définition anglo-saxonne : *n'est vrai que ce qui marche* – est une bonne incitation, pour que mes pensées ou gestes *dansent*, s'ils ne veulent pas rester dans ce milieu insipide de l'apathique

vérité. Et que l'arbre poétique s'occupe davantage des ombres que des fruits, en prolongement ironique de Goethe : *N'est vrai que ce qui est fécond - Was fruchtbar ist, allein ist wahr.*

Dans la peinture des commencements, l'arbre originelle doit être plus présent que la source, la généalogie préférée à l'archéologie.

La mathématique à la rescousse de l'immobile ou de l'invariant : en algèbre - des éléments neutres, en analyse - la notion de convergence, en géométrie - l'égalité, ou la mêmeté, représentées le mieux par l'unification d'arbres.

Il est bien qu'on prenne un auteur pour un arbre, mais il faut le prendre en tant que climat et non pas comme enchaînement de saisons, aboutissant, inexorablement, à la pourriture et à la souche. Si j'ai plus besoin de vitamines que de hauteur ou d'ombres, de profondeur ou de fleurs, je serai rapidement déçu. Il aurait mieux valu que je restasse avec une forêt, plutôt qu'avec un arbre. On reconnaît les grands par la préférence qu'ils accordent à la floraison, plutôt qu'à la cueillette.

Jadis, le sage plaçait son ambition dans la graine qu'il plantait, ou dans les fruits qu'il offrait, ou, à la limite, dans l'ombre qu'il projetait ; mais aujourd'hui, il ne dispose que des greffes : commentaires des commentaires, reflets de ce que, même sans lui, tout le monde voit, empreintes des actes. Il n'y a plus d'arbres littéraires, puisqu'il n'y a plus de climats libres, que des serres serviles.

Pour que ta valeur ne te perde pas, cache-toi dans des formules, dont personne ne parviendra à évaluer la valeur à cause des inconnues insolubles.

Encore des contraintes : toute poésie commence par l'exclusion du bois de

mon arbre, de la matière première de ma montagne, de la lumière de ville de mon ciel étoilé.

Les points de chute se trouvent, d'habitude, dans la platitude ; la fausse fierté de te dire, que là où s'élèvent des monts majestueux s'ouvrent aussi des précipices, ne doit pas t'illusionner. La montagne ou l'arbre, le vertige ou la fleur, la lumière ou l'ombre. Le danger est dans le refus des ailes ou dans le poids des semelles (la grâce ou la pesanteur ascensionnelles - S.Weil). La chute sous un arbre peut être plus ample que dans un précipice. Et plus instructive. Ce qui attire vers la montagne, c'est son peu de routes.

Je m'agrippe à l'arbre, me prenant pour un rossignol ; j'ouvre les yeux, m'observe et me découvre caméléon qui, ailleurs, serait trop visible ; je referme les yeux et me flagorne de n'être qu'une chauve-souris ou une chouette.

Étant partisan des commencements, je vois de travers l'image de la souche, qui est la fin de l'arbre ; pourtant, faire souche est un acte de *débutant*.

Enfin, je viens de trouver l'exemple insurpassable d'un creux pseudo-philosophique monumental. Ce qui le rend particulièrement savoureux, c'est qu'il est pondu par le grand Aristote : *L'être et l'un sont, en vérité, plus substances que le principe, les éléments et la cause*. Sept termes que vous pouvez inter-changer impunément dans n'importe quel ordre, sans aucun outrage au sens primordial, brillant par son absence. Et, pour pimenter cet exercice, se rappeler, que pour ce penseur *toute cause est un principe, tout principe est une vérité et tout être est une substance*. Une forêt de quantificateurs fantomatiques, sans aucun arbre, aucune chose.

À force de répéter que l'homme est un arbre, je finis par voir dans la

femme une pomme et un serpent, réveillant non pas une curiosité pour le savoir mais une soif de l'inconnu.

L'arbre entretient les appétits aussi bien des yeux que des cerveaux et des âmes. *L'arbre est deux fois plus utile que ses fruits* - Cicéron - *Bis pomis utilis arbor*. Ce que j'appelle arbre maîtrise les racines, embrasse les cimes, produit les ombres. *Je vois mon arbre réparer ses branches* - R.W.Emerson - *I see my trees repair their boughs*.

Ils craignent de secouer l'arbre, avares qu'ils sont de fruits et d'oiseaux, craintifs qu'on s'aperçoive, qu'il ne s'en détache pas de leurs branches - J.Cocteau. On le secoue, aujourd'hui, pour en recevoir des perroquets et des navets (M.Twain). Rien de fructueux ne croit plus en hauteur ; rien de frais ne se cache dans les ombres ; tout grandit en vitamines et s'amplifie en largeur. Toutes les variables le quittèrent ; aucune unification enrichissante n'est plus en vue.

Les malades demandent la guérison, non la résurrection - G.Thibon. La résurrection est épreuve de l'arbre ; on en peut créer le climat jusque dans un grabat, en glorifiant l'incurable. *La tradition ? Noblesse héréditaire du plagiat* - S.Lec. *Un génie emprunte noblement* - R.W.Emerson - *Genius borrows nobly*. La muflerie des inventions est plus traditionnelle, sans être transmissible. L'ignorance des racines - la maladie des branches sèches. *L'immaturité se reconnaît dans l'imitation, la maturité - dans le vol* - T.S.Eliot - *Immature poets imitate, mature poets steal*. On vole des livrets, on invente sa propre musique. *Un bon compositeur n'imité pas, il vole* - I.Stravinsky - *Хороший композитор не имитирует, но ворует*. Le créatif n'adapte pas, il adopte ; le poussif n'acquiert pas, il conquiert. L'art ignore le sixième Commandement.

Être indisponible aux appels de l'accessoire et ... y répondre. Être disponible aux appels de l'essentiel et ne pas y répondre, retourner la

question, jouer sur ses variables, invariants, indéterminations, négations.

Périssent la forêt *profonde*, pourvu que mon arbre garde sa *hauteur* !

Ceux qui s'imaginent installés dans la profondeur maîtrisée se lamentent sur l'impossibilité de faire passer toute la portée de leurs insondables idées ; ceux qui ne font que suivre du regard la hauteur inaccessible, gardent pour soi l'impulsion initiale, le rythme des premiers sons ou images, comptent davantage sur les ailes que sur le cerveau du spectateur ; si ton œuvre est un arbre vivant, il trouvera toujours de bonnes substitutions virtuelles, c'est à dire compréhensions ; et peu importe de quoi l'arbre nouveau s'enrichisse - de feuilles, de racines ou d'ombres.

Par l'Amour

C'est l'amour qui trouve le meilleur emploi pour tous les éléments de mon arbre : *L'amour s'élève jusqu'à votre hauteur et caresse vos branches les plus délicates. Il descendra jusqu'à vos racines et les secouera là où elles s'accrochent à la terre* – Kh.Gibran - *Love ascends to your height and caresses your tenderest branches. Love shall descend to your roots and shake them in their clinging to the earth.* Et il m'apprend à vivre en déraciné, à la nouvelle étoile, sous de nouvelles ombres. Et je comprendrai, que le soi, c'est la hauteur, où naissent des couleurs : *Les ombres rehaussent les couleurs* – W.Leibniz.

L'amour s'associe bien aux trois symboles de la vie : au désert, à cause de ses mirages et de ses solitudes ; à l'arbre, à cause de ses saisons et de ses climats ; et surtout, à la montagne, à cause de ses paysages et de ses vertiges.

Toute rencontre de deux êtres peut se réduire à la métaphore de l'unification d'arbres : pour les esprits, l'entente se ferait par les racines, pour les âmes – par les fleurs, pour les cœurs – par les cimes. Aux hommes de science on ne demandera pas *le degré d'amour, avec lequel ils regardent leurs arbres* – Dostoïevsky - *степени любви, с которою они смотрели на деревья*, puisque le scientifique lève rarement son regard, familier surtout des feuilles de ce jour.

Pour faire de leur compagne un ange, les uns s'attellent à cultiver un paradis, les autres s'y fauillent en tant que serpents, les troisièmes se contentent d'y entretenir un arbre. Les actifs, les lascifs, les créatifs. Mais c'est le prix des pommes qui détermine aujourd'hui les choix de l'ange et le mute définitivement en bête, à côté des spéculatifs.

Connaître, c'est reconnaître - aimez ce que vous ne connaissez pas. Aimer, c'est découvrir un arbre, où tout n'est qu'inconnu ; il s'unifie aussi bien avec le monde qu'avec le vide. L'amour qu'on nous porte, plus que la création que nous portons, est reconnaissance de notre soi inconnu, non cultivé, inarticulable, naturel – Hegel ne disait pas autre chose.

La comparaison la plus féconde, en logique ou en amourettes, est celle qui débouche sur une unification : naissance d'un arbre avec plus de ramages ou d'ombres et plus de promesses de fleurs ou de sèves. Et peu importe si c'est l'arbre requêteur ou l'arbre interpréteur qui apporte plus de nœuds ou d'ombres. Celui aime plus, qui a plus d'inconnues dans son arbre.

Si, en effet, l'amour nous munit d'une *vertu unitive* (*virtus unitiva*), c'est sous la forme d'unification d'inconnues, dont il enguirlande l'arbre de vie.

Il y a tant de manières de s'unifier, en arbres, avec des idées, des hommes, des images - par des racines, des ramages ou des ombres. Mais seul l'amour crée en nous des inconnues en tout point des deux arbres, qui devraient rester infiniment loin l'un de l'autre. *Si mes paroles sont en résonance avec toi, c'est que nous ne sommes que deux branches d'un même arbre* – W.Yeats - *If what I say resonates with you, it is merely because we are both branches on the same tree.*

Aux amoureux, il vaut mieux être deux arbres à part, aux branches chargées d'inconnues, et vivre la naissance fusionnelle d'une mélodie unifiée, harmonisée. Et garder, chacun, sa solitude, dans un élan vers la même cime : *dans une fuite, où être deux ne signifie que double solitude* – R.Musil - *eine Flucht, auf der das Zuzweisein nur eine verdoppelte Einsamkeit bedeutet.*

Ceux qui cherchent la vérité sont, généralement, encore plus raseurs que

ceux qui se gargarisent de l'avoir trouvée. Les deux en sont, probablement, des amis, mais je leur préfère des amants ! Ceux qui sont à l'origine d'un langage, langage de requêtes, de regards, de soupirs, de perplexités, d'où surgit la vérité auréolée de substitutions des belles et mystérieuses inconnues. La possession, fût-elle furtive, hypothétique et inavouable, donne du piquant à la recherche.

Ce que je dénigre sous le nom de calcul et l'oppose à la danse n'est qu'un cas particulier, dégénéré, certes, de l'unification d'arbres. Là où l'amoureux réinvente des palpitations de feuilles d'inconnues ou des ramages ou ombrages, invisibles aux autres, le calculateur ne fait qu'appliquer des formules du sens commun aux nœuds, bâtis en dur par les autres. L'homme, incapable de s'unifier avec l'inconnu de l'amour, s'appelle robot.

La passion de et pour l'inconnu entretient et la science et l'amour ; il faut introduire de nouvelles inconnues dans l'arbre de la connaissance voluptueuse et réveiller, ainsi, des unifications inespérées avec l'arbre de la vie. Stendhal appelle cette magie – cristallisation (des branches recouvertes de nouveaux cristaux) : *opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.*

Tout engouement amoureux, quelque apparence éthérée qu'il se donne, a sa racine dans l'instinct sexuel – A.Schopenhauer - Alle Verliebtheit, wie ätherisch sie sich auch gebärden mag, wurzelt allein im Geschlechtstriebe.

Ce qui en fait un bel arbre ! Aucun autre n'a autant d'inconnues, en tout point de son corps et de son âme. Aucun autre n'aboutit aux unifications aussi abondantes en lumières et en ombres, en pertes et en retrouvailles de soi, en élans et en immobilités. L'alternative de l'arbre, c'est la platitude, la transparence, le morne enracinement dans le minéral.

L'amour fuit les preuves et les développements ; il veut réduire à la forme de maximes caressantes tout le fond écrasant de la vie ; la caresse, que la main lascive ou le verbe furtif m'offrent, c'est une maxime d'un bien suspendu. *Laisse-moi l'aphorisme ; j'attends l'arbre et l'amour* - Valéry.

Ils saluent l'amour, comme le chômeur – un job providentiel ; se libérer de la solitude ou de l'oisiveté et gagner du confort. *L'amour, la béatitude, parce que la fin à la solitude est venue* – G.Maupassant. L'amour est la découverte d'une solitude unifiable avec une autre solitude.

L'amour est un état d'âme, refusant d'être un arbre ; l'apparition d'un nid ou d'un cocon, sans parler de racines, de sèves ou de fruits, signe sa déchéance. *L'amour est du haut vol, refusant tout enracinement* - N.Berdiaev - *Любовь - полет, разрушающий всякое устройство*. Il prouve que la hauteur peut exister sans la profondeur.

Dans le regard, il devrait y avoir de la grâce et de la pesanteur, de ce qui est charmant et de ce qui est charmeur, comme dans le regard de femme, qui prolonge ou complète ce que la bouche n'ose pas prononcer. *La femme enrichit la hauteur de la vie et en multiplie la profondeur* - Nietzsche - *Durch Frauen werden die Höhepunkte des Lebens bereichert und die Tiefpunkte vermehrt*. Elle voit plus de branches à variables que de constantes racines. Le regard est un interprète, et l'interprétariat, c'est le contraire de l'empreinte.

J'aime ceux qui rapprochent l'homme de la tentation de l'arbre. Ève et Adam, ignorant encore les sirènes volatiles, en compagnie du reptile. Daphné répondant aux assiduités d'Apollon par métamorphose en arbre ; la mère d'Adonis, Myrrha, qui, une fois arbre, produit la myrrhe, dans l'éphémère jardin de son fils. Ce bon Ovide laissant Jupiter transformer le couple d'amoureux, Philémon et Baucis, en deux arbres (la dernière partie de leurs corps, à passer dans le règne végétal, - les yeux !).

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

Pour porter des fruits, il faut quitter la saison des fleurs. C'est aussi vrai que la parabole du grain qui meurt. Ne pas confondre le grain et la paille. Le feu, qui se propage, ou le feu d'artifice d'une naissance.

Même dans les arbres généalogiques, l'amour cherche le tentateur, le fruit, l'ombre et la fleur. *L'amour est fils de l'illusion et père de la désillusion* - M.Unamuno - *El Amor es el Hijo de la ilusión y Padre de la Desilusión*. Dès qu'il ne lui en reste que la racine ou le bois, la profondeur et le chauffage, il sera déchu de la hauteur et de l'éclairage *ludique*, il fera parti d'une forêt, à but reproductif.

Toute création humaine - de théorèmes, d'arbres, de poèmes - part d'un besoin divin, et Aphrodite, plus nettement que Mercure, pousse mon âme ou mes mains vers une rupture avec l'inertie du monde mécanique. Mais pour être complet, c'est à dire universel à l'échelle divine, je dois compléter mon jury céleste par Athéna et Apollon, en flanquant l'amour d'intelligence et de beauté. Et je m'adresserai à Zeus, maître des foudres critiques et amateur des volontés de puissance.

Malgré le Doute

Je poussais mes racines dans des profondeurs – et je n'y vécus aucune rencontre ; j'étendais mes ramages – personne ne vint cueillir leurs fleurs ni se réfugier dans leurs ombres ; c'est l'une des raisons, pour lesquelles mes meilleures inconnues s'incrument désormais dans mes cimes.

Au-delà d'une certaine profondeur, aucun courant de vie n'alimenterait plus mes racines. *Le méchant arbre compte sur des racines profondes* - Ovide - *Mala radices altius arbor agit*. En toute saison, écoute la hauteur de tes cimes, où l'appel de la lumière déterminera l'intensité de tes ombres.

Tant de mes lumières mesquines doivent être éteintes, pour que je puisse me livrer, ravi, aux ombres projetées par mon seul astre, mon anti-étoile. *Égaliser les lumières, unifier les ombres* - Lao Tseu - on s'approfondit dans l'Un, on se rehausse dans l'unification d'arbres.

Mon jeu d'ombres est pris, par des yeux délicats, pour lumière. Cette interchangeabilité est une véritable chinoiserie de *yin* (les ramages et les feuilles de l'arbre) et de *yang* (le tronc et les branches). Peu m'importe votre lumière aux cimes ; je la développe, ou plutôt je l'enveloppe de mes ombres : je m'adosse à la ferme lumière, pour mieux affronter les ombres dansantes. Et vos ombres radicales ne m'émeuvent que si j'en devine le soleil : *Ceux qui sont hideux au soleil ; ceux qui gagnent à accueillir le froid et l'obscurité* – E.Canetti - *Menschen die an der Sonne gehässig werden. Menschen, denen Kälte und Finsternis gut tun*.

Pour que je me tourne du côté de mon soi inconnu, il y a une technique facile : reporter l'admiration des organes – y compris de mon esprit, y

compris de mon âme – sur leurs fonctions. C'est ici que j'ai la sensation de faire partie de ce qui, tout en étant moi, est plus grand que moi – l'unification enrichissante, mystifiante, rehaussante. La hauteur d'une admiration est ce que la profondeur est à la connaissance – un contact, ou son illusion, d'avec l'au-delà.

Tsvétaeva - un don organique total, aucune adaptation au mécanique. Quelqu'un, qui croît et se sculpte, comme un arbre ou un Narcisse, ce qui est mieux que grandir ou se construire : *M.Tsvétaeva ne se maîtrisait pas, ne se construisait pas, elle ne se connaissait même pas et cultivait cette ignorance* – N.Berbérova - *Цветаева не владела собой, не строила себя, даже не знала себя и культивировала это незнание* - voilà encore de l'ignorance étoilée ! Si les autres ne vivent que de leur soi connu et maîtrisé et ignorent leur soi inconnu et sacré, c'est qu'ils s'éloignent de l'ange et s'approchent du robot.

Là où, dans l'arbre de ses réflexions, le sage se contente de placer une inconnue, qu'il fait danser à la lumière de son étoile, le sot se complaît à proposer des fils conducteurs, et la médiocrité s'enorgueillit à tisser, lourdement, des nœuds gordiens triviaux.

Les doutes des sages viennent des réponses sans question ; la plupart des certitudes des sots proviennent des questions sans réponses. La question, dans laquelle il n'y a pas de variables ou l'on échoue à les y introduire, ne mérite généralement pas qu'on y réponde. Pour le reste, si je ne suis pas capable de répondre, c'est à dire de substituer aux variables - de belles valeurs, alors mes doctes certitudes, même négatives, ne valent pas un seul des doutes enthousiastes, nés d'une unification d'arbres. Les certitudes sont des frontières, mais le doute, c'est un Ouvert, ne mordant pas sur la frontière.

On reconnaît un philosophe par la profondeur de ses questions, aux

réponses illisibles ; le poète se fait remarquer par la hauteur de ses réponses, aux questions invisibles ; quand un seul homme porte en soi ces deux profils, son discours devient un arbre, visible et lisible, vivant ; isolés, ils n'exhibent, le plus souvent, qu'une minéralité des gouffres ou des montagnes.

Rafraîchir une question, c'est d'y introduire un maximum de variables, pour des unifications futures. *Il vaut mieux remuer une question, sans la décider, que la décider, sans la remuer* - J.Joubert. La décision d'une question mal remuée ne contient que de la plate vérité.

Tout bel enfant, en philosophie, se réclame d'une naissance miraculeuse ; ce qui les distingue, c'est le métier présumé de leur père – un scientifique (Hegel) ou un poète (Nietzsche). Des *enfants de la vierge réflexion* (*Jungfrauinder der Speculation* – J.G.Hamann) ou des *enfants de l'avenir* (*Kinder der Zukunft* – Nietzsche). Des arbres, à généalogie établie ou à établir.

Deux sortes d'inconnues, que le philosophe doit mettre dans l'arbre de son discours : celles que *contient* la vie et celles qu'*entretient* l'art. On reconnaît les grands par l'insertion de leurs inconnues non seulement dans des feuilles, mais aussi dans des racines, des troncs et des ombres. Héraclite le tente, Nietzsche le réussit, Heidegger en abuse.

Dans chaque problème sérieux, l'incertitude descend jusqu'aux racines - Wittgenstein - *In jedem ernsten Problem reicht die Unsicherheit bis in die Wurzeln hinab*. Ce qui autorise le médiocre à divaguer dans des ramages, le pragmatique - à ne voir que le souci du fruit, le poète - à s'abandonner aux fleurs, et le philosophe - à reconstituer l'arbre tout entier.

Toute œuvre philosophique consiste à formuler un problème insoluble, lui trouver un sol de concepts fécond et faire pousser là-dessus un arbre

alimenté de la sève des métaphores. Mais le non-philosophe y voit un édifice, bâti sur un socle des solutions et approchant du ciel des mystères.

Même la lumière n'est recherchée aujourd'hui que pour une navigation en toute sécurité : *L'ombre d'un arbre exprime aussi l'azimut et la hauteur du soleil* - Alain - n'importe quelle poubelle aurait rendu le même service ! Mais l'arbre représente le mieux le zénith incertain et la hauteur angoissée de mes ombres. *J'aime l'homme incertain de ses fins, comme l'est l'arbre* - R.Char.

Chose suspecte est la clarté qui dure, l'impuissance de trouver des mots de plus haute volée que ceux qui, plus tôt, nous avaient soulevés ou bercés. D'où l'intérêt des noms à variables, à multiples substitutions possibles.

Les hommes brillaient grâce aux multiples inconnues, dans lesquelles se devinaient des *qui*, des *quoi*, des *comment* ; à cette génération des *X* vitaux succéda la génération des *Y* (des *why*), engoncée dans des constantes en béton.

La précision est primordiale, quand la requête est de forme : Que vaut (*pourquoi*, *comment*, *quand*, *où*) *X* ? Mais l'intelligence, c'est la *spécification* de *X* : modèles (substances), qualificatifs, négation, quantification, liens entre objets, tournures verbales. La présence d'inconnues, dictée par une intuition ou une foi, peut être plus féconde qu'une mécanique précision en résolution.

Soit une chose, *C*, son implexe, *Im*, et notre parcours, *P*, au-dessus de la chose, entre les moments *t1* et *t2*, vécu avec l'intensité *In*. Héraclite nous dit, que l'égalité, $C(t1) = C(t2)$ est impossible ; Nietzsche nous suggère qu'avec *In* suffisamment grande, cette égalité est métaphoriquement possible - l'Éternel Retour ; Valéry dit qu'il n'y a pas de choses, que des

implexes, qui sont toujours unifiables, $\text{Im}(t1) = \text{Im}(t2)$, - l'Éternel Présent.

La tension entre les contraires ne devrait pas se résoudre dans un relâchement *dialectique* quelconque, mais dans une bonne raideur d'une corde, sur laquelle je pourrais jouer ma meilleure musique. La musique naît des inconnues, dont est chargé mon arbre requêteur. L'unification d'arbres promet de nouveaux reliefs, tandis que la synthèse (*Aufhebung*) est source de platitudes.

N'apprécier que des chemins inaboutis (des *Holzwege* de Heidegger), à travers une forêt obscure (la *selva oscura* de Dante), et m'abandonnant au pied de mon arbre, qui sera mon opus, la ruine des chemins et clartés.

En quelle saison veux-tu unifier ton arbre ? Veux-tu privilégier la fleur, le fruit ou le bois de chauffage ? La lumière de sa cime, l'ombre de ses ramages, la ténèbre de ses racines ? Ce qui est visible, ce qui est lisible, ce qui est intelligible ? *Les principes philosophiques sont les racines de notre pensée et de notre volonté ; c'est pourquoi ils ne doivent pas s'exposer à la vive lumière - Nietzsche - Philosophische Grundanschauungen sind die Wurzeln unseres Denkens und Wollens : deshalb sollen sie nicht ans grelle Licht gezogen werden* - cette préférence de la hauteur ne nous rend pas moins profonds, mais moins bavards.

Les branches apportent l'ombre, qui me sépare de la forêt et fait de moi - un arbre. C'est la cime qui est la seule réalité, irradiant la lumière et animant le rêve. *Dans les racines - la lumière des branches ; dans les branches - le rêve des racines - V.Ivanov - И корни - свет ветвей, а ветви - сон корней.*

Ce que nous pensons d'un arbre n'est pas une de ses ombres, c'est aussi un autre arbre. Avec une bonne lumière, l'ombre dessine le tableau, et

l'arbre tend les pinceaux. Chez un bon peintre, on ne voit plus de traces de pinceau. Mais l'arbre émergeant du tableau fait oublier les ombres.

À quoi dois-je m'attendre, si je mets au centre ce qui m'est le plus énigmatique et impénétrable, moi-même ? - au jeu passionnel des ombres, à la perte de repères, au vertige. Et qu'ils sont sots, ceux qui se disent : *placez-vous au centre, et le vrai, le juste et le paisible vous appelleront* – R.W.Emerson - *place yourself in the middle, and you are impelled to truth, to right and contentment*. L'arbre, lui aussi, n'a pas de centre compréhensible, ce qui le rend sacré.

Le cogito n'est pas une formule logique, mais une équation à variables, dont chacun crée les domaines de valeurs. Toutefois, pour son père misérable, il relevait plutôt de la physiologie que de la logique : *Sentir n'est rien d'autre que penser* - Descartes - *Sentire nihil aliud est quam cogitare* - voilà que le front plissé, que lui prêtent les acolytes, cède tout son prestige - aux glandes ! Pour être sûr d'exister, il suffit donc, par exemple, d'être caressé, ce qui n'est que du bon sens !

La pensée unique fit d'énormes progrès. Elle persuada à tant d'hommes orgueilleux d'avoir leur regard à part, tandis que l'œil du troupeau s'y installa en maître. Le doute, en soi, n'est pas plus recommandable qu'une recette de cuisine ; il n'est bon qu'accompagné des paradoxes, ces couples d'avis se reniant par un simple changement de langage. Il est le contraire du microscope sceptique, il est le microscope ironique. L'unification des arbres de plus en plus dissemblables - la noble tâche du doute.

Plus on appuie sur la touche unique d'un système, plus on frappe à côté de la vie. *L'homme du système ne veut plus avouer à son esprit qu'il vit, que, tel un arbre, il aspire à l'ampleur autour de lui* - Nietzsche - *Der Systematiker will seinem Geiste nicht mehr zugestehen, daß er lebt, daß*

er wie ein Baum, in Breite um sich greift. Cette perte d'ampleur vivifiante est due au manque de hauteur palpitante.

L'homme du labyrinthe cherche son Ariane, pour lui apporter une solution et une issue ; l'homme de l'arbre appelle son Eurydice, pour lui rappeler le mystère du regard et du commencement.

Ce n'est pas la négation qui est le mouvement le plus prometteur d'une pensée, mais la réduction (élévation ?) de constantes au rang d'inconnues (ce que d'autres qualifient, à tort, de négation ou de dénégation). Dans le meilleur des cas, cette inconnue prendra la structure d'arbre à unifier. On n'a pas besoin d'un dérèglement des sens, le bon sens suffit : *Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens* – Rimbaud.

Trois niveaux de discours : énoncer, poser, formuler - se désintéresser de la réponse, la laisser au lecteur, la mettre dans la question même, sous forme de belles inconnues. Athlète, ascète, esthète.

Le philosophe est artisan des réinterprétations ; toute pensée, absurde dans l'interprétation courante, admettrait un sens intéressant, moyennant réinvention de modèles ou de langages. *Je ne sais comment il ne se peut rien dire de si absurde, qui n'ait été avancé par quelque philosophe* - Cicéron - *Nescio quo modo nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* Le grain est absurde ; est sensé l'arbre, qui en naît. De même, le jugement (défini par Kant comme *représentation de la représentation* - *Darstellung der Darstellung*), comparé au regard.

De la *chose en soi*, nous ne percevons, évidemment, qu'une partie, délimitée par nos sens, articulée par notre esprit, résumée par nos représentations et confirmée par nos interprétations. Il n'y a pas de commune mesure entre les choses réelles, leurs modèles et leurs perceptions ; ni coïncidences ni unifications ni comparaisons n'y sont

possibles - les ponts entre ces mondes sont jetés par l'esprit arbitrairement, sans aucune règle clairement formulée, et à travers la représentation et la donation de sens.

L'intentionnalité est la construction de l'arbre linguo-conceptuel d'accès à l'objet visé : un simple nœud-nom, dans le cas le plus flagrant, une forêt-réseau logico-sémantique, dans le cas le plus embrouillé.

Les mêmes profondeurs visitent tous les hommes, mais c'est le talent, c'est à dire la hauteur, qui détermine si les tentatives de les rendre resteront platitudes ou se solidariseront avec des envolées. La hauteur ne peut être qu'inventée ; la platitude est bien réelle. *C'est l'excès de la signification suggérée, c'est le fait de transformer le courant sous-terrain en un courant de surface, qui nous abaisse jusqu'à la prose* – E.Poe - *It is the excess of the suggested meaning - it is the rendering the upper instead of the under current of theme, which turns into prose.*

Aux trois éléments - eau, terre, air - sont associés trois courants vitaux : la fontaine, les racines d'un arbre, le souffle - le souterrain, le terre-à-terre, le hautain - la philosophie, le savoir, la poésie ; ils brillent, culminent et se poétisent grâce à la pureté et à l'intensité, ces courants du feu, du génie. La métamorphose de Phénix nous rendra la fontaine, l'arbre et le souffle.

La valeur ontologique de la mathématique n'a rien à voir avec ses démonstrations ou preuves, c'est à dire des ramages, elle est dans ses racines, des principes : avec l'algèbre - les propriétés des opérations, avec l'analyse - le processus comme voie d'accès à l'infini, avec la géométrie - la mesure, la distance ; ces trois volets couvrent complètement la réalité : ses invariants, ses mouvements, ses proximités.

Quand, à partir d'une image, je suis capable de la projeter sur les

horizons, de la sublimer en hauteur, de l'ancrer aux sources profondes, on appellera ce genre de lecture - unification d'arbres.

Nietzsche et Heidegger sèment des inconnues à profusion, unifiables avec l'art ou avec la vie, – un vrai régal pour tout herméneute. Mais quel sens peut avoir un commentaire sur tous ces Foucault, Deleuze, Derrida, Ricœur, où il n'y a que des constantes ?! - écrits sur écrits sur écrits.

Tout bon arbre est chargé d'inconnues, ouvertes à de fécondes unifications. *La moindre chose contient un peu d'inconnu - trouvons-le* – G.Maupassant. Les inconnues se créent mieux, par élimination de constantes, qui s'y décantent.

En aucun cas le processus ne peut être équivalent au résultat (Wittgenstein) : le premier se résume dans une structure temporelle, et le second – dans une structure (arbre, graphe) spatiale. La notion d'*infini*, par exemple, n'est pensable qu'en tant qu'un processus, et celle de *fait* ne s'inscrit que dans un résultat.

Chez le sage, le besoin d'unification d'arbres va de pair avec la liberté d'introduction de nouvelles inconnues. *Laisser quelque chose en suspens, c'est un devoir, une victoire sur un autre besoin, le désir de tout unifier* - L.Salomé - *Etwas in der Schwebelassen ist eine Pflicht : - Sieg über das Nebenbedürfnis, alles unter Einen Hut zu bringen*. Et l'on reconnaît le type d'homme d'après les lieux, où il est prodigue en variables - en racines, en feuilles ou en fleurs en suspens.

Le progrès du sot va toujours de la racine aux extrémités des branches, de ce qui est caché vers ce qui est dénudé. *Le développement de l'esprit est un progrès de l'indéfini au défini* - H.Spencer - *The development of mind must ever be from the undefined to the clearly defined*. L'élagage, le taillage profond et les hautes greffes, le lié devenant libre - un

développement plus prometteur des floraisons inattendues.

L'imagination sert surtout à créer de nouvelles variables sur un arbre de la connaissance. *Au royaume de l'imagination, l'inconnu est tout-puissant* - Napoléon - il en est seulement le signe, dont la première qualité n'est pas la puissance mais l'ouverture à l'unification, la souplesse. C'est la richesse des substitutions interprétatives qui témoigne de la puissance !

On ne sait pas qui, dans un discours, abuse davantage de constantes : le locuteur ou l'interprète, mais le bon style, ou le bon goût, accrochent des variables à toutes les branches-équations de l'arbre de la création, et leurs substitutions en créent un second, plus profond, plus haut et mieux ramifié que l'initial. Plus original est un discours, de plus d'inconnues et de substitutions aura besoin son auditeur.

Pour connaître, il faut ouvrir les yeux ; et pour sentir, il faut les fermer : déchoir ou se corrompre, ou bien promettre des ailes aux rêves et des bosses au réveil. Ce qui est déchéance sous un arbre peut être révélation sur une montagne. C'est le chemin qui se corrompt et non pas les yeux qui le scrutent. Dissocier les yeux des pieds, c'est le problème !

On ne peut pas voir à la fois l'arbre et sa forêt : les arbres uniques empêchent de voir la forêt commune et vice versa. Leurs accommodations s'excluent.

J'ignore le sens de la vie, mais la vie n'est que de perpétuelles naissances du sens : le désir (le *mystère* de son orientation ou focalisation), la conception (le *problème* de la prière, des références, de la négation), la délivrance (la *solution* dans la vérité, les substitutions).

Une grande illusion : opposer une feuille morte, détachée de l'arbre et en proie aux courants, - à l'étoile, n'obéissant qu'à une loi profonde

(H.Hesse). Toute trajectoire peut se calculer comme une orbite ; c'est la haute immobilité qui reste seule incalculable.

Le regard : dans l'unification avec l'arbre du monde, la faculté de continuer à garder des feuilles inconnues, ouvertes à de nouvelles fusions ; l'inconnu renaissant s'appellerait l'infini. Ce bel appel aux philosophes : *Dégage l'inconnue !* De J.Joubert !

Les conflits, les contradictions, les incompréhensions surgissent plus souvent entre des représentations d'une même réalité que dans la réalité elle-même. Deux arbres, se dévisageant, se défiant, s'embrassant, et l'issue – soit une dialectique mécanique soit une unification organique. Pour un créateur, ces deux arbres poussent en lui-même et sont source d'enrichissement : dans les cimes on gagne en hauteur, dans les fleurs – en beauté, et dans les racines – en souffrance : *Le désespoir vient du sentiment d'ubiquité ; mais toutes ces valeurs, variées et jadis inconciliables, sont désormais unifiées en moi* – N.Berbérova - *Отчаяние связано с ощущением раздвоения ; все разнообразные и противоположные черты во мне теперь слиты.*

La certitude traverse trois étapes : le libre arbitre de la représentation (dans le contexte de la réalité à modéliser), la logique de l'interprétation (au sein du modèle), la liberté de la validation intuitive (par la confrontation des résultats logiques avec la réalité modélisée). Créer un arbre artificiel, le parcourir, l'insérer dans une forêt existante, à la frontière entre l'idéal et le réel.

Dans l'art, créer, c'est introduire de nouvelles inconnues dans son message, c'est donc un travail des ombres : *Deviens un arbre, pour répandre alentour de ton ombre le plus de musique possible* - M.Serres.

Nous sommes face à la même réalité, nous disposons du même

vocabulaire, de la même logique, de la même intelligence, mais les uns veulent en rendre le bruit, le plus fidèlement possible, et les autres cherchent à en extraire la musique sous-jacente, pleine d'inconnues. Les uns produisent un tableau figé, où tout est constant et commun, et les autres s'expriment en arbre, qui croît, s'entrelace avec mes propres branches ouvertes, annonce une vie nouvelle, unifiée, imprévisible.

Quand sur l'arbre de la Connaissance une idée est assez mûre, quelle volupté de s'y insinuer, d'y agir en larve et d'en précipiter la chute ! - L.Vauvenargues - et rester soi-même accroché à l'Arbre, là est le truc ! La patience d'une larve attendant les ailes du papillon. L'arbre de la connaissance est une idée, méritant plus de respect qu'un arbre fruitier réel ; on ne connaît le sensible qu'à travers l'intelligible.

Munir les feuilles de l'arbre de nouveaux ramages d'inconnues, ouverts à l'unification avec le monde en attente de nos échos. *La haute lumière parcourt les vieux arbres et crée, à leur ombre, de vastes échos* - G.Benn - *Ein hohes Licht umströmt die alten Bäume und schafft im Schatten sich ein Widerspiel.*

Le fruit est aveugle. C'est l'arbre qui voit - R.Char. Mais celui-ci finit généralement par s'éclipser au profit de la forêt qui le cache.

L'arbre, que j'aimerais créer, n'aurait pas ses racines dans ce siècle ; celui-ci ne saurait se deviner que d'après des feuilles d'inconnues et des fruits périmés ; à l'éternité j'adresserais les fleurs, les cimes et les ombres.

Il s'exprime

À qui l'arbre doit-il sa prospérité ou son indigence ? À la terre indifférente, à l'air clément, à l'eau salvatrice, pour terminer dans le feu sacrificateur. Il traduit sa personnalité par son talent, qui est l'attention ou l'intensité égales qu'il voue à tous ses éléments : des racines aux cimes, des fleurs aux fruits, de la sève à l'ombre. Le pouvoir, c'est les yeux et l'esprit, au service du vouloir, c'est à dire de l'âme et du regard. Le pouvoir, ce n'est pas la force, mais la puissance, permettant d'extraire le meilleur de nous – de nos faiblesses.

Qui ne rêve de puissance ou de réalisations héroïques ou artistiques ? Mais une fois que j'ai fait le tour de ces exploits, je comprends que rien ne vaut la maîtrise du mot, sans laquelle pâlisent les savoirs et les actes. Créer du vrai, en inventant des langages, est plus passionnant que d'en déduire, en restant dans le langage des autres.

Mes timides et maladroites tentatives de faire du bien au milieu des hommes ne valent pas grand-chose à côté de la voix du Bien, qui résonne dans mon cœur, même dans les déserts ou les cellules.

Par le Mot

Le langage, en tant que domaine, n'est pas plus énigmatique que la mécanique ; toutes leurs faces sont accessibles. En tant qu'instrument, il est une interface entre le modèle et l'homme, pour mieux appréhender la réalité. Les sommets et les gouffres, mathématiques ou poétiques, appartiennent au modèle ; le langage y apporte de la musique, qui ignore la profondeur et n'exprime que la hauteur. La partie commune et à la musique et à l'algèbre ne peut être que de l'algèbre, c'est à dire de la grammaire. Le langage est un outil d'entretien de l'arbre, pour manier les paraboles du grain, les hyperboles des floraisons, les ellipses des ramages.

Le langage n'est qu'une machine au service du désir : celui d'accéder (souci, focalisation, soupçon, intentionnalité) aux choses (les *pragmata* visées par des *pathèmata*) et celui de les évaluer (substitutions, hypothèses, modalités, valeurs de vérité).

Le naturel de chacun se détermine selon qu'on se sent plus près des mots ou plus près des choses. La chose pesant toujours plus, dans ce monde sans balances personnelles de mots, naturel signifiera inférentiel, croître - induire l'ordre partiel transitif, la terre - le manuel d'Analyse discrète et l'arbre - un cas particulier d'un graphe acyclique. *Pour le poète, les mots sont des choses naturelles, qui croissent naturellement sur la terre comme les arbres* – Sartre.

Le discours, ou la pensée, se forme en deux étapes, la pré-langagière et la langagière. La première : désirer, se focaliser, se tendre – et comme résultat : voir les objets et les relations. La seconde : référencer les objets et les relations, formuler la proposition et comme résultat : montrer

l'arbre conceptuel. L'échelle expressive du référencer va du nommer au chanter. L'échelle intellectuelle du formuler comprend les structures et les logiques, une simulation temporelle des tableaux spatiaux.

Le discours est une suite, linéaire et *temporelle*, de signes ; il n'est qu'une modulation des réseaux conceptuels, sous-jacents et *spatiaux* ; une langue ne contient pas de connaissances du monde, elle ne fait qu'aider à les résumer ou à les interroger.

Un mot (lexical), ce sont des flèches ou des panneaux indicateurs, nous renvoyant vers des concepts ; le voisinage avec d'autres mots permet de sélectionner ou de focaliser les chemins d'accès aux concepts ; le parcours engendre un arbre, dans lequel les uns ne verront qu'une structure, d'autres l'unifieront avec leurs propres ramages, d'autres enfin y entendront du chant. C'est le chemin qui dira, s'il s'agit d'une maîtrise ou d'une caresse.

La pensée est un arbre à variables, l'énoncé en est un mouvement, l'interprétation est le suivi du mouvement, aboutissant à l'arbre unifié.

Les mensonges reflètent l'impuissance du langage devant la suprême richesse de la pensée – V.Jankelevitch. Mesurée en belle monnaie, que frappe le langage souverain, l'indigence de vos pensées les réduit à un minable assistanat. Tout mensonge d'un langage riche contient tellement de variables subtiles, que de sa pénétrante négation naissent de multiples et belles vérités, parmi lesquelles se glissent aussi des pensées bâtardes.

Une phrase est, à la fois, une construction langagière, soumise à une analyse linguistique temporelle, et une proposition logique, à laquelle on applique une interprétation spatiale : une chronologie presque linéaire et une synchronie en arbres. Deux procédés radicalement différents, ce qui illustre le caractère indépendant et profond du langage : il n'est pas fait

pour *traitement d'informations*, mais pour exprimer la créativité, organique, initiatique, gratuite. Les tâches représentative et interprétative sont essentiellement non-langagières. D'après [Descartes](#), il serait même possible d'*exister* sans langage, puisque le vrai sens du cogito est bien : je représente (*cogito = percipio*), donc je suis. D'ailleurs, pour lui, toute pensée n'est que représentative, et donc – pré-langagière.

Les combats d'idées, non arbitrés par des mots désarmés, unificateurs ou consolateurs, sont toujours sources de grisailles et de mesquineries. Les mots sont des arbres ou des flèches ; les idées – des forêts ou des cibles.

Les mots, c'est un champ magnétique d'attirances, avec des flèches et des arcs, avec lesquels je pourrai dessiner un monde de cibles. Les idées, c'est un répertoire de cibles touchées. *Il y a plus de ressources dans les mots que dans les pensées. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses* – J.Lacan. Tout mot est une requête ou un ordre, et c'est la perspective allégorique du regard sur les choses qui en détermine l'épaisseur et surtout la hauteur. Le meilleur créateur se reconnaît par ses requêtes ! De la *sédimentation de discours* (Husserl) ne naît que l'arbre sémantique et non pas les choses pragmatiques.

Quand la pensée n'est qu'une structure, la géométrie suffit pour la représenter. Mais lorsqu'elle est un arbre, il faut m'unir à elle par mes propres racines ou ombres, qui poussent ou s'intensifient en mots. N'éclosent que les mots. *J'assiste à l'éclosion de ma pensée* – Rimbaud - réduite au feuillage des mots. La pensée est la fête de l'arbre des mots. Chez l'auteur du *Dit d'Igor - la coulée des pensées dessinait un arbre* (*растекашется мыслию по древу*).

Dans la représentation, les images ne sont que des attributs d'objets, comme, d'ailleurs, les noms. C'est l'objet lui-même (faisant partie d'un réseau spatial) qui est la première cible du désir, débouchant sur la pensée

(prenant la forme d'un réseau temporel). La première grammaire de la pensée ne serait donc ni iconique ni onomastique ni pragmatique, mais thymique.

L'idée est une formule raidie ; le mot - une formule préservant quelques inconnues. L'idée est squelettique ; le mot lui apporte des articulations et fonctions imprévisibles, ouvertes aux unifications.

Les idées sont des mannequins, facilement interchangeable, pour moi, grand couturier ; elles sont des châtelains aléatoires, élégants ou grossiers, de mes châteaux de mots ; elles peuvent même être des racines de mon arbre, fier de ses fleurs et de ses ombres, ou bien le livret insignifiant de mes partitions, musicales et vitales. *Jamais les mots ne manquent aux idées ; ce sont les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclot, se présente et la revêt* – J.Joubert.

Sur le fil d'une pensée, respirant la force, s'enfilent des perles de mots - Lermontov - *На мысли, дышащие силой, как жемчуг, ниспадают слова.* Cette opération est juste bonne, pour orner un cou ; l'esprit s'orne mieux de perles isolées, pour que le regard suive non pas le fil, ni même le cou, mais la perfection d'une forme sortie de l'éternité. La vraie perle fuit le fil, comme un vrai arbre se désolidarise de la forêt.

La phrase conçue ou la phrase perçue – l'expression ou la compréhension. La traduction de désirs en références et l'enchaînement linéaire de celles-ci ; ou la réduction de références aux objets, l'unification de l'arbre supposé du locuteur avec l'arbre explicite de l'entendeur, le sens étant résumé dans l'arbre unifié. Deux processus très différents, deux types de pensée, en émission ou en réception.

La pensée est spatiale (une structure, réseau ou arbre), et l'énoncé

(élocution ou écriture) est temporel. Pourtant, il faut savoir passer de l'un à l'autre ; c'est l'objet d'une méta-grammaire, traduisant des structures (communes pour tous les hommes) en suites de références (dont l'ordre dépend de la grammaire d'une langue particulière et du style d'un homme particulier) et vice versa ; ces méta-grammaires permettent de classer toutes les langues du monde. Un jour, on inventera une langue artificielle spatiale, un espéranto conceptuel, où l'on ne lira plus de gauche à droite, ni de haut en bas, mais où l'on se mettra tout de suite à interpréter les idées, en choisissant soi-même le début et le parcours de sa recherche.

Avec les mots, hélas, on construit ; mais le discours de rêve aspire à ce qu'on en dise ce qu'on dit d'un arbre - il ne se construit pas, il croît. La tour d'ivoire ou la Tour de Babel : créer ou seulement toucher le ciel. Mes ouvriers mélangent leurs idiomes, mais ils ne font que hanter mon chantier, sans en dicter ni hauteur ni cadences. *Tout être spirituel se bâtit une demeure, et au-delà - un monde, et au-delà encore - un ciel* - R.W.Emerson - *Every spirit builds itself a house ; and beyond its house a world ; and beyond its world, a heaven.*

Dans l'émergence d'un nouveau concept, les mots ne sont presque pour rien. Le concept doit sa détermination à la place dans un arbre (graphe) conceptuel, à ses liens sémantiques avec d'autres concepts, à ses attributs, aux rôles qu'il pourrait jouer dans des scénarios impliquant d'autres concepts. Magnifique prémonition de Valéry : *Au lieu de concept, on peut former une Scène*, réalisée en Intelligence Artificielle ! Les mots ne servent que de mode d'accès plus ou moins paraphrastique aux objets. Dire que les concepts proviennent du langage et non pas de la science (W.Benjamin) est une pitoyable ânerie !

En dessinant, produire du chant - tâche du mot à portée seulement des meilleurs interprètes ; la langue est là, pour *porter le sens et le chant* - F.Hölderlin - *deuten und singen*. Les mots substitués aux taches et sons,

pour générer un arbre unificateur - *échange pur autour de son essence*, comme l'appelle R.M.Rilke - *um das eigne Sein rein eingetauscht*. La naissance de cet arbre est fascinante, puisque la loi de son espace est dictée par le caprice de son temps : *Tout signe linguistique se positionne sur deux axes : celui de la simultanéité et celui de la succession* - R.Jakobson - *Every linguistic sign is located on two axes : the axis of simultaneity and that of succession* - notre interprète linguistique débrouille tant de voisinages imprévisibles et de renversements de chronologie (dus aux *précédences* des opérateurs linguistiques), avant de former des racines, des ramages et des canopées.

Il s'agit de coller les mots à la vie imaginaire (la vie réelle étant vouée à recevoir nos maux). Il est plus fécond d'en envelopper un lien plutôt qu'une chose. Le lien, à ses extrémités, est bardé d'inconnues ; la chose est trop *liée* à son essence, à son noyau constant, sans perspective de belles substitutions. Le mot est un nom, associé non pas à la chose, mais à sa représentation, à son concept donc. Les mots eux-mêmes ne sont pas des liens, mais des aliments de notre appétit d'images et d'émotions ; tout lien est dans le modèle.

Ce n'est pas le nombre d'inconnues qui fait la richesse et la beauté de l'équation de la vie, de l'arbre, mais l'élégance de leur greffage. *Le langage articulé permet à l'homme de tout mettre en problème, car il lui suffisait de mettre le signe de question devant des noms d'objets ou de phénomènes* - Valéry. Et l'intelligence consiste à substituer à ces belles inconnues des objets ou phénomènes, dont l'accès est délicatement suggéré par l'interrogation même.

Tout énoncé a l'ambition de tourner en arbre. L'arbre de l'esprit-requêteur va s'unifier avec l'arbre de l'esprit-interprète. Les cas stériles : l'arbre de départ sans variables, cas minéralogique, ou l'arbre d'arrivée n'ayant pas gagné en ramages, cas prosaïque. Le mot, c'est une pensée se

reconnaissant dans un arbre vivant, cas poétique. Il devient regard à hauteur d'arbre, lorsque à l'arrivée on se trouve avec plus de variables qu'au départ. *Comment ne pas vivre au sommet de la synthèse, quand l'air du monde fait parler et l'arbre et l'homme ?* - G.Bachelard.

Toute parole est un arbre ; mais non unifiée avec d'autres arbres, elle reste souche ; et restant sans écho, elle ne deviendra jamais un verbe, qui est un arbre ouvert, verdoyant d'inconnues tournées vers l'unification. Même le sacré devient ouvert, lorsque ton arbre s'ouvre à la vie : *Le sacré reste Fermé, si l'Ouvert de l'être n'est pas proche de l'homme* - Heidegger - *Das Heilige bleibt verschlossen, wenn nicht das Offene des Seins dem Menschen nahe ist.*

Le langage s'adresse au discontinu et la vie est continue ; l'art est une vie en pointillé. Et la *continuité première de l'éden* (S.Mallarmé) y tourne en brisures infernales. Mais l'éden est fait d'un seul arbre, dont les brisures unifiables me sont plus chères que les brisées d'une forêt unifiée des autres.

On aurait dû avoir trois mots différents à la place du verbe *exister*, appliqué à la *réalité*, au *modèle* et au *discours*. Dans la réalité, comme nous le savons depuis [Descartes](#), n'existent que des combinaisons d'atomes, *res extensa* (instances des classes physiques, chimiques et biologiques) et des manifestations de l'esprit, *res cogitans* (sujets qui créent, représentent et interprètent). La *phusis* et le *logos*, un couple, où le genre en dit long sur le rôle du géniteur respectif, et dont les définitions ne vont pas au-delà de : *What is mind ? No matter. What is matter ? Never mind..* Dans le modèle existent des objets ; dans le discours existent des références d'objets renvoyant, par substitutions, aux objets du modèle.

L'étymologie populaire fait remonter *matière* à un tronc d'arbre - une

raison de plus pour se méfier du matérialisme, puisque, parmi les grands attributs de l'arbre sacré, le tronc ne peut rivaliser ni avec la solution des fruits, ni avec le problème des racines, ni avec le mystère des fleurs, des cimes et des ombres.

Le cheminement de l'interprétation *moderne* d'un mot : une *lettre* (un son), un *mot*, une *référence* (de lien ou de modèle), un *réseau*, une *relation* de ce réseau avec un autre, l'intention, la *preuve* de la relation, les *substitutions* dans la preuve, le *sens* des substitutions, l'*action* s'inspirant du sens. On retire les deux dernières étapes - on est dans le langage intellectuel (*antique*) ; on en retire les deux premiers - on est dans le langage *angélique* (*médiéval*).

Dans ma langue maternelle, les mots résultent de deux courants opposés, mais équilibrés : je l'écoute et je la fais parler. *L'arbre, au lieu de se dissoudre en représentations, peut me parler et susciter une réponse* – E.Levinas. Une langue étrangère est souvent, hélas, muette, et je la mets sous question et je cherche à faire passer ses aveux pour spontanés et sincères. Comment m'enraciner dans une langue, qui ne connaît pas mon enfance ? - et sous une torture verbale puis-je espérer une éclosion florale ?

Trois mots-parasites - *liberté, désir, être* - prolifèrent sur le bel arbre du *rêve* ascendant et de la *sève* descendante et en cachent et occultent la vue, arbre que le philosophe aurait dû défendre avec autant de conviction, que le chante, avec foi, le poète.

L'analyse d'une phrase passe par trois types de structures irréductibles : la syntaxe de la langue (test de la grammaticalité), les réseaux de la représentation (unification d'arbres), l'arbre unifié (sens à donner). Le linguiste voit la première, le logicien - la deuxième, le cogniticien - la troisième. Seul le philosophe se penche sur toutes les trois.

Les chemins d'accès à l'objet sont très loin du réel, de l'être et même de la représentation ; ils sont un phénomène stylistique, mettant à l'épreuve nos goûts et nos interprètes mentaux, ils reflètent le regard du sujet. Dire que *l'accès à l'objet fait partie de l'être de l'objet* (E.Levinas), c'est reconnaître la misère de la vision phénoménologique du langage, vision ignorant le regard.

L'unité sémantique première n'est ni le mot ni la proposition (Frege et Wittgenstein), mais la référence d'objet, de valeur ou de relation, qu'il s'agit d'unifier avec la représentation.

Éviter cette sottise évangélique - le mot serait un grain s'épanouissant en fonction du sol récepteur ; la semence est un leurre, ton mot doit déjà être un arbre, enraciné dans le souvenir des hommes de ta race, portant des fleurs à offrir, dessinant des cimes à donner le vertige. Que les moutons, les pourceaux et les chiens trouvent un autre prétexte, pour s'y arrêter ne devrait pas te préoccuper.

Le sens d'un mot (à part les mots grammaticaux) est une chose banale : c'est une étiquette attachée à un objet ou à une relation du modèle. Rien à ajouter, tout cratylisme est niais. En revanche, le sens d'une requête est une chose bien délicate : l'analyse syntaxique, la génération d'un arbre sémantique dans le modèle (d'une réponse à la requête), la confrontation pragmatique de cet arbre avec la réalité modélisée, débouchant sur le savoir ou sur l'action.

Les plus belles pensées, par d'insignifiantes substitutions verbales, peuvent être réduites aux platitudes sans vie ni épaisseur ; celui qui parle doit peser et compter plus, que ce qu'il dit : le *pourquoi* et le *comment* doivent surclasser le *quoi* et le *quand*.

Il manque au français le mot *Erkenntnis*, qu'on traduit, faute de mieux, par *connaissance*, tandis qu'il s'y agit de quelque chose, qui est, à la fois, le processus et le résultat d'un acte primordial : le passage d'un inconnu vers le domaine du connu, au moyen d'une unification d'arbres (requête vs représentation), qui précède le concept même d'égalité, sans parler de celui de choses égales. Ce n'est pas l'égalité qui est câblée en nous, mais le mécanisme d'unification.

Dans le discours sur les connaissances, la question centrale est la distinction entre ce qui est conceptuel et ce qui est langagier ; on n'a pas besoin d'une vaste culture philosophique, et encore moins d'une culture linguistique, pour en juger ; seul un poète, doué d'une intuition philosophique et de quelque savoir technique, peut en dresser un tableau intéressant. À l'opposé, ni [Kant](#), ni [Hegel](#), ni [Nietzsche](#), ni [Wittgenstein](#), ni [Heidegger](#) n'eurent jamais une intuition linguistique valable, pour formuler une théorie complète des connaissances, sans parler des Anciens, chez qui, la-dessus, on ne lit que des balbutiements. Seul le grand [Valéry](#) fut lucide, avec ses *états mentaux* et sa vision des *substitutions*.

Après l'interprétation d'un discours intellectuel, tout mot doit disparaître, pour laisser la place à un arbre conceptuel ; l'inverse se produit avec un discours poétique, où doit disparaître toute interprétation, pour ne laisser que la musique des mots : *Le dernier pas de toute interprétation consiste à disparaître devant la pure présence du poème* - [Heidegger](#) - *Der letzte Schritt jeder Auslegung besteht darin, vor dem reinen Dastehen des Gedichtes zu verschwinden.*

Dans les langues indo-européennes, l'analyse d'une proposition suit les étapes suivantes : 1. type d'énoncé (ordre ou requête, ruptures événementielles ou monotonie), 2. arbre de connecteurs logiques, 3. verbes (liens sémantiques, arités, rections, locutions, négations), 4. références d'objets (liens, négations, qualificatifs) - ce qui aboutit à un

arbre non-langagier, une formule logique, commune à toutes les langues. Le reste n'est que la démonstration, l'unification avec la représentation conceptuelle de l'interlocuteur, livrant la signification et préparant la donation du sens.

Apprendre une langue, c'est maîtriser le passage du langage mental (universel) au langage verbal (particulier) - la création d'un arbre de signes à partir d'un réseau de concepts. Dans l'interprétation de discours, le parcours est inverse : l'unification des arbres requêteur (formule logique) et analyseur (émergeant d'une représentation), débouchant sur une signification - un réseau d'objets.

Tout discours est un arbre avec deux ramifications principales : l'intelligence et le lyrisme, le savoir et le valoir. On l'évalue par unification avec un autre arbre - de l'interlocuteur, du lecteur, de l'observateur. Plus de branches nouvelles présente l'arbre unifié, plus intéressante est la rencontre. Entre Européens, on gagne surtout en richesse dans le second ramage. Mais, en revanche, celui-ci reste stérile dans le croisement avec le Chinois, son lyrisme nous étant inaccessible, inunifiable. Il reste, dans ce cas, de pénibles reconstructions des feuilles pragmatiques. La fraternité ne peut germer que dans l'irrationnel.

Dans toutes les langues, un énoncé est un arbre, une formule logique, dont les nœuds sont des références d'objets ou de relations ; toutes les langues doivent incorporer la logique, et ce sont : les moyens d'y insérer des quantificateurs, des connecteurs, des déterminants, des négations et d'en fixer des priorités - qui les distinguent.

Tout discours est la (re)consitution d'accès aux objets et aux relations ; les mots y sont des nœuds ou des arêtes, formant un réseau ou un arbre : les premiers donnent à cet arbre de l'épaisseur, et les secondes - de la hauteur, la profondeur étant déterminée par l'intelligence pré-langagière

de la représentation ou par l'intelligence extra-langagière de l'interprétation.

Il existe bien un parallèle profond entre l'interprétation de l'être du monde et l'interprétation d'un discours, intelligent et original : dans les deux cas, on peut, techniquement, faire abstraction du créateur et reconstruire son propre arbre de connaissances ; mais les créateurs ont leur propre arbre, mystique ou artistique, présent derrière tout phénomène et tout mot, avec tant de belles inconnues, qui n'appellent qu'à être unifiées avec des branches interprétatives ; donc, pas de belles interprétations sans grandes représentations ; le monde ne peut pas se réduire à son interprétation, comme le veut Nietzsche.

La maîtrise des lois du monde ou la maîtrise des mots - laquelle est plus utile, pour évaluer ou goûter le monde ? Quand on lit la langue de bois des mathématiciens, des physiciens, des biologistes, des musiciens, leurs lourdes tentatives d'abstraction ou d'animation, on comprend, que la seconde maîtrise est plus essentielle. Le poète, et donc le philosophe, sans maîtriser le fait, ce nœud isolé, cette branche définitive, en peint, en devine et en recrée l'arbre ouvert et vivant.

Les limites de ma langue sont les limites de mon monde - Wittgenstein - Die Grenzen meiner Sprache sind die Grenzen meiner Welt. Ce monde ressemble à celui de la Panthère de R.M.Rilke, et dont la frontière serait sa cage. Ce monde est clos (comme la *maison de l'être*), et l'homme est un Ouvert (par le toit ouvert sur son étoile, dans ses *ruines*). La langue est une généralisation de la logique, donc elle ne s'occupe de la forme, tandis que le monde, c'est un contenu. La langue n'est qu'une machine à interroger les modèles du monde. On étend ses limites en introduisant, dans ses requêtes, de plus en plus de variables et en s'intéressant aux liens, qui ne sautent pas aux yeux. Qui ne sait pas questionner, ne sait pas voir non plus.

Le sage est celui qui pose des équations avec le plus grand nombre d'inconnues et avec les plus vastes domaines de leurs valeurs. Pour le sot, le mot est une constante, pour le sage - une vaste variable. Poétiser, c'est imaginer des relations impossibles entre variables imaginaires. Penser, c'est indiquer des classes de solutions.

Sans m'être enraciné dans le français, j'en réclamai des fleurs ; ce que se permit ma compatriote, comtesse de Ségur, m'était interdit. L'arbre français me répondit par le silence de ses ramages ; je dus lui inventer un souffle, pour que mes feuilles bruissent. Sans entendre la musique à ses nœuds, accords des mots justes, je dus confier mon visage aux couleurs de ses mots troubles, juchés près de la cime ; mais je n'envie pas ceux qui, à l'inverse, peuvent dire : *Je ne suis que parole, il me faut un visage* – E.Jabès. Je vise l'*octopus* profond, c'est l'*occiput* superficiel qui émerge. Je dois me résigner à n'être connu que par l'extérieur, puisque *l'intérieur de l'homme se révèle par la musique de sa parole* – J.Boehme - *das Innerliche arbeitet stets zur Offenbarung durch den Schall des Worts*.

La langue de bois, la façon la plus directe de faire oublier, que l'homme est un arbre ; elle n'en fait qu'un ensemble de nœuds mécaniques et d'arêtes creuses.

La langue et la représentation du monde : la langue influe sur l'organisation du modèle conceptuel (qui est le seul à représenter le monde !). Aux hiérarchies de nature linguistique d'une langue peuvent correspondre des hiérarchies psychiques d'une autre. Ce qui se réduit au structurel ici peut n'être que descriptif ou déductif la-bas. On peut avoir un nœud unique dans un modèle à la place d'un beau branchage dans un autre. Mais tous les arbres possèdent les mêmes *cryptotypes*, de la racine aux fleurs.

Tous savent, aujourd'hui, ce que veut dire CBS (sauf quelques mathématiciens, qui y subodoreraient l'inégalité de Cauchy-Bouniakovski-Schwarz) ; j'y lis : *civilisé-barbare-sauvage* - les trois *rameaux de l'amour* de Ch.Fourier, amour, qui serait *un arbre, que toute autorité s'efforcerait d'ébrancher* ; notre phalanstérien, en abusant de constantes et en négligeant les variables, privait cet arbre des qualités des Hydres à têtes multiples, sans parler de Phénix. Toutefois, n'oublions pas que l'idylle des phalanstères et l'entretien des arbres décoratifs furent imaginés à l'exemple du Palais-Royal, avec ses boutiques et ses allées, épatant le prolétaire jaloux.

Quand on comprend, que le verbe *être* peut remplacer tous les autres verbes et que des variables peuvent se substituer à tous les noms, on se met à pratiquer la logique - les quantificateurs et la négation, la poésie - la liberté dans le choix des variables et des adjectifs, ou la philosophie - en alternant les points d'interrogation et d'exclamation.

Si, par mon discours, je cherche à représenter l'arbre entier, statique et sans inconnues, je n'aboutirai qu'à un organigramme, aux nœuds et flèches sans vie. Il suffit que j'enracine, vaguement, une seule fleur ou j'affleure, pudiquement, une seule racine, pour qu'une imagination puisse reconstituer la vitalité entière de l'arbre. On reconnaît l'homme par la place qu'il accorde à ses inconnues ; la plupart se vouent aux ramages : *L'homme se construit dans l'espace comme un branchage* - A.Saint Exupéry.

Mes révérences à l'arbre : au Hêtre suprême, au chêne de ma cellule, au bouleau harassant, au saule prénatal.

Heidegger chercha le fond commun de tous les emplois du verbe *être*, de l'ontologique au copulatif, et prétendit l'avoir trouvé en l'existence. Or ce fond est complètement vide. Qu'on en juge, en faisant des intersections

soi-même : 0. Socrate est avant toute représentation, 1. le méta-concept (classe ou relation) est, 2. l'homme est, 3. Socrate est une méta-instance, 4. Socrate est, 5. l'homme est un mammifère, 6. Socrate est un homme, 7. la calvitie est à Socrate, 8. Xanthippe est à Socrate, 9. la toge est à Socrate, 10. l'idée est à Socrate, 11. le chien est un ami de l'homme, 12. Socrate est mon ami, 13. l'homme est mortel, 14. Socrate est mortel, 15. l'homme est bête, 16. Socrate est intelligent, 17. la taille de Socrate est de 4 coudées, 18. la proie de l'aigle est un ami de l'homme etc. Tous les verbes ont autant de droits à supposer une existence d'objets que cet avorton d'être. Référencer la relation genre/espèce, classe/instance, l'attribution, la possession, l'appartenance, l'évaluation d'attributs, l'unification d'objets - c'est un abus de suremploi.

L'arbre de philosophie d'amour de R.Lulle fut condamné à ignorer les cimes et à affaiblir les racines : à côté de *vérité - bonté* ne pas mettre *beauté*, à côté de *comment - pourquoi* omettre *qui* ne se pardonne ni en profondeur ni en hauteur.

Un bon écrit est un arbre équilibré ; certains mots y seront le sol, la racine ou l'ombre. La littérature serait-elle un art paysagiste qui, par des mots feuillus, reconstituerait un climat ? C'est plutôt mon climat qui produit d'inconvenantes déclinaisons de mots, que je n'avais jamais entrevues.

Les mots forment un chemin ; son parcours, l'accès aux objets, l'image d'un réseau, qui est idée, - sont affaire du voyageur, de l'interprète, du lecteur. Les mots d'auteur sont souvenirs des aventures des choses.

Dans l'arbre de la connaissance, quelle est la place du langage ? - fournir un ramage harmonieux, faire éclore des fleurs et couler la sève (*Je presserais mes idées, pour en extraire la sève - Dante - Io premerei di mio concetto il suco*), donner un sens à la cime - mais je ne vois sa place ni dans le tronc ni dans les racines : *Le sensible et l'intelligible, en tant*

que troncs de la connaissance, émergent d'une même racine, racine inconnue - J.G.Hamann - *Sinnlichkeit und Verstand als zwei Stämme der Erkenntnis entspringen aus einer gemeinen, aber unbekanntes Wurzel* - et elle n'est certainement ni langagière ni conceptuelle, mais purement mentale.

Dans l'écriture, la pratique des commencements est très tangente, leur perception étant fonction du climat et des saisons, propres au lecteur : ce qui est ton grain sera perçu par les plus bêtes comme un choix du chemin, sur lequel il tomba ; par les médiocres – comme un net jalon d'un parcours ; par les sages – comme déjà un arbre, tendant partout ses inconnues, que les sages savent unifier.

L'inextricable confusion des acceptions du mot *vide* : le vide physique des Chinois (ne pas s'encombrer), le vide psychique des bouddhistes (ne pas s'attacher), le vide (pseudo-)mathématique des *ontologues* (la passerelle entre l'être et l'étant). Toutes ces mesquineries ne valent rien à côté d'un vide sacré, censé ne recevoir qu'une voix divine (la musique, au-dessus du Verbe et de la Relation). C'est dans le vide que se croisent trois voies mystiques de Plotin – la purgative, l'illuminative, l'unitive.

Deux sens du mot *signifier* : soit une finalité - former un arbre de signes, soit une source - renvoyer à l'origine inarticulable. Et c'est dans le sens respectif qu'on dira, que le soi connu est ce qu'il signifie, et que le soi inconnu signifie ce qu'il est.

L'esprit, c'est l'invocation d'objets et de relations, c'est à dire de concepts pré-langagiers ; les mots y sont des contraintes du même ordre que la rime ou le syllabisme - pour la poésie ; mais les belles contraintes sont à l'origine d'une belle liberté : *Toute parole est déracinement. L'esprit est libre dans la lettre et il est enchaîné dans la racine* – E.Levinas - un arbre, pour être à moi, doit-il pousser dans un exil, du désert ou de la montagne,

de la solitude ou de la hauteur ?

La trajectoire du *logos* - de l'unification des arbres (rassembleur solidaire) à l'entendement d'un seul (le Verbe salulaire) ; elle est, en elle-même, un arbre, vaste et complet. La trajectoire de l'être, de Parménide à Heidegger, - une platitude continue, avec des dérivées mortes, des rhizomes rampants.

Plus le mot est riche, plein et ouvert, plus il ressemble à un arbre et non pas seulement aux matériaux de construction, ombrages ou fruits. *Le mot juste est un bon arbre - ses racines sont fermes, ses branches touchent au ciel, il porte des fruits en toute saison d'après la volonté de Dieu* - le Coran. Si, en plus, des inconnues se faufilaient dans cet arbre, on pourrait l'unifier avec un autre, pour un beau dialogue, et les racines se trouveraient unifiées avec les fruits de l'autre, et les branches - d'avec des cimes. Et dans l'arbre unifié, le dernier serait le premier.

Dans les meilleurs arbres ne parlent que les fleurs, porteuses du sens, prêtant leur langage aux racines, ramages et sèves, qui ne sont que des sens. Mais la musique de l'arbre a besoin de tous ses attributs. Les mots ne poussent qu'avec les fleurs : *Les racines parlent et les paroles veulent pousser* - E.Jabès.

La bonne écriture, c'est bien la maîtrise *simultanée* des saisons du mot, convainquant davantage par une sensation de climat que par une précision de paysage. Mais seul un porteur de son propre climat, aux latitudes et hauteurs ouvertes, peut s'en rendre compte, dans un arbre unifié. L'arbre des mots apporte aussi des fruits de l'esprit.

Les adjectifs traduisent la faiblesse des noms et l'indifférence face aux verbes ; mais la poésie étant le chant de la faiblesse, par un verbe partial, les adjectifs y sont les bienvenus. Sans eux, on peut, en effet, broser, à

grands traits, un arbre inéradicable (verbes-nœuds, noms-branches). Mais d'autres y chercheront des fleurs. Le verbe est l'âme, le nom - la raison, l'adjectif - le cœur. Pouchkine est dans l'harmonie de tous les trois, M.Lermontov est le verbe, A.Blok - l'adjectif, B.Pasternak - le nom.

Le vrai mot donne la sensation d'un arbre indivis, avec ses racines et cimes, son climat et ses saisons. Le fruit d'un tel mot, d'une maxime, est la présence de la vie, même si le sens en reste vague. *Les mots sont comme des feuilles : l'arbre, qui en exhibe trop, est pauvre en fruits de la raison* - A.Pope - *Words are like Leaves ; and where they most abound, much Fruit of Sense beneath is rarely found.*

J'aime les allées verbales, où s'unifient les réseaux des soupirs gnomiques. *Grand arbre du langage peuplé de maximes et murmurant dans les quinconces du savoir, où le désir encore va chanter* - Saint-John Perse. Quel genre verbal résiste encore à l'invasion des forêts ? - la maxime !

La feuille de papier, en fonction de la saison de mes humeurs, peut être un sol fécond, la pierraille, le sable, le chemin battu, où de la graine de mon esprit germent les fruits de mon âme. De moi, laboureur, on ne réclamera qu'un climat et une vie en arbre.

Dans les discours philosophiques, même en dehors des problèmes lexicaux, le mot *sens* prend au moins trois significations : refléter un réel vague par la clarté des concepts (le passage de la réalité à la représentation), interroger les concepts (le double passage du langage à l'unification dans la représentation), interpréter l'unification conceptuelle dans un contexte réel (le passage des propositions unifiées à la réalité). Mais personne ne se donne la peine de distinguer ces trois cas, et une logorrhée inconsistante en découle.

Quelle heureuse rencontre de sens, dans *Lichtung* - la clairière ! - la lumière-clarté se trouvant au milieu, ou mieux - à la lisière de l'être [heideggérien](#), et qui symbolise si bien un Ouvert, bien que sa maison ou sa forêt y gagneraient, en se métamorphosant en ruines ou en arbre !

Quand le rêve l'emporte sur le mot, on préfère la montagne à l'arbre, la hauteur à la vie. Lorsqu'ils s'équilibrent, on trouve de l'arbre à chaque cime : au mont des Oliviers ou à l'Ararat - l'olivier, à l'Olympe ou au Parnasse - le laurier, au Sinäï - le buisson-ardent, au Golgotha - la croix. Quand le mot, seul, triomphe, il fait éclore le rêve - dans le vide : le mont de Sisyphe, l'élévation du mot-pierre à une hauteur, le désintérêt du mot-brique et encore plus du mot-édifice. *La pensée est le labeur de l'intelligence, la rêverie en est la volupté* - Hugo. Il faut alterner en nous la veille et le rêve, le philosophe et le poète ([Platon](#)).

Plus je vois comme la langue devient, pour tout le monde, langue de bois, une collection de blocs préfabriqués, plus j'ai envie de voir en elle une maîtresse de l'arbre séducteur. *La langue se livra au rite antique des noces avec l'arbre, sous la douce caresse du vent* - W.Benjamin - *Die Sprache vollzog die uralte Vermählung mit dem Baum. Ein leiser Wind spielte zur Hochzeit.*

Les éléments du langage qui préexistent, avant toute représentation : les noms d'objets uniques et consensuels dans les sciences, les connecteurs, la négation, les quantificateurs, l'interprète syntaxique transformant l'arbre temporel de la phrase en arbre spatial logique, les relations d'appartenance, d'inclusion, de composition, les relations spatio-temporelles, causales, la modalité, les variables pour désigner des objets ou relations elliptiques, le mécanisme rhétorique de tropes, le sujet concepteur ou percepteur. Et tout ceci - quelle que soit la famille linguistique.

Le mot, comme un arbre, resté infécond depuis des années, peut refleurir encore et apporter des fruits - Goethe - Ein Wort, wie ein Baum, der jahrelang unfruchtbar war, kann wieder blühen und Früchte tragen. Le déracinement, l'élagage, la taille profonde font partie du même arsenal de résurrection. Tout ce qui est vraiment vivant peut être comparé à l'arbre. Être artiste du mot est d'en savoir créer les saisons et climats.

La solution poétique du sens : la pureté de l'arbre, surgi de l'unification des *idées* problématiques et inconciliables : *Tout le mystère est là : établir les identités secrètes, au nom d'une centrale pureté* – S.Mallarmé.

Pour la bénédiction de la langue la plus spirituelle, le destin punit l'Allemand par la malédiction de vivre hors d'elle : penser après lui avoir parlé, agir avant de l'interroger - K.Kraus - Das Fatum hat den Deutschen, für den Segen gedankenreichster Sprache, mit dem Fluch bestraft, außerhalb ihrer zu leben ; zu denken, nachdem er sie gesprochen, zu handeln, ehe er sie befragt hat. C'est une attitude de poète, preuve supplémentaire, que la branche philosophique allemande est une branche de l'arbre poétique. Ailleurs elle n'est qu'un treillis d'un graphe mécanique, dont les gardiens, ou développeurs, n'hésitent pas à proclamer : *L'âge des poètes est achevé ; il est nécessaire de dé-suturer la philosophie de sa condition poétique.*

Celui qui, même déraciné, réussit à se débarrasser de singeries des branchages mécaniques se consacre à son propre arbre organique, à ses ombres, à ses fleurs, à sa sève. Et pour ses mots, l'appel du ciel compte plus que le poids des racines. *Les mots sautent, comme des singes, d'un arbre à l'autre, mais dans la région obscure, où poussent les racines, leur aimable concours nous manque - R.Musil - Worte springen wie die Affen von Baum zu Baum, aber in dem dunklen Bereich, wo man wurzelt, entbehrt man ihrer freundlichen Vermittlung.*

Dans le langage lui-même il n'y a ni labyrinthes ni chemins ; la structure la plus complexe n'y est que l'arbre syntaxique temporel. *Le langage est un labyrinthe de chemins* - Wittgenstein - *Die Sprache ist ein Labyrinth von Wegen*. L'interprète du langage n'est pas de nature langagière ; les chemins se construisent dans la représentation sous-jacente, pour former des réseaux spatiaux de concepts ou de métaphores. *Les vocables se meuvent avec le navire ; le lieu du Verbe, c'est la forêt* - E.Jünger - *Die Worte gehen mit dem Schiffe ; der Ort des Wortes ist der Wald*. Ce qui s'appelle - dans une forêt ne pas voir l'arbre, cette incarnation du Verbe ! Devenu inutile comme le mât d'une épave, le faite d'une ruine ou la Croix du Golgotha.

Quand le flux devient un arbre, il est vidé de ses mots d'origine ; je l'unifierai avec mon arbre et essayerai de comprendre l'union née avec mes mots à moi. *C'est bien l'arbre qui me parle. Mais il fallait qu'il trouve les mots de mon pauvre langage* - R.Char.

Tout mot est un mot de trop - Cioran. Vivre du superflu (le mot déplacé ou le regard *intempestif, unzeitmäßig* - Nietzsche) fut toujours le privilège des fanatiques subtils et irréductibles, vivant de l'unification des branches chargées de feuilles inconnues. *De trop : le seul rapport entre les arbres dont l'arbitraire ne morde plus sur les choses* - Sartre.

Je n'aime pas le mot d'une seule saison, même de la plus fructueuse. Je lui préfère le mot d'un climat sachant unir racines et cimes. *Arbre de sang, l'homme sent, pense, fleurit et donne des fruits insolites : les mots* - O.Paz - *Árbol de sangre, el hombre siente, piensa, florece y da frutos insólitos : palabras*.

La *fidélité* (comme *faithful* ou la *верность* russe) renvoie à la *foi*, tandis que la *Treue* allemande - à la *vérité* (le *true* anglais). Et de la *vérité* - une belle remontée jusqu'à l'*arbre* : *true* - *tree* (le *dérévo* - *дерево* - russe).

Est-il meilleure graine pour sortir de la gangue de l'anonymat, que de planter des *Où* et des *Quand* ? Leurs concurrents, la vraie ivraie, *Toujours* et *Partout*, envahissent tous les sillons. De nos jours, il faut monter très haut, où ne sévissent pas encore des laboureurs journaliers, pour trouver un sol réceptif aux *Si* et *Quand*. En attendant le bon laboureur des *Comment* et des *Pourquoi*.

En Vérité

Il y a des vérités-racines et des vérités-greffes. Les premières sont si loin des fleurs qu'on serait tenté de les mépriser. Les secondes sont si artificielles qu'on ne croit pas à leur reproduction.

La vérité est un succès d'un parcours d'arbre. Son point culminant peut se trouver aux racines, dans la fleur, dans le fruit, aux cimes ou dans l'ombrage. *La vérité est un fruit, qui ne doit être cueilli que s'il est tout à fait mûr* - Voltaire. Ce n'est pas la saison qui détermine le meilleur terme de cette recherche, mais l'intrigue des inconnues, qui chargent ses ramages. Les vérités mûres et immarcescibles appartiennent, en général, aux saisons dépassées ; les vérités comptent surtout par leur fécondité, dont les promesses sont toutes dans les saisons à venir.

Rien ne m'a donné jamais une impression de vérité autant qu'un arbre – Cioran. Un minimum de largeur - un rien d'ombre, pour un maximum de profondeur. Aspiré par la hauteur, connaissant les affres du grain, l'illusion des fleurs et l'ironie d'une souche.

Jadis, l'ignorance protégeait contre l'inquiétude, et de doux mensonges berçaient notre félicité. De nos jours, les consciences tranquilles sont préservées mieux grâce au savoir, et la félicité béate - grâce à la vérité arrogante, plutôt qu'au timide mensonge. L'ignorance est incapacité de nouvelles unifications bouleversantes, incapacité due à la perception du connu comme d'une constante, l'intelligence consistant à savoir toujours y déceler quelques troublantes variables. Plus de constantes, plus d'ennui et de tranquillité.

Depuis St Augustin, on cherche à nous contenter de cette *veritas optima*,

une merveille hors la raison, tandis que *veritas vera*, la seule vérité, ne quitte jamais la raison et ignore les choses : *La vérité, c'est l'accord entre les choses et la raison* - Thomas d'Aquin - *Veritas est adaequatio intellectus et rei*. La pensée veut exprimer les choses, en s'imprimant dans les mots : l'arbre intelligible, s'unifiant avec l'arbre sensible, en se servant de l'arbre logique – trois univers qui ne se touchent guère. L'objet est dans le modèle conceptuel, l'affirmation - dans le modèle linguistique, la vérité - dans le modèle logique. Et cet *accord*, ces va-et-vient entre ces modèles, est proprement ce qu'on appelle le *sens*. Dans le meilleur des cas, il est *adaequatio iubilationis et intellectus* (Nietzsche) !

Adæquatio rei et intellectus ne mérite pas le nom de vérité, c'est un constat intuitif, résultant de cette chaîne rigoureuse : une proposition, sa correction syntaxique, sa démonstration, les substitutions en réseau, la signification de ce réseau, et d'une confrontation du sens dégagé avec la réalité modélisée. Et cette confrontation échappe à toute formalisation ; notre liberté s'y réduit à la contemplation jugementale extra-conceptuelle. La satisfaction confirme (elle est là, la vérité du sens accepté) et l'insatisfaction infirme (la vérité inacceptable de la proposition) notre représentation.

La vérité est dans les choses et dans l'intellect ... elle se projette sur l'être, comme la représentation - sur le représenté - Thomas d'Aquin - *Verum est in rebus et in intellectu ... convertitur cum ente, ut manifestativum cum manifestato*. Abus de langage : les choses sont dépourvues de mots, et la vérité ne peut exister qu'au sein d'un langage. Ce qui est manifeste dans les choses et dépasse toute représentation s'appelle, justement, - être. La vérité naît en plusieurs étapes : son premier temps est, tout de même, dans les mots d'une requête et nullement dans les choses, le deuxième - dans la pensée extraite de la requête, le troisième - dans les substitutions fournies par la représentation. De la confrontation des objets des substitutions avec les choses naît le sens. De *res fictae* (représentation,

modus essendi), par *res fatae* (interprétation, *modus intelligendi*), à *res factae* (sens, *modus significandi*). Tu oublies les mots, comme Boèce oublie la représentation. *La vérité peut tomber malade, mais elle n'en meurt jamais* - Cervantès - *La verdad puede enfermar, pero no morir del todo*. On lui fait subir tant de greffes de *variables*, qu'il serait honnête de lui changer l'identité.

Comment peut coïncider un objet réel, et son infinité de variables potentielles, avec un concept, qui en comporte toujours moins ? *La vérité est coïncidence du concept avec sa réalité* - Hegel - *Wahrheit heißt Übereinstimmung des Begriffs mit seiner Wirklichkeit*. De leur rapprochement ne peut naître que le *sens*, jamais la *vérité*. Ne disais-tu pas : *le concept élaboré d'une entité n'est pas l'entité elle-même - der erreichte Begriff des Ganzen ist kein Ganzes selbst ?*

Tous les combats sont infâmes, y compris ceux, où l'on exhibe des vérités ou des idées, pour lesquelles on veuille vivre ou mourir. Des troupes et des machines les trouvent encore plus sûrement, et ce, sans appel aux emphases, sabres ou angoisses. Bien qu'une noble mort soit plus fréquente qu'une vie noble, mourir pour une idée est encore plus niais que mourir pour une oie ou pour une loi. La vie ne doit aboutir qu'à un arbre ; la mort est déjà une souche.

Le vrai est toujours logé dans un univers clos, et la création est modification de l'univers, donc – défi explicite au vrai ancien et naissance implicite du vrai nouveau. Le vrai, contrairement au beau, ne demande ni volonté ni intelligence internes ; il est produit collatéral et secondaire d'une volonté de la création externe. *Volonté du vrai - c'est l'impuissance dans la volonté de créer* - Nietzsche - *Wille zur Wahrheit - die Ohnmacht im Willen zur Schaffung*. Le créateur produit des images, qui forment un arbre requêteur, et que l'observateur unifie avec son propre monde, l'unification devenue possible grâce à l'adaptation au nouveau langage et à

la vérité établie, fugitivement et mécaniquement, de la proposition.

Comment naissent des vérités sur la réalité ? Toute vérité (préalable) résulte d'une démonstration de propositions ; toute proposition est formulée en un langage ; tout langage se construit au-dessus d'un modèle ; tout modèle se fonde sur le libre arbitre des concepts modélisés ; toute démonstration engendre des substitutions ; le sens des substitutions résulte de la confrontation avec la réalité ; l'analyse du sens valide le modèle (ou l'invalidé, en obligeant à le revoir) et permet de proclamer la vérité du modèle en tant que vérité de la réalité. Il n'est pas un seul exemple de vérité réelle immédiate.

Pour un philosophe *pratique*, qu'est-ce que la logique ? - une *représentation*, un *langage* de requêtes, bâti là-dessus, et un *interprète*, qui établit la véracité de requêtes, en unifiant l'arbre-requêteur. L'être, si galvaudé par les Anciens, ainsi que par [Hegel](#) et [Heidegger](#), n'y a pas de place, ni sous forme d'Idées immuables, ni de dialectique sujet-objet, ni de souci métaphysique. L'être est le contenu immanent du réel modélisé, servant de justification de représentations et de donation de sens (transcendant, par une gratuite bénédiction - *Segnen sinnt* !) aux vérités (toujours évaluées dans le contexte représentation-discours).

La vérité (*aléthéia*) doit, en effet, être arrachée à la réalité (représentation, requête, interprétation, sens - les étapes d'arrachement : conceptuelle, langagière, logique, métaphysique) : *La vérité est arrachement en mode de dévoilement* - [Heidegger](#) - *Wahrheit bedeutet das einer Verborgenheit Abgerungene* ; seulement, je ne vois pas de place pour dissimulation ou voiles : aucun jeu de dés de la part du Créateur. Ce n'est pas un dévoilement, mais une unification d'arbres, c'est à dire une substitution d'inconnues réciproques (qui ne sont jamais des voiles, mais des places vides) par des valeurs, qui est le pas décisif vers le surgissement de la vérité.

Le terme de *dévoilement* ne convient pas du tout pour désigner le processus d'accès à la vérité ; les variables unifiées, ces jalons élémentaires du cheminement vers la vérité, ne sont nullement voilées, elles sont parfaitement transparentes. C'est plutôt la musique qui se dévoile : elle met en pleine lumière même les obscurités les plus impénétrables.

Les étapes de la dévaluation des vérités : très vite, je ne vibre plus à l'évocation des vérités immortelles des autres, de celles qui *sont* ou de celles qui *se donnent* ; ensuite, je m'ennuie avec mes propres vérités mortelles, avec celles que je *conçois* ou avec celles que je *crée*. Aux certitudes et aux finalités des réseaux je préférerai mon arbre d'incertitudes et de commencements.

Une sinistre prophétie : *L'art est propre d'une humanité encore dans l'enfance, laquelle, devenue adulte, ne goûtera plus que la vérité* - E.Renan. La nostalgie d'Eden, où *la foi et l'innocence ne poussent que sur l'arbre de l'enfance* - Dante - *fede e innocenza son reperte solo ne' parvoletti*. Mais *la poésie ne survit que dans l'adolescence fermentée* - Ortega y Gasset - *la poesía es adolescencia fermentada y así conservada*. Parler de l'enfance, les yeux mouillés, est encore un bon moyen de devenir créateur.

Ce qui est le plus vrai d'un individu, c'est son possible - Valéry. Le possible est pour la pensée ce que le disponible (*readiness* !) est pour l'acte (volonté *en* puissance et non *de* puissance, l'inutilité de l'intellect en acte : *Le bien réel suppose un mal potentiel* - V.Soloviov - *Актуальное благо предполагает потенциальное зло*). Ouverture vers l'altérité et l'indétermination. Art de placer des variables, où d'autres fixent des constantes. Capital de possibilités - l'implexe !

La vérité est une heureuse unification d'un regard interrogateur, plein d'inconnues, avec une branche d'arbre affirmatif. Mais le résultat, un ramage élargi, n'appartient plus à l'arbre. Je pourrai m'en servir, pour consolider ses racines, pour réorienter ses cimes ou pour intensifier le flux de sa sève. Les requêtes sont des aliments, insensibles aux vérités, c'est la faim qui les met en valeur ! Les vérités repues ne laissent que des pousses stériles.

Il n'y a pas de contradiction entre ceux qui disent qu'on crée, formule, découvre ou ancre la vérité. On la crée en modifiant le modèle (le libre arbitre conceptuel), on la formule dans un langage bâti au-dessus du modèle (l'attachement langagier), on la découvre par un interprète du langage dans le contexte du modèle (la logique de l'unification d'arbres), on l'ancre à la réalité en la confrontant avec le monde modélisé (l'intelligence du sens). Le concept, la métaphore et le sens sont illogiques.

La distance entre le vrai et le faux peut se mesurer en unités lexicales, syntaxiques, sémantiques ou pragmatiques ; Gödel montra une belle différence entre ce qui est sémantiquement vrai et ce qui est syntaxiquement démontrable, tandis qu'en Intelligence Artificielle les deux sont équivalents. Plus on la réduit à la lettre (au lexique donc), plus on a de l'esprit. Une vérité est belle, lorsqu'elle résiste aux substitutions congruentes, radicales et délicates, de ses termes.

Qu'est-ce qu'une idée ? Une requête syntaxiquement correcte dans un langage ; son analyse sémantique dans le contexte d'un modèle ; sa valeur de vérité ; des substitutions (objets) de ses variables ; des images et des désirs, qui s'en forment dans le locuteur, se tournant vers la réalité modélisée. Il n'y a aucune place à cette fumeuse *adéquation de l'idée et de la chose*. Aucun isomorphisme n'est pensable entre le langage et le modèle, ou entre le modèle et la réalité.

Le mot *idée* renvoie soit à la requête (intentions, hypothèses, références), soit à la réponse (constat de substitutions et de liens). Entre ces deux lieux de pensée incommensurables se glisse la vérité, précédant le second et succédant au premier.

La pensée interprétative naît avec l'intuition de posséder déjà une vérité. Ensuite, on s'appuie sur des faits (vérités postulées), pour formuler des hypothèses (vérités à prouver). La vérité prouvée n'est pas un but non plus, mais un moyen d'accéder au sens, découlant des substitutions dans des hypothèses-propositions-formules.

La représentation n'est validée que par une logique des apparences (la *Scheinlogik* kantienne) : la non-contradiction, les contraintes des liens syntaxiques. L'interprétation, en revanche, n'est qu'une application de la logique formelle au monde fermé d'une représentation fixe : l'analyste linguistique, l'accès aux objets et relations par substitutions, la démonstration de la véracité, la formulation du sens.

Une loi a un nombre fini de variables, or le réel, contrairement au symbolique et par définition, est ce qui, n'importe où et n'importe quand, peut faire émerger de nouvelles variables. *Tant qu'une loi mathématique se réfère à la réalité elle n'est pas sûre, et quand elle est sûre elle ne s'applique pas à la réalité* – A.Einstein - *Insofern sich die Sätze der Mathematik auf die Wirklichkeit beziehen, sind sie nicht sicher, und insofern sie sicher sind, beziehen sie sich nicht auf die Wirklichkeit*. Le réel est un rebelle, le symbole est une idole.

Le sentiment de ce qui doit être ou ne pas être vit et meurt comme un arbre, et aucune espèce d'engrais n'y fera rien – A.Einstein - *The feeling for what ought and ought not to be grows and dies like a tree, and no fertilizer of any kind will do much good*. Ce qui peut être ou ne pas être

naît en montagne, où aucune espèce de chute ne nous prive d'un climat altier. L'arbre, c'est le paysage à peindre ; la montagne, c'est le climat à vivre. L'hystographie ou l'historiographie.

Tant de sophismes n'auraient jamais vu le jour, si la manipulation de la négation n'avait pas été si malaisée : [Platon](#), incapable de nier une relation ternaire (par ex., *ressemblance* dans son *Parménide*) ; Shakespeare (*Nothing is but what is not*), ne distinguant l'universel d'avec l'existentiel ; [Kant](#) se ridiculisant avec *froid* et *obscur* en tant que des négations de *chaud* et de *lumineux* ; [Hegel](#), confondant la complémentaire et la négation (tout comme V.Jankelevitch : *La négation exprime une altérité, mais non point un néant*). Le plus lucide est peut-être [Sartre](#), faisant de variables *rien* et *personne* des instances de *néant*.

C'est seulement aux questions sans intérêt, où règnent le pensif et le constatif, qu'on ne peut répondre que par un *oui* ou un *non*. Plus la question appelle de substitutions, plus le *oui* et le *non* s'équilibrent, dans leurs chances d'emporter la mise. L'esprit ironique consiste à donner un coup de pouce au perdant.

Deux manières de voir les contradictions, chez le même auteur : les lui jeter à la figure, chercher une dialectique ou évoquer une évolution, ou bien les prendre pour métaphores, ne retenir que les joies ou les angoisses de leur naissance, se détourner de ce qui se fixe en fin de parcours, les traiter en tant que deux arbres et ne pas chercher leur forêt commune.

Toutes les antinomies intéressantes naissent non pas dans les choses en soi ([Kant](#) et [Hegel](#)), mais dans des glissements de langage (modifications de modèles ou de tropes) ; et ce n'est pas une réconciliation dialectique (impossible dans le cadre d'un même langage) qui résout le conflit, mais l'unification d'arbres langagiers ou leur refus de s'unifier ou de faire partie d'une même forêt. C'est la richesse des langages et non pas la pauvreté

des logiques qui est à l'origine des antinomies.

Toute requête est un jugement d'un sujet, celui-ci ayant sa représentation du contexte. Cette requête est transformée en proposition par le sujet-interprète, ayant lui aussi une représentation du même contexte. Si les sujets mêmes figurent dans les représentations, l'acte de croyance devient acte de vérité ; on n'a besoin d'aucune *théorie du jugement*, la logique suffit. Le sujet est une constellation de mondes hypothétiques, absorbant des arbres apophantiques.

Le champ des vérités se crée par le langage, c'est à dire par des concepts ou par des mots, tous les deux ne quittant pas des yeux la réalité, où n'est présente que l'indicible et inconcevable vérité de Dieu. Donc, il est trivial de dire, que *La vérité aussi s'invente* – A.Machado - *También la verdad se inventa* - elle est toujours une invention de notre esprit. Et elle s'écroule (dans un nouveau langage) aussi naturellement que le mensonge (dans le langage courant). Il suffit de la secouer avec quelques nouvelles variables endiablées.

Le but est une belle phrase-arbre, habillée d'étincelantes inconnues-idées. Et le chemin, ce sont des mises à nu, de savantes substitutions naissant au bout de nos doigts ingénus et fébriles. *Le tableau est fini, quand il a effacé l'idée* - G.Braque.

L'herméneutique cherche à unifier deux textes, c'est à dire deux arbres, par substitutions ; le résultat, ce n'est pas une équivalence, mais un enrichissement, par ramifications, de chacun des arbres. Dans le meilleur des cas, mon arbre s'unifie avec celui de mon pair, mon adversaire ou mon maître, pour aboutir à une vérité plus haute.

Le mensonge prometteur commence par une violation du langage courant et par une annonce des grammaires nouvelles ; c'est à moi d'en fabriquer

le discours fondateur : enraciner le nouveau verbe et traduire la promesse des fleurs en fruits, les deux - éphémères dans le temps et impérissables dans l'espace.

La parole, c'est à dire la requête, porte notre liberté, cette synthèse du talent, du goût et du tempérament ; la vérité en ressort, mais appuyée davantage par le libre arbitre de la représentation sous-jacente, elle est donc une conformation d'engagement ; la liberté reste auréolée de son dégagement, elle se traduit en musique et non pas en vérités. Quand la parole amène une révision du langage, on dit : *On accède à la vérité dans et par la liberté* – N.Berdiaev - *Истина познается в свободе и через свободу*.

La cohérence du discours ou l'adéquation avec la chose modelée n'a rien à voir avec la vérité. Dans l'évaluation du discours, en vue d'en établir la vérité, on fait abstraction de la chose. Le sujet n'est qu'un évaluateur qui, bien au-delà de la cohérence, cherche surtout des substitutions de variables imbriquées dans le discours, variables, qui enveloppent nos vagues à(de) l'âme : il faut *se faire une trop haute idée de ses sensations, pour s'attacher à les rendre cohérentes* – R.Enthoven - le plus parfait et chaud chaos intérieur peut, en effet, être représenté par un ordre parfait des chiffres.

Tout énoncé vit trois stades : la question (mots, références), la réponse (valeurs de vérité, substitutions), le sens (confrontations avec la réalité). Si la vraie signification réside dans le premier, le discours est poétique, si elle est dans le deuxième - le discours est scientifique, et si c'est le troisième - applicatif. Et ce qui les traverse, leur invariant, est proprement l'idée, qui n'est donc ni exclusivement dans le mot (les idéationnistes), ni dans le contenu (les phénoménologues), ni dans le sens (les pragmatiques).

La proposition, son évaluation et son sens nous renvoient, respectivement, au langage, au modèle et à la réalité. On peut modifier l'un, sans toucher aux autres. *Une proposition restant absolument la même, tantôt est vraie, tantôt est fausse* - Aristote. Un interprète extrait le vrai (et des substitutions), du couple proposition-modèle, un autre - le sens, du couple substitutions-réalité.

Le paradoxe du sage se joue entre deux modèles ou deux langages différents, où la compatibilité n'a pas de sens. Le sot se noie au milieu d'un même modèle ou langage. *Les gens bien élevés contredisent les autres, le sage se contredit soi-même* - O.Wilde - *The well-bred contradict other people. The wise contradict themselves*. Par une subtile substitution, le sage peut tomber d'accord avec le sot, qui n'est d'accord qu'avec lui-mêmes.

Il y a tant de *remontées mécaniques*, vers des crêtes des vérités bien balisées, que je préfère vivre mon vertige au pied de l'arbre chargé de rêves *hors pistes*.

L'artiste s'attaque aux *X serait vrai ?!* résistants et les cisèle avec le goût aigu des *Est-ce beau ?*. Le sot traîne des *X est beau !* malléables et les fige et dévitalise avec un *Est-ce vrai ?* banal et sans tranchant.

La signification (d'une référence, d'une phrase, d'un énoncé) est l'unification de l'arbre de la requête avec l'arbre interprétatif ; dans le cas le plus simple, la signification naît de la substitution des variables par des constantes (*l'ami de l'inventeur de la relativité* devenant *l'ami d'A.Einstein* ou même M.Planck).

Aucune trace d'une vraie science ou d'une vraie logique dans la *Science de la Logique*. Et la *logique transcendantale* kantienne brille par le même creux alogique, facilement comblé par des logiques modales ou *floues*, au-

dessus des réseaux sémantiques, ces généralisations de l'arbre syntaxique.

Même l'arbre pousserait en suivant des syllogismes (Hegel). *Il n'y a que Dieu qui sache comment le syllogisme s'exécute en nous* – D.Diderot. Même le Verbe se laisse définir par une grammaire (générationnelle, transformationnelle ou de ré-Écriture !). C'est pourquoi je dédaigne l'arbre des saisons, pour me réfugier dans l'arbre du climat.

Toute sagesse devrait être d'ordre cynique : ne pas se laisser envahir par la vérité, toujours laisser quelques échappatoires mystiques aux fantômes ironiques. L'homme de l'arbre, l'homme du climat savent, à la lumière du jour, transformer le fantôme en saisonnier zélé de la vérité diurne.

Ce qui a le plus de valeur, en nous, échappe à toute évaluation logique. Comme une formule mathématique, dont la beauté ne se réduit pas aux preuves, et dans laquelle de beaux symboles font entrevoir de nobles inconnues.

Dans le Bien

Une seule connaissance est condamnée par l'arbre biblique, celle du Bien et du Mal. Le Bien, en effet, semble être le seul affect inconnaissable. Quand on sait, en plus, qu'aucune volonté ne nous en approche, on comprend, que *Le mal est de connaître et de vouloir* - A.France.

Pour être dans le bien, il suffit de rester en soi-même ; pour faire le bien, il faut se porter au lointain et ne pas en voir les effets. Le bien n'est question ni d'étendue ni de volume, mais d'une seule dimension - de la hauteur. Moins bas on met la racine du bien, plus on se fait du bien au sommet de soi-même.

Si les sophistes et Nietzsche effacent la frontière entre le bien et le mal (*die Grenze zwischen Gut und Böse verwischt sich*), cela ne veut pas dire, que la vie en soit entachée au même point, mais que, au royaume des actes, cette frontière est impossible à tracer ; mais devant la conscience et devant les mots, cette frontière est chaque fois recrée et redessinée avec netteté, par la sensibilité ou par le talent. Platon et Aristote nous ennuient avec leurs valeurs ou prix fixes, tandis que ce sont des vecteurs à variables (des arbres !) qui décrivent mieux le monde.

On est face à un vrai arbre et non pas à une *structure* conceptuelle, botanique ou généalogique, quand on est capable de faire, mentalement ou sentimentalement, le parcours complet entre ses racines et sa cime, ses fleurs et son ombre. *Même l'arbre en fleurs ment, dès l'instant, où l'on le regarde fleurir, sans percevoir l'ombre du Mal* – Th.Adorno - *Noch der Baum, der blüht, lügt in dem Augenblick, in welchem man sein Blühen ohne den Schatten des Entsetzens wahrnimmt*. L'oubli d'un attribut ou d'une saison de l'arbre est source du Mal, et l'ombre est soumise à cette loi aussi bien que les fleurs. La pose la plus favorable pour une vision

unificatrice de l'arbre s'appelle, hélas, - immobilité ; et cet angle de vue unificateur s'appelle hauteur ; l'arbre artificiel ainsi unifié étant dédié à la perfection de la réalité. La connexité entre fleur et fruit, racine et sève, cime et ombre, c'est cela, l'arbre.

Le bien n'est peut-être que *sym-bolique*, l'Un platonicien ; c'est dans le multiple, le *dia-bolique*, que s'incarne le mal. La parabole va au symbolique, l'obole sied au diabolique. C'est pourquoi l'inventeur de nouvelles variables - le *créateur d'inconnus* de Nietzsche - cherche dans l'unification un rachat ou un équilibre. *L'harmonie est l'unification, la pensée commune de ce qui pense séparément* - Pythagore, qui mérite vraiment son titre d'Apollon Hyperboréen !

Être conscient du mal : savoir, que dans tout mon arbre, héraldique, idéal ou gestuel, se niche un serpent ; et je ne sais jamais si, pour me tenter, il me tendra un fruit, une fleur ou une ombre. En l'attendant, que l'espérance s'occupe de mon arbre : *Si ton arbre reste verdoyant dans ton âme, un chant d'oiseau y naîtra peut-être* - proverbe chinois.

L'écriture, c'est une tentative de reproduire, synchroniquement, l'évolution du sens du *logos* grec : *compter* ses éléments pour constituer l'arbre de la vie, *conter* des miracles pour entretenir le rêve, chanter le bon pour *dire* le beau. *Avec l'homme c'est comme avec l'arbre : plus il aspire à la hauteur et à la lumière, plus fort est l'appel de ses racines vers la terre, vers le ténébreux et profond, vers le mal* - Nietzsche - *Es ist mit dem Menschen wie mit dem Baume. Je mehr er hinauf in die Höhe und Helle will, umso stärker streben seine Wurzeln erdwärts, abwärts, ins Dunkle, Tiefe - ins Böse*. Et comme avec l'arbre, sa hauteur se mesure par ses appétits : le fruit, la fleur ou le climat. Je ne crois pas à la légende d'un mal se tapissant dans des profondeurs ; le mal est dans la platitude ou l'étendue de l'action ; les racines, qui en seraient contaminées, ne sont que rhizomes surfaciques, parasites ou rapaces.

Tenir au soi, connu et bien enraciné, c'est végéter. On gagne en vitalité, quand on suit l'appel du soi, inconnu et déraciné. Au lieu d'un arbre, te voilà un oiseau. Se faire partie de quelque chose, qui est plus évolué que les deux soi, et qui est prêt à t'accepter pour frère.

Les frontières entre l'actuel et le virtuel s'estomperont dans le siècle à venir. Dans un musée, on vous fera voir des idées, des mots ou des images, que cultivaient des siècles bornés par la souffrance, le doute et l'arbre. La transaction et l'interaction évinceront définitivement le vol et le don, le poing et la larme.

Le monde sans haine, sans ombres, sans négation, exclurait l'amour qui, tout en unifiant les choses, a besoin d'inconnues, tandis que *si la haine n'était pas dans le monde, toutes les choses n'en feraient qu'une* - Empédocle.

Deux axes primordiaux, sur lesquels s'évalue tout homme : force - faiblesse, pureté - impureté, critère social ou critère intime. La bête surgit du premier axe, l'ange se profile dans le second. Mais, pour un créateur, par-dessus ces axes se mettent le talent et la noblesse, dans une unification par intensité.

De la non-unification entre l'arbre du vouloir et celui du pouvoir, entre le rêve et l'acte, naît le Mal. *L'énergie du Mal vient de la non-unification des choses* - J.Baudrillard. Mais celui qui s'imagine avoir réussi cette unification et ainsi mérité une vie sans la honte ne peut être qu'un prototype du futur robot. L'actuel mouton est celui qui ignore le rêve et se contente de l'acte.

Dans l'arbre de vie, l'action se trouve aux racines, d'où la notion de mal *radical* (Kant et Heidegger), liée à la source du mal – à l'action. Les

promesses intenable du Bien s'associent aux fleurs atemporelles et aux cimes atopiques.

Vers les Hommes

Une terrible découverte, faite, malheureusement, trop tard : *Je me promène parmi les hommes, comme s'ils étaient des arbres* - Descartes. Tant d'unifications possibles, qu'il s'agisse de racines (la fraternité), de fleurs (la poésie), d'ombres (la philosophie), de cimes (la liberté).

Des mythes de l'arbre, chez les hommes. Le figuier, l'arbre primordial des Mésopotamiens, l'arbre paradisiaque de la Genèse, l'arbre cosmique du Bouddha. Adonis issu de l'arbre à myrrhe. Le sycomore de la Dame des Pharaons. Le pêcher des Chinois en tant que le cinquième élément. Le mûrier maudit par Jésus. Le bouleau au seuil de Walhalla et chez les chamanes sibériens.

L'arbre est d'autant plus grand, qu'il porte plus de variables, pour s'unifier avec le monde ; dans le refus du *grand* arbre de pousser, Zarathoustra voyait le signe avant-coureur des pires calamités du monde. Mais il a mal vu le remède : apporter des solutions à toutes les énigmes ou verser de la lumière de midi sur toutes les ombres - quel outrage au mystère et à la nuit ! Toutefois, y échappent les ombres les plus intenses, les plus courtes, à travers lesquelles je pourrais encore voir mon étoile danser.

Le culte de l'arbre naît avec cette découverte, qu'aucune racine ne puisse être naturelle. Le déracinement seul permet de n'être abattu ni par la chute de fleurs ni par la brisure des branchages et de continuer à croire en l'appel désespéré des cimes, à partir desquelles on se met à bâtir un arbre artificiel, au cours d'un dialogue : *J'avais besoin d'un poumon, m'a dit l'arbre : alors, ma sève est devenue feuille. Puis, ma feuille est tombée, et mon fruit contient toute ma pensée sur la vie* - A.Gide. Un autre destin de la feuille : devenir inconnue, pour s'unifier avec d'autres arbres : *Comme*

est la nature des feuilles, telle est celle des hommes - Homère.

En tant qu'image de la vie rien ne dépasse l'arbre. Devant lui, et à lui, je ne cesserai pas de penser - Ch.Morgenstern - *Nichts ist für mich mehr Abbild des Lebens als der Baum. Vor ihm würde ich täglich nachdenken, vor ihm und über ihn.* Penser en lui, en cette langue aux ramages métaphoriques et variables, est s'unifier avec le monde, pour gagner en hauteur et en ombres.

En surplomb du noir-gris désert. une pensée à hauteur d'arbre saisit le ton de lumière : il est encore des chansons à chanter au-delà des hommes - Celan - *Über der grauschwarzen Ödnis. Ein baum-hoher Gedanke greift sich den Lichtton : es sind noch Lieder zu singen jenseits der Menschen.* En cette altitude, ce qui se chante, au lieu de se narrer, s'appelle regard à hauteur d'arbre. *Les arbres sont des poèmes, que la terre écrit pour le ciel* - Kh.Gibran - *Trees are poems that earth writes upon the sky.*

Le cerveau dressé vers la hauteur s'appelle âme ; penché vers la profondeur, il devient esprit. *L'homme n'est pas un arbre terrestre mais céleste, qui, à partir du cerveau, comme d'une racine, se dresse vers la hauteur* - Platon. Mais les hommes d'aujourd'hui, les amples, ne se servent de leurs cerveaux que pour former de vastes et plats réseaux de robots, aux nœuds interchangeable. On est un arbre, quand on est Ouvert aux unifications, grâce à ses variables et à ses ombres, qui sont ses points de départ. *Les dons naturels sont tels des arbres : il les faut élaguer* - F.Bacon - *Natural abilities are like natural plants, that need pruning.* Le meilleur tailleur s'appelle l'ironie : que trépasse ce qui dépasse l'homme en fleurs.

On peut diviser les hommes en deux catégories opposées, en fonction de la lecture qu'ils font de cet adage : *l'homme est un sujet à créer.* Les uns y verront l'homme qui reste à construire, et les autres – l'homme *donné* qui

créé. L'être malléable ou le devenir créateur, les inconnues dans l'homme, s'insérant dans un réseau anonyme, ou les inconnues de l'homme, ouvrant son arbre à l'unification avec l'univers.

Aucune parenté avec l'avenir, qui m'est totalement étranger ; en revanche, des pousses nouvelles permanentes sur l'arbre généalogique du passé. À l'opposé du banal : *Veillons davantage que nous soyons pères de notre avenir qu'enfants de notre passé* – M.Unamuno - *Miremos más que somos padres de nuestro porvenir que no hijos de nuestro pasado*. Tant que le passé ne cesse de renaître, on se résigne si facilement que l'avenir ne naisse jamais.

Vivre, s'insinuer *dans* le monde, être regard ; ou vivre, se laisser remplir *par* le monde, être arbre ; on en trouve l'équilibre dans un regard à hauteur d'arbre. *L'homme se présente face à l'arbre, et l'arbre se le représente* - Heidegger - *Wir stellen uns einem Baum gegenüber, und der Baum stellt sich uns vor*. Pour penser la pensée ou représenter la représentation, l'arbre est incontournable.

Ce qui est divinement vivant, en nous, est ce qui est fixe, unique et irréproductible. Pour communiquer avec les autres, nous avons besoin de variables unifiables, qui s'appellent principes, et que nous pouvons placer partout, dans notre arbre. Mais ils ne sont pas la sève de la vie, mais seulement notre ouverture au monde : *Les principes généraux sont aux faits ce que la racine et la sève de l'arbre sont aux feuilles* – S.Coleridge - *General principles are to the facts as the root and sap of a tree are to its leaves*.

Si je me soucie de mon propre arbre autant que de la forêt humaine, je mettrai à côté de la Haine du reproductif - ma Honte productive, et c'est sur cet axe que je composerai la musique de mes fureurs. Pour l'un des philosophes les moins musicaux, Spinoza, la haine et le remords furent les

deux ennemis fondamentaux du genre humain. J'avoue y succomber, avec mon *odium humani generis*, et je vous laisse avec votre indifférence et votre paix d'âme. Le remords, si bien senti par Baudelaire, est une forme accidentelle, dont la honte est le fond primordial.

Pour les meilleures oreilles, l'écoute de la terre fait entendre la musique de l'arbre, dans laquelle ta voix s'unifie avec le chœur majestueux du monde. *Les rameaux d'un même arbre me montrent le chemin vers le tronc. J'ai aimé m'attarder aux branches, au tronc et aux racines, pour sentir à travers l'écorce le flux de la sève* – A.Grothendieck.

Les nations sont des arbres, et elles peuvent enthousiasmer ou repousser par toute partie de leurs saisons ou de leur corps ; certains ne valent que par leurs fruits ou leurs ombres ou leurs nids. L'arbre français, dans ce qu'il a d'attrayant, est des plus complets ; c'est pourquoi moi, plus que les Français de souche ou les Français de branches, j'apprécie le Français de l'arbre entier : des racines, des sèves, des fleurs, des ramages, des élagages et des greffes.

L'Allemand s'occupe de racines et du tronc, le Français de fleurs, les Anglais de fruits - Kant - *Der Deutsche besorgt die Wurzel und den Stamm, der Franzose die Blüten, die Engländer die Früchte*. Il ne reste aux autres que de s'occuper de sève, qui fait de tout cela - un arbre. Ou bien d'en chercher l'ombre.

Deux sortes de valeurs – rationnelles et irrationnelles, exprimant la vie d'une forêt civilisationnelle ou imprimant l'art d'un arbre culturel. Il faut munir les premières d'un maximum de constantes, d'invariants universels ; il faut y saluer le métissage et l'internationalisme. Dans les secondes il faut introduire un maximum d'inconnues ; l'unification de celles-ci crée des frontières, des fraternités et des patriotismes.

Ceux qui se désespèrent de l'absurdité du sens de la vie ne sont sensibles qu'aux deux niveaux de l'admiration : celui de la chose créée (désirée, conçue, possédée) et celui du processus de la création. Mon espérance est exclusivement liée au troisième niveau, celui de la fonction même. Elle est cet arbre, ne se réduisant ni aux fruits ni aux fleurs, surmontant et le vivifiant déracinement et l'appel des cimes et la densité des ombres. Elle est la hauteur, qui est fonction de l'âme ; elle est le regard, qui est fonction de l'esprit ; elle est l'amour, qui est fonction du cœur. *Le malheur, c'est l'absence de fonction* – Kierkegaard.

La même, et étrange, intonation, faite du mot distant, se reflétant dans lui-même et effleurant à peine la vie, se retrouve chez cette sorte de métèques que sont Casanova, Pouchkine, Nietzsche, Valéry, Nabokov, Cioran. Ne pas être sûr de ses racines ou de ses paysages aide à cultiver le climat de son propre arbre.

L'amitié est une heureuse unification de deux arbres, privilégiant les extrémités : le mystère des racines et le rêve des cimes. *L'amitié est un arbre protecteur* – S. Coleridge - *Friendship is a sheltering tree* - la meilleure protection d'un arbre est son ouverture, c'est à dire la présence de variables, appelant à l'unification avec d'autres arbres et refusant la forêt.

La terre est certainement un paradis, affaire de jardin ou d'île, d'arbre ou de désert. Des parcs et des archipels surgit l'enfer. Même en suivant le conseil du Bouddha : *Fais une île de toi-même*, n'oublie pas de préciser si c'est pour y narrer tes périples, y redécouvrir des connaissances ou y chanter ton naufrage, au pied d'un arbre que tu devins.

Tout homme, du bouseux au mielleux, éprouve un mystérieux besoin de laisser derrière lui une trace vivante : un enfant, un arbre, un blason, un livre. Tout compte fait, il s'y agit toujours de mon arbre généalogique,

dressé pour éterniser mes commencements. Révolte organique contre résignation mécanique.

À quoi doit-on reconnaître et apprécier mon arbre ? - aux fruits ? aux fleurs ? aux ramages ? aux racines ? aux ombres ? - à la présence, partout, d'inconnues, ouvertes sur l'unification avec d'autres arbres, donnant lieu aux arbres plus vastes que le mien !

Résolument moderne - ils pensent que c'est très intelligent, signe de supériorité et de maturité. Hommes d'une saison, d'une seule prise d'images, d'une section plane, hommes des empreintes. L'homme du climat est irrésolument, problématiquement - ou, mieux, mystérieusement - passéiste, car au passé sont toutes les saisons de l'arbre qu'il veut être. *Revenez aux Anciens, et ce sera du progrès* - G.Verdi - *Tornate all'antico e sarà un progresso* - nos Virgile ne lisent plus Homère et deviennent journalistes.

Les études plantent en nous un arbre du savoir, mais toutes les étapes de mûrissement, de ramification et de floraison sont désormais mécanisées, la commercialisation des fruits restant le seul souci permanent visible.

La science devint l'ennemi numéro un de la culture, dont le but fut jadis de nous relier au passé. La science, jadis Muse des stoïciens, devint mégère ou vache à lait. C'est pourquoi les USA sont à la tête de ce funeste progrès. La science unifia l'Univers et se sépara de la vie ; son univers unifié manque cruellement de variables libres et n'offre au regard que des constantes serviles.

L'esprit de la science est dans ses constantes, son âme - dans ses inconnues, son corps - dans ses unifications avec l'arbre philosophique. *L'âme de la science a besoin d'un corps* - D.Mendeleïev - *Душе науки нужно тело*. Tant que ce corps réclamait des caresses - par l'élégance, par

l'amour, par la volupté - la science laissait son esprit se muer en âme. Mais depuis que la science se pratique sans conscience, non seulement elle perdit son âme, mais même son esprit devint une espèce de calculatrice dans un corps électronique. Pourtant, on pensait jadis, que *rien ne nous est plus présent que notre âme* - St Augustin - *nihil sibi ipsi praesentius quam anima*.

Le beau concept d'arbre subit des outrages des temps modernes : il se mue facilement en un graphe ; son parcours suit des stratégies programmables - profondeur ou largeur d'abord (la hauteur nous vouant aux cercles vicieux et étant laissée aux vent et ciel improductifs) ; la généalogie (des paysages) surclasse la météorologie, l'attente de saisons nouvelles (des climats).

Plus de liens viscéraux, en dur, en chair et en os, que des liens calculés, déduits, virtuels. Le métier de Gordias s'informatise, tout nœud s'incruste dans un *réseau sémantique*, dont l'interprète rejeta la hache et ne fait qu'appliquer des règles, pour qu'aucun gémississement ne mette en branle la paix associative et transitive.

Tout *prototype* de structure, tout *archétype* d'objet aboutit, chez l'homme moderne, à un *stéréotype* de comportement. L'homme comme *machina ex Dei*.

Les hommes à venir seront nettement plus minables que ceux d'hier ; et tu continues à écrire, pour être lu par des générations futures ? Cruelle et indéfendable ironie ! Plante ton plus bel arbre, mais sache qu'il ne sera peut-être apprécié que par des chiens errants.

L'origine de la dévitalisation des hommes - la perte de la sensation d'arbre. Ils poussent, telles branches préprogrammées, interchangeables, mesquines mais bien assises, au milieu desquelles ne sont plus accessibles

ni majesté du tronc ni grandeur des racines ni intuition des cimes ni joie des fleurs ni volonté des graines. *Reconnais ton essence, pleine de soif de l'être, reconnais-la dans le mystère d'un arbre fort* – A.Schopenhauer - *Erkenne dein vom Durst nach Daseyn so erfülltes Wesen, erkenne es in der geheimen Kraft des Baumes.*

L'insignifiance de notre époque n'est due ni à la tyrannie des sciences ni au dépérissement des arts, mais aux hommes en rupture de tout contact avec la noblesse, avec ses deux arbres unificateurs morts : la poésie et la passion. L'horreur de ces hommes, c'est qu'ils crurent se connaître et maîtriser leur soi terrestre, tandis que les hommes célestes sont en difficulté à s'entendre avec eux-mêmes.

Comment l'arbre se réduit-il lamentablement aux seules propriétés de la forêt ? - par un mauvais mode d'unification avec d'autres arbres : l'alignement, la taille, le parasitage, dans un plat silence des cimes, au lieu d'irruptions de questions profondes ou d'éruptions de hautes réponses.

La modernité - culte de l'horizontalité, du rhizome banalisé opposé à l'arbre (G.Deleuze). La parenté des profonds avec les reptiles est plus évidente que l'imposture des hautains enviant les volatiles. L'arbre, avec ses branches aristocratiques, est un vecteur de la hauteur.

Deux erreurs des hommes : celle du mouton - vouloir faire partie d'une forêt ou même être soi-même une forêt, ou celle du robot - ne se prendre que pour une branche d'arbre. *La sottise, c'est qu'une branche se prenne pour un arbre entier* – J.Boehme - *Was Thorheit ists, daß der Zweig will ein eigener Baum seyn* - l'homme, qui ne retrouve pas en soi tous les attributs de l'arbre, est voué à ne rester qu'une souche.

Tant de lamentations sur le pourrissement de cette terre ou sur le vide de ce ciel, tandis que, sur terre, je devrais songer davantage à l'eau qui

irriguerait mon arbre déraciné, et, dans l'air, je devrais chercher l'étincelle d'un feu. Évolution ou révolution, dans les affaires d'un homme, contrairement à celles des hommes, c'est le second choix qui est le plus fécond.

Aujourd'hui, on voit les hommes qui poussent leurs racines dans les dernières profondeurs, les hommes qui bâtissent des troncs indestructibles, les hommes qui garnissent des branches bien touffues, les hommes qui charment l'œil avec leurs fleurs bien écloses, les hommes qui comblent avec leurs fruits généreux - on ne voit plus d'arbres ! Mais le pire des hommes est celui qui sent la forêt, sans posséder les attributs de l'arbre.

Non seulement le *hard* informatique dépasse déjà notre cerveau en puissance et en intelligence du calcul (le parallélisme d'exécution des arbres décisionnels, dont nous sommes incapables), mais le *soft*, lui aussi, commence à nous humilier et en profondeur des représentations et en rigueur des interprétations. Ah, si cette infériorité pouvait nous détourner de la voie de robotisation, dans laquelle nous sommes pitoyablement engagés, et nous remettre à notre vocation première - la poésie !

La robotisation des hommes n'est pas dans la préférence du conceptuel, au détriment du métaphorique. Les vrais concepts sont d'origine extra-langagière. Le robot n'emploie que des métaphores figées, consensuelles, à travers lesquelles l'accès aux objets est immédiat, mécanique, sans aucun accompagnement musical, sans aucune danse de mots enchanteurs, sans aucune inconnue sur l'arbre du savoir.

L'unification d'arbres est une dialectique autrement plus riche que la triste mécanique gordienne ou hégélienne. Tout arbre intellectuel étant bardé de valeurs et de vecteurs, fructifiants et prêts à être fructifiés. Mais les hommes d'hier se contentaient déjà de produits vectoriels, et l'homme

d'aujourd'hui – de produits scalaires ; toute la vitalité arborescente est réduite au numéral.

Et notre vie, loin des forums, trouve langue en arbre, livres en torrents, sermons en pierres et du beau en tout - Shakespeare - And this our life, exempt from public haunt, finds tongues in trees, books in the running brooks, sermons in stones, and good in everything. Sur les forums, la langue est en bois, le livre - en eau courante, le sermon - en béton et le beau - nulle part.

Tous les *quoi* et les *pourquoi* sont dits depuis des lustres, c'est le *comment* qui est à réinventer ou à recommencer. *Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux* - A.Musset. Par les tard-venus du mot, non de l'heure. Le monde fut vieux de tous les temps (*senescit mundus*), mais jamais les hommes n'étaient plus loin de leur enfance et ne s'identifiaient à ce point avec l'âge adulte. Occupé par la raison de ses fruits, le monde oublie ses floraisons. Ils sont de leur pays, de leur saison, de leur journal, de leur langue, comme moi, je suis de mon enfance. Mais, enfant, je suis venu trop vieux.

L'Iliade serait-elle possible avec la poudre et le plomb ? - K.Marx - Ob die "Ilias" möglich wäre mit Pulver und Blei ? On verrait moins de rouerie et plus de doute, comme on le vit dans *Guerre et Paix*. Mais avec l'atome et l'ordinateur elle serait un concis compte rendu de mission. Homère compare souvent le trépas de ses héros avec la chute des arbres ; aujourd'hui, on penserait plutôt à l'abattoir.

Les hommes de surfaces, de lampes et de recettes, n'entendent plus
H.Hesse : *L'arbre annonce : je recèle le fond, l'étincelle et la pensée - Ein Baum spricht : in mir ist ein Kern, ein Funke, ein Gedanke verborgen.*

La philosophie étant le fruit d'une longue méditation et le résultat de la vie

entière, ne doit jamais être présentée au peuple, qui est toujours au début de la vie – A.Rivarol. Le peuple est toujours en route, au milieu de la vie, ne connaissant le fruit que par la confiture, et ne lisant le résultat que sous forme d'un mode d'emploi. La philosophie, même si elle se justifie par le souci des fins motrices, se consacre à la gloire des initiations inspiratrices. *Il est des temps, où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessiteux* – Chateaubriand. Quand tu tomberas sur ton propre nom sur ces listes d'attente, tu retrouveras de l'humilité.

Le mépris ne devrait pas porter de noms : *Le mépris doit être le plus mystérieux de nos sentiments* – A.Rivarol - il doit s'adresser à une forêt anonyme. Tout arbre, c'est à dire un homme, alimenté de sa propre sève, mérite une unification compatissante ou fraternelle.

Je ne veux pas n'être qu'une feuille d'un arbre, qu'il soit intellectuel, national ou fraternel. *J'ai besoin qu'on garde à mon arbre la culture qui lui permet de me porter si haut, moi, faible petite feuille* – M.Barrès. Mon arbre résulte d'une unification avec des arbres proches, mais mes inconnues, je peux et dois les garder aussi bien dans les racines que dans les ombres.

Une nation, comme un homme, est un arbre et non pas une forêt. C'est une unification des arbres individuels, et non pas leur union, qui forme l'arbre national, riche en feuilles d'inconnues.

Décadence de l'arbre : les radicaux ignorant les racines, les juteux dont n'émane aucune sève, les florissants dédaignant les fleurs, les fructueux se contentant de fruits mécaniques, les ombrageux incapables de projeter de belles ombres.

- Hommes -

Index des Auteurs

Adorno Th.	157	Cocteau J.	7,102	Hegel J.G.	20,27,29, 31,37,41,43,66,132, 147,147,148,152,155, 156
Alain	23,112	Coleridge S.	163,164	Heidegger M.	6,6,6, 11,13,33,35,53,55, 87,97,111,113,117, 129,132,136,139,141, 148,159,163
Anaxagore	16	Confucius	74	Héraclite	11,31
Aristote	33,101,155	Le Coran	139	Hésiode	29
St Augustin	69,91, 145,167	Cyrille I	80	Hesse H.	30,39,53, 60,170
Avicenne	33	Dante A.	27,52,69, 137,149	Hölderlin F.	12,31,60,127
Bachelard G.	129	Darwin Ch.	66	Homère	5,9,24,162
Bacon F.	40,48,162	Debray R.	58	Horace	44
Badiou A.	142	Deleuze G.	8,25,117,168	Hugo V.	9,24,141
Barrès M.	171	Derrida J.	46,82,117	Husserl E.	57,125
Barthes R.	48	Descartes R.	20,32,35, 48,114,125,129,161	Ivanov V.	113
Bataille G.	72	Diderot D.	156	Jabès E.	135,139
Baudrillard J.	159	Diogène	13,77	Jacob E.	97
Benda J.	78	Donne J.	55	Jakobson R.	128
Benjamin W.	14,49, 127,141	Dostoïevsky F.	38,104	Jankelevitch V.	124,152
Benn G.	89,120	Du Bellay J.	97	Jean de la Croix	60
Berbérova N.	56,59, 110,119	Eco U.	25	Jésus	14,69
Berdiaev N.	107,154	Einstein A.	36,151, 151,155	Joubert J.	36,68,89, 111,119,126
St Bernard	12	Eliot T.	102	Jünger E.	143
Bhagavad-Gîtâ	95	Emerson R.W.	74,102, 102,114,127	Kant E.	21,35,52, 115,155,159,164
La Bible	70	Empédocle	159	Keats J.	41
Blok A.	79,140	Enthoven R.	7,154	Kierkegaard S.	33,57, 70,90,164
Boèce	91	Épicure	12	Kleist H.	16
Boehme J.	135,168	Érasme	98	Kojève A.	34
Bossuet N.	88	Eschyle	70	Kraus K.	61,93,142
Bouddha	22,165	Fernandez D.	80	Lacan J.	125
Braque G.	153	Fontenelle B.	67	La Fontaine J.	8,82
Broch H.	5,26	Foucault M.	117	Lao Tseu	109
Bruno G.	70	Fourier Ch.	135	Lawrence D.	80
Buber M.	18	France A.	157	Lec S.	61,102
Byron G.	67,67,68,69,70	Freud S.	30	Leibniz W.	25,104
Camus A.	21,70	Frege G.	131	Léontiev K.	66
Canetti E.	109	Galilée G.	68	Lermontov M.	11,57, 126,140
Casanova G.	164	Gibran Kh.	53,104,162	Levinas E.	7,46,87, 130,131,138
Celan P.	54,61,65, 68,162,	Gide A.	43,161	Lulle R.	66,137
Cervantès M.	147	Goethe W.	22,27,31, 100,142		
Char R.	24,58,112,120, 143	Gogol N.	40		
Chateaubriand F.-R.	79, 171	Grillparzer F.	19		
Churchill W.	60	Grothendieck A.	27,164		
Cicéron	102,115	Haendel G.	73		
Cioran E.	17,24,45, 70,78,143,145,164	Hamann J.G.	89,111, 138		

Machado A.	153	Plotin	23	Spinoza B.	20,68,71,163
Malherbe F.	67	Poe E.	116	Steiner G.	87
Mallarmé S.	41,129,142	Pope A.	140	Stendhal	106
Malraux A.	42,49	Pouchkine A.	44,140,164	Stravinsky I.	102
Mann Th.	93	Protagoras	15	Suarès A.	71
Marx K.	30,170	Publilius	95	Suétone	68
Maupassant G.	107,117	Pyrrhon	76	Tagore R.	73,97
Mauriac F.	76	Pythagore	158	Le Talmud	11
Mendéléiev D.	166	Renan E.	149	Teilhard de Chardin	34
Morgenstern Ch.	8,66, 162	Renard J.	43,73,88	Thibon G.	102
Musil R.	105,142	Ricœur P.	117	Thomas d'Aquin	146,146
Musset A.	170	Rilke R.M.	14,18,82, 83,89,89,128,134	Tiouttchev F.	81
Nabokov V.	164	Rimbaud A.	25,47,90, 115,125	Tolstoï L.	65,76,79,170
Napoléon B.	10,118	Rivarol A.	6,170,171	Trismégiste	61
Nicolas de Cuse	46	Rousseau J.-J.	47	Tsvétaeva M.	11,16,42, 82,110
Nietzsche F.	9,11,20, 22,24,30,37,49,59, 65,70,71,78,80,94, 95,99,107,111,112, 113,114,117,132,134, 143,146,147,157,158, 164	Ruskin J.	19	Twain M.	40,102
Ortega y Gasset J.	149	Saint Exupéry A.	6,61,67, 136	Unamuno M.	108,163
Ovide	50,109	Saint John Perse	140	Valéry P.	15,21,22,24, 25,33,36,38,52,73, 76,78,90,107,112, 127,128,132,149,164
Parménide	11,32,34, 139,152	Salomé L.	117	Van Gogh V.	16
Pascal B.	6,70	Sartre J.-P.	13,23,99, 123,143,152	Vauvenargues L.	120
Pasternak B.	37,38,90, 140	Schiller F.	26	Verdi G.	166
Paz O.	143	Schlegel F.	23,88	de Vinci L.	43,47,72
Pessoa F.	36,76,89	Schopenhauer A.	20, 106,168	Virgile	5,67,73,166
Planck M.	155	Serres M.	119	Voltaire A.	43,145
Platon	13,15,52,54, 141,152,162	Shakespeare W.	152,170	Weil S.	17,52,65,71,71
		Sloterdijk P.	79	Wilde O.	155
		Socrate	70,77,137	Wittgenstein L.	28,31, 97,117,131,132,134, 143
		Soloviov V.	81,149	Yeats W.	105
		Sophocle	91		
		Spencer H.	34,117		

Sommaire

Avant-Propos **I**

Il fleurit **3**

En Noblesse	5
Par l'Intelligence	18
Pour l'Art	38
Dans la Solitude	50

Il produit **63**

En souffrant	65
Par l'Action	72
Dans la Cité	77
Même en Russie	80

Il aspire **85**

Vers Dieu	87
Dans l'Ironie	93
Par l'Amour	104
Malgré le Doute	109

Il s'exprime **121**

Par le Mot	123
En Vérité	145
Dans le Bien	157
Vers les Hommes	161

Index des Auteurs **173**

